This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

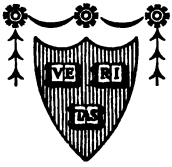
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN T33V K

42566.56

Harvard College



Library of the
French Department

GIFT OF THE
OVERSEERS COMMITTEE
TO VISIT THE DEPARTMENT
OF ROMANCE LANGUAGES
AND LITERATURES

TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

ALPHONSE DAUDET

NOTES SUR LA VIE

> Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir.
>
> PASCAL.

SEPTIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1899

NOTES SUR LA VIE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALPHONSE DAUDET

LE PETIT CHOSE	1 vol.
LETTRES DE MON MOULIN	1 vol.
TARTARIN DE TARASCON	1 vol.
CONTES DU LUNDI	1 vol.
ROBERT HELMONT, études et paysages	1 vol.
FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ	1 vol.
LES FEMMES D'ARTISTES	1 vol.
JACK	1 vol.
LE NABAB	1 vol.
LES ROIS EN EXIL	1 vol.
CONTES CHOISIS	1 vol.
NUMA ROUMESTAN	1 vol.
SAPHO	1 vol.
TARTARIN SUR LES ALPES	1 vol.
LES AMOUREUSES	1 vol.
L'IMMORTEL	1 vol.
L'ÉVANGÉLISTE	1 vol.
PORT-TARASCON	1 vol.
LA PETITE PAROISSE	1 vol.
TRENTE ANS DE PARIS	1 vol.
SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES	1 vol.
ROSE ET NINETTE	1 vol.
ENTRE LES FRISES ET LA RAMPE	1 vol.
LE TRÉSOR D'ARLATAN	1 vol.
LA FÉDOR, souvenirs	1 vol.
SOUTIEN DE FAMILLE	1 vol.

THÉATRE

TOME Ier. — La Dernière Idole. — L'Œillet blanc. — Les Absents. — Le Frère aîné. — Le Sacrifice. — L'Arlésienne.

TOME II. — La Lutte pour la Vie. — L'Obstacle. — Numa Roumestan.

TOME III. — Sapho. — Jack. — Le Nabab.

TOME IV (*en préparation*). — La Menteuse. — Fromont jeune et Risler aîné. — Lise Tavernier. — La Petite Paroisse.

ALPHONSE DAUDET

NOTES SUR LA VIE

SEPTIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1899

Fc 822.48
872.4 873.1
58873
Oct 11, 1927
Harvard University
French Dept. Library
42566.56
B

IL A ÉTÉ TIRÉ

25 exemplaires numérotés sur papier du Japon et 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

COURTE PRÉFACE

Alphonse Daudet, au courant de sa vie, ne publia jamais de pensées détachées ; il les écrivait irrégulièrement, au hasard de l'inspiration, d'un mot entendu, d'une remarque faite, les consignait quelquefois sur un cahier réservé, le plus souvent sur celui même où il jetait les chapitres abrégés d'un roman, en marge, en travers du texte ou de la couverture. Et cette note fugitive, traversant d'une ligne le livre en train, était

souvent l'idée première, embryonnaire du livre prochain, dont on pourrait suivre ainsi à quelques mois de distance les jalons, les esquisses, jusqu'au complet éclaircissement.

De ces pensées, celles dont justement il se servait, il les rayait, les sabrait d'un gros crayon rouge ou bleu : c'était fini, usé, employé, et la rayure en est décisive et comme satisfaite; c'est le coup de faux sur l'épi mûr. Les autres, restées intactes et nettes, sans lien apparent, c'est ce que j'ai réuni.

Il m'a fallu du courage pour ce travail de glaneuse, il m'a fallu remonter jusqu'en 1868, l'année qui suivit notre mariage, où les premières annotations du jeune écrivain sont mêlées à des dates de famille, à des rendez-vous chez l'éditeur ou le directeur de théâtre, à des

dates d'échéances, à toutes les préoccupations sérieuses d'une entrée dans la vie littéraire, qui fut laborieuse et difficile. Le ton et l'écriture se modifiant, on peut suivre, entre les lignes où la pensée s'étend et s'approfondit, l'existence courante, familière, mêlée à l'existence de l'auteur bientôt célèbre, dans une trame où ne manque pas un fil conducteur, pas un point de vie.

Ce fut un travail pénible pour moi, cette recherche dans toute son œuvre éparse dont je pouvais marquer chaque étape, soit du titre d'un de ses livres, soit de la naissance d'un de nos enfants; et si, par la magie de sa pensée toujours colorée, précise et vivante, il me semblait parfois causer avec lui, passer deux ou trois heures dans l'illusion de cette étroite compagnie où nous vécûmes, je

retombais ensuite d'autant plus lourdement dans le vide de l'absence et l'entremêlement douloureux de tous mes regrets.

Ce fut pénible surtout quand la fine écriture, si nette et comme dessinée, apparut déviée d'un léger tremblement, bientôt plus accentué, où la maladie se trahit par une fatigue physique, plus visible à mesure que la pensée se dégage mieux et, peu à peu, fait de l'homme de talent des premières années, la haute personnalité littéraire que devenait Alphonse Daudet.

Pourtant, je n'aurais voulu laisser à personne cette tâche qu'il m'avait confiée dès longtemps dans le mystère d'une enveloppe à ouvrir après sa mort, et j'ai repris un à un ces cahiers étroits mais si remplis, qui sont en résumé les *Lettres*

de mon Moulin, *Fromont*, *Jack*, *l'Immortel*, *Sapho*, etc.[1], tous ses livres, toutes ses nouvelles, constatant chaque fois que, au plein d'un roman, la liste des personnages faite avec leurs âges respectifs — car ses romans, mon mari les construisait en scénarios avec l'exactitude qu'il faut à une pièce de théâtre — au cours donc d'un de ses grands livres, presque toutes les notes ont rapport au sujet, et celles-ci, j'ai dû les négliger pour éviter les redites d'une œuvre très lue et très connue; mais parfois, sans doute en ces haltes où la plume, restée en l'air, détache un instant la pensée de ce qui est le tra-

1. De ces cahiers, quatre avaient été donnés en souvenir d'amitié à Henry Céard, Léon Hennique, Gustave Geffroy, J.-F. Raffaëlli, qui ont bien voulu me les confier pour faciliter mes recherches.

vail, une remarque se glisse, deux lignes s'intercalent, d'une écriture lumineuse et distincte et comme diminuée en une sorte de concentration d'esprit; et l'auteur les jette à côté, craignant une confusion. Celles qui ont rapport à la guerre étaient presque toutes groupées dans ces huit mois, Siège et Commune, qui frappèrent tant Alphonse Daudet, où il fut mêlé à la vie propre de son pays, à la fois actif et réfléchissant, et écrivant en contre-coup des événements, ce qui fait la justesse et la sincérité de ce court journal.

Les rêves sont presque tous de sa jeunesse, c'est l'ordinaire; chez l'enfant, le rêve tient autant de place que la vie. A mesure que les jours sont plus remplis de travail ou de préoccupations, les rêves s'espacent et s'éloignent, et quelques-

uns, ceux où l'on prend des ailes pour éviter une chute ou pour traverser un fleuve, réalisation illusoire de l'idéal, de l'impossible, ceux-là on ne les refait jamais; ceux de mon mari semblent être tous dus à une fatigue des yeux, à cause de la couleur rouge, fruits, sang ou flamme de soleil couchant, qui se retrouve dans presque chacun. Tels que, il les aimait, ces rêves, les consignait avec soin, lui qui appréciait tant la réalité, mais fut toujours, dans sa grande œuvre de prose, le poète de sa vingtième année.

Tout à la fin de ces notes détachées, j'ai voulu donner l'ensemble non d'un projet, mais d'une esquisse de livre, de celui que je regrette le plus dans les inachevés qu'il laisse. A la fois romanesque et philosophique, cette *Caravane*

devait résumer et consigner, parmi de nombreuses conversations, nos promenades, les panoramas des rivières et des champs, les traversées de rues de village, les courses de sous-bois où l'âme d'Alphonse Daudet s'exaltait vers la nature dans son langage imagé de Méridional mûri dans le Nord, c'est-à-dire mêlant le soleil et les ciels voilés, l'enthousiasme et la réflexion. Que de fois m'en avait-il parlé de cette *Caravane*, disant : « Ce sera mon livre, le préféré : j'y mettrai tout de moi-même. »

En un jour, en une seconde, vie, talent, projets, tout au gouffre, hors le suprême espoir d'un *revoir* possible, hors le souvenir, pour le présent; cela nous reste au moins, ample et vaste autant que douloureux, enveloppant ce qui fut

la bonté d'un être, le charme de sa personne et son génie qui le rapprocha de tous, le rendit accessible à tous : humain parmi les humains.

JULIA A. DAUDET.

NOTES SUR LA VIE

> Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir.
>
> PASCAL.

Homo duplex, Homo duplex! la première fois que je me suis aperçu que j'étais deux, à la mort de mon frère Henri, quand papa criait si dramatiquement : « Il est mort! il est mort! » Mon premier MOI pleurait et le second pensait : « Quel cri juste! Que ce serait beau au théâtre! » J'avais quatorze ans.

Cette horrible dualité m'a souvent fait songer. Oh! ce terrible second MOI toujours assis pendant que l'autre est debout, agit, vit, souffre, se démène! Ce second MOI que je n'ai jamais pu ni griser, ni faire pleurer, ni endormir!

Et comme il y voit! et comme il est moqueur!

A une femme. Vos yeux sentent bon : violettes.

Quel ennui profond doivent éprouver les épithètes qui vivent depuis des siècles avec les mêmes substantifs. Les mauvais écrivains ne veulent pas comprendre cela : ils croient que le divorce des mots n'est pas permis. Il y a des gens qui ne

rougissent pas d'écrire : *des arbres séculaires, des accents mélodieux.* Séculaire n'est pas laid, mettez-le avec un autre substantif : mousses séculaires, jardins séculaires, etc.; voyez, il fait bon ménage. Bref, l'épithète doit être la maîtresse du substantif, jamais sa femme légitime. Entre les mots il faut des liaisons passagères, mais pas de mariage éternel. C'est ce qui différencie l'écrivain original des autres.

Je compare volontiers ce qu'on appelle *la philosophie* à un cabinet de ministère : Chaque nouveau chef arrange le cabinet à sa façon, change les papiers et les étiquettes de place, fait ce qu'on appelle *un travail de classification.* Rien de plus.

Celui qui s'en va n'a rien emporté; celui qui arrive n'apporte rien. On parle

d'améliorations, de réformes. N'y croyez pas. Classification différente, voilà tout. Chaque nouveau grand philosophe qui nous pousse ne fait que classer nos idées, qu'étiqueter nos connaissances d'une autre façon que son prédécesseur. Classement, rangement, et même dérangement! Quelques-uns, comme Proudhon, déchirent tous les papiers, crèvent tous les cartons verts, jettent les meubles par la fenêtre... puis ils restent debout, au milieu du cabinet, n'ayant pas même de quoi s'asseoir.

Nous avons dans notre vie de singulières minutes d'absence ou de vision peut-être, pendant lesquelles tous les objets, idées, choses, personnes, se présentent à nous comme isolément, détachés du temps, de l'espace, des circon-

stances de la vie... A ces moments-là, certains mots nous apparaissent avec des proportions monstrueuses; deux ou trois fois déjà le mot de *mort* m'est apparu ainsi, comme un grand trou noir, profond de mille lieues, au fond duquel j'aurais très bien vu. A ces moments-là, les gens rencontrés dans la rue nous semblent indescriptiblement comiques, des âmes folles vues à travers un brouillard. Nous-mêmes perdons le sentiment de notre personnalité; nous sortons de nous-mêmes, et nous regardons agir ce qui était nous... Une fois, l'idée que je m'appelais Alphonse Daudet m'a fait beaucoup rire.

Les cuistres chargés d'instruire les enfants oublient toujours qu'*apprendre* n'est pas *comprendre*. Combien y a-t-il de professeurs qui *sentent* le latin? Beau-

coup le savent, peu le sentent. Je me souviens toujours du fameux : *Quadrupedante putrem sonitu quatit...*

On nous le citait comme exemple d'onomatopée et mon maître m'avait persuadé que c'était, à s'y méprendre, le galop d'un cheval.

Un jour, voulant faire peur à ma petite sœur qui craignait beaucoup les chevaux, j'arrive derrière elle et je crie : « *Quadrupedante putrem sonitu*, etc. » Eh bien, la petite n'eut pas peur.

Les sens ont des portes de communication entre eux, les arts aussi.

Un enfant de quelques jours et un agonisant ont le même souffle, faible et précipité.

Entendu une chose bien comique : Un comédien racontant la bénédiction de la mer qu'il avait vue en Bretagne. « Ça vous faisait ça dans le dos, puis ça revenait par là, en vous faisant comme ça et comme ça; et puis on s'en allait dans un coin pour pleurer. » (Tout cela pour indiquer qu'il était ému.)

Une jolie chose à écrire : Un communiqué sous le règne de Néron, communiqué plus féroce que ceux de ce temps-ci : « Ordre de s'ouvrir les veines. » Voir Suétone et autres.

On me demande si je ne crois pas que la morale de La Fontaine soit pernicieuse? comme si vous me demandiez si la purée

de lis ou la fricassée de jasmin est bonne pour l'estomac. La Fontaine est, comme le jasmin, fait pour être respiré; ça sent bon, ça ne se mange pas.

Que de gens à bibliothèques sur la bibliothèque desquels on pourrait écrire : « Usage externe! » comme sur les fioles de pharmacie.

Vu une fois dans les Vosges un bois de hêtres au-dessus d'une forêt de sapins; bois merveilleux tout rose, la moitié des feuilles vert pâle, l'autre rouge, effet charmant.

— Eh bien, me dit l'inspecteur, c'est un bois qui est condamné, mangé par les charançons : chaque tache rouge, c'est une feuille perdue.

Tout à fait comme ces jeunes phtisiques dont de jolies rougeurs éclairent les visages quelques jours avant la mort.

D'un écrivain faisant son métier de journaliste tous les jours, régulièrement, sans qu'on en parle : Machine à coudre silencieuse.

Lu cette belle pensée dans Sénèque :

« L'ambitieux comparé à ces chiens à qui l'on jette des morceaux de viande et qui les happent au vol, la gueule ouverte, le cou tendu, attendant toujours le morceau qui va venir, et ne savourant pas, ne goûtant pas même le morceau qui passe; insatiables. »

Autre de Sénèque : « La gloire marche toujours avec le talent (*virtus*) dont elle est l'ombre. »

Seulement, comme l'ombre des corps, selon la position du soleil, tantôt elle marche devant, tantôt elle vient derrière.

Le serment du Jeu de paume! Comme cela peint bien la nation française, accomplissant sa plus grande révolution dans une salle de jeu. J'aurais voulu que David les représentât tous, la main droite tendue, mais avec une raquette dedans.

De M..., jolie cervelle sans gouvernail.

D'A..., une âme bête à manifestations lyriques.

Comparer la langue française à un vieux salon, les meubles sont les vocables. De ces meubles, aux uns on a laissé leurs housses et ils se sont fanés sans avoir servi : les autres, au contraire, ont reçu tous les coups de soleil, tous les Blücher de la langue s'y sont essuyé les pieds (Vallès et autres); en somme on est fort embarrassé pour recevoir dans ce salon-là.

Nous avons le même âge puisque nous avons la même douleur.

Quand on veut que les rossignols chantent bien, on leur crève les yeux. Quand Dieu veut avoir de grands poètes, il en choisit deux ou trois auxquels il envoie de grandes douleurs.

Visages de paysans couleur de terre.

Méfiez-vous des vins trop vieux : ils radotent.

Les seuls braves rois qu'ait eus la France sont, j'en jurerais, les rois fainéants. *Nihil fecit*, disent les biographes. Si j'étais roi, je voudrais qu'on en pût dire autant de moi.

De mon ami X... : Il excelle à être médiocre.

On ne doit pas se battre pour n'importe quelle injure, mais on doit se battre avec n'importe quel homme.

Analogie : La race Valois terminée par trois frères, la race Bourbon aussi.

De V..., une âme ardente dans une enveloppe gommée.

Sur D... : Il y a un singulier mélange de fantaisie et de réalité dans cet écrivain.

Quand il fait un livre d'observation, une étude de mœurs bourgeoises, il s'y trouve toujours un côté fantastique, poétique. S'il fait au contraire une œuvre de pure fantaisie, les étoiles elles-mêmes parleront comme des personnes d'aujourd'hui. Toujours entre ciel et terre, sauterelle d'Afrique.

Un homme sortant d'une bagarre les yeux pochés, abîmés. On vise toujours à l'œil. C'est ce qu'il y a de plus vivant, de plus éloquent, de plus insolent dans la figure; ça vit d'une vie propre, ça brille, ça attire jusqu'aux tout petits qui veulent toujours y enfoncer leurs doigts.

Je pense en lisant les *Lettres d'un voya-*

geur que les plus belles ont été écrites en quittant Musset, ça se voit : fantaisie exquise, ailée. Le papillon a passé par là! Plus tard, quand la dame a fait de la poésie toute seule, elle a écrit le *Diable aux champs*. C'est épais.

Quand on est aimé, on ne devrait pas avoir autre chose à faire.

Vu par un jour d'été une chose touchante : un papillon égaré en plein soleil sur la place de la Concorde. L'air brûlant, l'asphalte molle, la bestiole s'en allait dans ce Sahara, voletant au ras du sol, cherchant la fraîcheur au-dessus de quelques gouttes d'eau tombées d'un tonneau d'arrosage.

Quelques définitions d'une femme :

Les filles : trois mentons et l'air bête.

De l'œuvre de Sand : une grande soupe.

Des lundis de Sainte-Beuve : ça sent le renfermé.

Opinion de Napoléon sur les membres de ses soldats : des loques.

Je me permets de baptiser les irréconciliables (quel gros mot anti-humain, prétentieux, annoncier et bien fait pour cette fin du XIXe siècle) : je les appelle des indécousables.

Ces fameux indécousables, il n'y a que ceux-là qui se décousent.

Une Allemande méchante : c'est le *vergiss-mein nicht* enragé.

Tourgueneff, dans ses paysages, vous donne l'impression d'une Russie chaude, brûlée, toute bourdonnante d'abeilles lourdes et gavées. Je crois que dans toute son œuvre, il ne tombe pas deux fois de la neige.

Midi : c'est l'heure critique du jour; trente ans, c'est l'âge critique de la femme; avant midi vous ne pouvez affirmer que le jour sera beau, avant trente ans vous ne pouvez dire si la femme sera honnête.

Il disait : Je conçois très aisément, très vivement! Je compose moins vite, j'écris avec une lenteur désespérante. J'ai trop d'idées : un grand réservoir toujours trop plein, qui n'a, pour écoulement, qu'un robinet fin comme un cheveu. Je conçois grand, je rends gracieux; un aigle entre dans ma cervelle, puis, frrt... il en sort trois colibris.

De F..., un Provençal qui a eu les mains gelées.

Les cœurs les plus secs sont les plus inflammables.

Il est des jours où tout ce qui m'arrive, a l'air de m'être arrivé déjà, où tout ce que je fais, je me figure l'avoir fait il y a longtemps, dans une autre vie, dans un rêve, avec le même concours de circonstances différentes. Certaines intonations de certaines paroles mettent en moi l'idée du déjà entendu ; certaines couleurs ou associations de couleurs, l'idée du déjà vu. Que tout cela est difficile à dire comme je le sens !

Dans la vie, nous n'avons que deux ou trois sensations premières, sensations mères. Toutes les autres ne sont que des souvenirs de celles-là, des seconds tirages de la première impression. Ainsi le premier pin que j'ai vu, c'est-à-dire avec lequel j'ai vécu, c'est à Fontvieille : tous les pins maintenant me rappellent Font-

vieille; toutes les brumes d'automne me rappellent Bures, la vallée de Chevreuse. (A développer.)

Pour les œuvres, il devrait y avoir des chambres mortuaires comme en Allemagne. On y laisserait exposées pendant quelque temps les œuvres qu'on croit mortes... et comme cela on n'enterrerait pas d'œuvres vivantes.

Nous autres, nous aimons les choses; mais elles ne nous le rendent pas. Ce n'est pas juste.

J'ai le sentiment du ridicule poussé loin. Le ridicule me fait mal, je ris, mais

je souffre ; il me choque sur moi du reste, comme sur les autres.

L'homme qui bat sa femme, puis, tout éreinté de sa colère, s'écrie d'une voix pleurarde : « Monstre de femme! dans quel état elle m'a mis. » Comme cette petite soupe aux herbes que se faisait préparer le grand-père, chaque fois qu'il avait fait une scène épouvantable. Le besoin d'être soigné, dorloté.

Un livre qui s'appelle : *Origines de l'âme*. C'est tout à fait l'histoire des sources du Nil, que tout le monde a découvertes et qui sont encore à découvrir : les sources du *Nihil*.

Consoler quelqu'un, c'est prêter pour qu'on vous rende.

Rien d'ennuyeux comme les relations de voyage, rien de charmant comme les impressions. Le précis, le flottant.

Ah! ces gens qui disent tout... les piètres écrivains!

Le verbe, c'est l'os de la phrase. Michelet désosse ses phrases, les Goncourt parfois aussi.

Nature expansive, sans regarder où tombent ses expansions. Ce n'est pas se donner, c'est s'abandonner.

Il y a des âmes de garenne et des âmes de choux.

Les Méridionaux ne disent pas : « Je l'aime! » mais : « Il m'aime! Ah, comme il m'aime! »

Après la mer, c'est la forêt de Fontainebleau qui m'a le plus impressionné. Effet de grandeur presque identique.

Je l'ai vue par un jour d'automne, le Bas-Bréau était tout en or sous un ciel

noir et bas à toucher avec la main. Mais la forêt s'éclairait elle-même de sa propre lumière, les fonds d'allées tout en feu.

Je sais maintenant ce qu'est la lumière du Nord, les objets y rayonnent comme d'eux-mêmes et d'une façon toute concentrée, le soleil n'y est presque pas, les couleurs dansent distinctes, ce n'est plus notre grand éparpillement, l'effervescence du Midi. Tout ceci encore très vague dans ma tête, mais je sens que j'arrive à comprendre : dans le Midi, la lumière est sur les objets; dans le Nord, elle est au dedans.

On me faisait remarquer un jour le côté provincial de Balzac découvrant le grand monde parisien; il décrit, avec une imagination de provincial ébloui, un monde qu'il n'a jamais vu. Que ce monde

soit réel à l'heure qu'il est, c'est possible, mais la vie alors a copié le roman : ces choses-là ne sont pas si rares que l'on croit.

Pour le cas présent, voici ce qui s'est passé vraisemblablement : la Russie, où les romans de Balzac ont eu d'abord le plus de succès, a imité les mœurs parisiennes et highlifeuses de ses livres ; puis les mœurs appliquées là-bas, et qu'on croyait vraies, nous sont revenues ensuite (telles les comédies de Musset) et nous les avons accueillies et adoptées ; maintenant c'est de la circulation vivante.

D'un philosophe poncif et solennel : Prudhomme au Cap Sunium.

Idée de comédie assez amusante, dont

j'ai donné le titre ailleurs : *la Maison du voisin :* des gens qui passent leur temps à critiquer ce qui se fait dans la maison voisine, et, tout en critiquant, font exactement la même chose.

Lu l'histoire de 48, par Louis Blanc. Livre honnête, mais ce qui me frappe surtout, c'est la petite taille de l'auteur. Il est toujours sur une table, sur une chaise, sur les épaules, passé de main en main; et quelle admiration pour les hommes de grande taille : on dirait une révolution à Brobdignac racontée par un Gulliver, chef de parti.

Que l'œuvre soit littéraire, et qu'on ne voie pas la main du littérateur.

Il y a un âge terrible et bête et vilain, c'est l'âge de la mue, de onze à treize ans; l'enfant dégingandé, gauche avec des tics, des aplombs, une voix fausse, criarde : l'âge ingrat! Dire qu'on a cet âge-là en littérature.

Dans la musique de Chopin, tous les traits, rapides, contournés, enjolivés, semblent des brandebourgs : jolie musique à brandebourgs noirs.

A joindre aux observations sur les comédiens, l'arrivée de celui-ci dans sa maison ruinée par la guerre. L'émotion était sincère, mais c'était joué comme une scène au théâtre : les bras croisés, la tête haute, le regard circulaire; puis,

demi-tour, la larme au coin de l'œil enlevée du bout du doigt, et reprise de la première position, tête en face, regard haut et ferme cette fois, avec piétinement du pied gauche et petit frèdon contenu du bout des lèvres : « Tiens-toi, mon cœur. » Tout cela réglé, mis en scène avec une précision, un convenu... et pourtant l'émotion était réelle, mais comme c'était peu touchant!

Chose bizarre : toutes les fois que je me trouve à côté d'un de ces sentiments mal exprimés, exagérés ou faux, je me sens rougir et je louche comme si je mentais.

Dans l'étude que je veux faire de l'homme du Midi, je rencontrerai bien

des similitudes avec celle sur les comédiens : l'homme de Nîmes et l'homme de la Porte-Saint-Martin.

En avant des grand'gardes, parmi les maraudeurs et les francs-tireurs, dans cet abandon complet de soi et des autres, ce grand lâchez tout, flairé je ne sais quelle odeur de débauche sanguinaire et cadavérique.

Le contact perpétuel de la mort, la vue du sang et des cadavres quand elle n'élève pas l'âme, la bestialise.

Le mot du zouave après Reichshoffen : « Il y avait de la viande ! »

Le danger est une ivresse qui dégrise.

Comme tous les tableaux de bataille sont bêtes! Les soldats ne devraient être que l'accessoire tant le paysage tient toute la place; une bataille, c'est un bois, un ravin, une rue, ou un champ de choux avec de la fumée.

Joli mot de Gambetta aux francs-tireurs qui se proposent pour une mission : « Vous êtes bien jeunes! » Un truc pour se donner à lui-même l'air vieux.

Un cas singulièrement romanesque s'est passé dans notre quartier. Une fa-

mille bavaroise habitait la France depuis quelques années; le fils s'étant fait naturaliser Français, pris par la mobile; le père obligé de quitter Paris comme Bavarois, enrôlé dans la landwehr, et revenant sur Paris dans l'armée ennemie.

Observation sur les comédiens : un d'eux enrôlé dans les francs-tireurs, moins par bravoure vraie que par amour du galon, car il est officier, et pour la joie de saluer et d'être salué militairement; s'en allant dans les cafés avec son sifflet de franc-tireur, dont il ne se sert jamais du reste, en campagne, mais pour terrifier des bourgeois, en leur montrant comment on fait là-bas, dans la tranchée.

Un beau poltron, c'est ce pauvre fou qui, sur la route de Fontenay, crainte des obus, n'osait jamais parler à quelqu'un ni s'arrêter, de peur de faire un groupe! Les Prussiens tirent sur les groupes!

On me parle d'un officier de la garde nationale qui a été décoré comme blessé à l'affaire de Montretout. Or, le drôle s'était blessé, au vu et au su de tout le bataillon, en défonçant un tonneau de lard.

Une chose bien touchante, c'est la rentrée du peintre L..., chez lui. Blessé à la Malmaison, puis fait prisonnier, il revient après deux mois, sans prévenir. Sa

femme pleurait, se désespérait. Un soir elle entend qu'on l'appelle dans l'escalier, une voix faible et lointaine : est-ce un rêve? Elle sort, son enfant sur les bras, se penche, regarde, et voit L... avec ses béquilles, assis sur l'escalier et qui affaibli par l'émotion et la fatigue ne peut aller plus loin, reste là à pleurer de joie... Quelle scène admirable! pendant plus d'un quart d'heure ils se sont regardés en pleurant, puis ce furent des baisers à s'étouffer, ou plutôt à étouffer le mioche qui, sans rien comprendre, reconnaissait vaguement ce grand monsieur qui revenait avec des bouts de bois sous les bras.

Mettre dans l'étude sur l'homme du Midi l'exagération des regards qui s'enflamment à propos de tout, de la parole qui accentue tout, donne une valeur à

tous les mots, à toutes les lettres; quand ces gens-là disent : « Mon estomac, c'est mon *estomack!* », ça ne fait plus l'effet d'une chose humaine, mais d'un monstre de guerre, quelque chose comme le *Merrimac*.

Condamné à mort! Un monsieur entre au café : « J'arrive de la campagne », dit-il, et il se mêle à la conversation; on parlait du jugement du conseil de guerre sur les gens du 31 octobre. « Ah! demande le monsieur, vous avez des nouvelles... qu'est-ce qu'il y a? — Il y a trois condamnés à mort, Blanqui, Flourens et un autre. — Son nom? — Un tel! » L'homme dit : « Bah! mais c'est moi! il reste un moment indécis, puis tapant sur la table : « Garçon, un bock! » Pourtant il n'acheva pas de boire, serra les mains de ses amis

avec des regards à droite et à gauche, puis disparut par le passage.

Le général, on l'appelait « le général », ce vieil employé en retraite ; un des premiers fusillés quand les troupes sont entrées dans Paris.

Contre-coup du siège de Paris ; ces Parisiens déportés en province, loin de leurs petites rentes ou pensions, mourant de faim avec dignité, endurant des souffrances encore plus terribles au milieu de la population si bien nourrie.

Tirer parti de ce mot d'un sous-préfet de l'Empire après Forbach et Reichshof-

fen : « J'ai un franc-tireur, sur quel corps faut-il que je le dirige? »

Tambour qui passe dans le village : A vendre dimanche prochain un lot de guérites prussiennes dans la mairie de Draveil.

Joli type, l'homme qui était avec moi dans le wagon quand je me suis sauvé de Paris, après la Commune. A mesure qu'il s'éloignait des fortifications, il devenait insolent, provocant, terrible aux Communards, il les avait tous menacés de les passer à la baïonnette. Bien curieux aussi ce wagon silencieux pendant un grand quart d'heure, puis le « ouf » de soulagement après Choisy-le-Roi.

La femme du général Eudes, gants à huit boutons, comme l'Impératrice.

Scènes de l'Insurrection : entrée des Versaillais dans Paris. Un fédéré, couché à l'ambulance, monte sur le toit, tire la première estafette qui passe dans la rue. Maison cernée, femmes en face, derrière une persienne, regardant. Quelque chose de blanc descendu par les soldats; c'est le fédéré en caleçon. Face blême, beau garçon frisé, fusillé au coin de la rue Blanche. Toutes les cocottes regardant ce beau cadavre.

Autre : un convoi de prisonniers, montant l'avenue de Clichy, mené par des chasseurs. Un gros homme, vrai Midi,

suant, soufflant, avait peine à suivre. Deux chasseurs s'approchent, lui attachent des longes à chaque bras, autour du corps, et galopent. L'homme veut courir, tombe; on le traîne, masse de chair sanglante qui râle; murmures de pitié dans la foule : « Fusillez-le plutôt! ». Un des chasseurs arrête son cheval, s'approche et allonge un coup de carabine dans le paquet de viande qui grogne et gigote. Il n'est pas mort... L'autre chasseur saute de cheval, lui envoie une nouvelle balle. Cette fois, ça y est. Le malheureux reste là, énorme, épaté.

Histoire racontée par le gardien du Père-Lachaise : le mari disparu pendant la Commune, la femme qui croit le reconnaître à la Morgue, achète un terrain, met une grille, un entourage. Puis le

mari, le vrai, revient : il faisait la noce, depuis quinze jours en bordée. Le voilà furieux de la dépense faite, et surtout de ce qu'il ne pouvait déménager l'autre de son terrain. Défendu d'y toucher.

Monselet assiégé : Jolie physionomie de Monselet pendant le siège de Paris : très sensuel, très gourmand et très héroïque, voulant bien donner sa peau pour la patrie, mais sans souffrance et surtout sans ridicule. Or, Monselet a du ventre, apprendre l'exercice, c'était dur ! Il se faisait donner des leçons à part, « portez armes », avec des bras trop courts. Il ne se décida à venir à la compagnie qu'une fois qu'il connut bien la mécanique, et il faisait l'admiration des hommes par sa bonne tenue sous les armes et son formidable coup de fourchette.

Flourens à la gare de Montgeron, un Horace à la main; échange de politesses avec le chef de gare : il venait de passer quelques jours auprès de sa mère. Le train le remporte dans son tourbillon loin du petit jardin de la station, les yeux pleins des prés embrumés, si calmes au soleil levant.

Je ne l'ai plus revu que là-bas, dans cette salle, exposé, son coup de sabre du capitaine de gendarmerie en travers de la tête.

Le désordre et la peur sur les champs de bataille. Silhouette qui me hante d'un officier d'artillerie, une nuit de combat à Nanterre.

C'est une chose terrible quand on a connu les gens et puis qu'on vous dit : « Un tel a été fusillé ! » On voit la grimace, le geste de guignol de l'homme frappé qui tombe, on entend sa voix.

Pas d'appel banal à la pitié, mais au nom même de notre égoïsme, de notre repos à venir, ne soyons pas implacables, c'est ainsi qu'on éternise tout... Si vous pouviez écraser jusqu'à la troisième génération de ces gens-là; mais non, vous ne le pouvez pas. Les Marat, les Maroteau de l'ordre sont plus terribles encore... ils parlent de tuer, de fusiller au nom de la morale, etc. Travaillons tous pour que ces choses-là ne recommencent pas.

Même dans les plus terribles batailles, à la guerre, la mort est une éventualité, un accident.

Ceux qui sont morts pendant ces journées tumultueuses de la Commune, sont morts comme on s'en va des salons : à l'anglaise.

Ç'a été la guerre des nègres, Saint-Domingue avec ses cruautés, les orgies du Cap, Dessalines, Toussaint-Louverture, singes en généraux, bals burlesques d'orangs-outangs atteints de satyriasis, etc. Vis-à-vis de cela je suis comme un planteur honnête, enfermé dans sa plantation, et qui verrait brûler ses cannes à sucre, etc. Des envies de leur fiche des coups

de fusil, et en même temps : Pauvres nègres! Pauvres diables!...

Ils ont la naïveté, l'ignorance des nègres; ils seront plus malheureux émancipés, crèveront de faim, si les blancs ne s'en mêlent pas. Il faut que le blanc s'en mêle, fasse la part du feu, montre au nègre qu'il n'est plus esclave, et qu'il ne doit plus se laisser aller aux suggestions des métis.

Ceux-là sont les plus féroces. Le nègre, lui, avec ses lèvres lippues, tue et brûle, mais il a quelquefois des mouvements de bonté: dans la terrible guerre des nègres au Cap, à Saint-Domingue, on a vu des noirs sauvant leur maître, jamais un métis. Le métis a du sang blanc dans les veines, et on dirait qu'il puise là dedans une nouvelle rage.

Dans cette terrible guerre qui a bien des analogies avec les révoltes d'esclaves, mêmes procédés, mêmes folies, ce sont

les métis, les A..., les V..., demi-ouvriers, demi-bourgeois, qui ont commis le plus d'atrocités.

Devant le Bourget un fossé de grand'-garde; Pujol du Gymnase, sergent aux francs-tireurs. Et tout à coup, près de moi, un franc-tireur cocasse, hirsute, qui me dit : « Je suis Gorski. Vous rappelez-vous un bal d'enfants à Lyon?... les Mouillard... » Plus jamais revu, plus jamais pensé à lui, et l'autre nuit, dans une fièvre d'ægrisomnie, cette palotte silhouette debout devant moi : « Je suis Gorski.. »

L'ivresse d'être dans le rang, simple unité de l'opération; c'est ainsi que j'ai senti battre le cœur du peuple de Paris, que j'ignorais absolument.

Le pays : ce qu'il pense. Tant de peines pour aller jusqu'au fond, pour agiter ces couches ultimes. Le vent est tombé, la tempête calmée de longtemps, que tout frémit encore au-dessous.

L'obus dans les fossés du fort de Gravelle. La peur basse, minute inoubliable. Danger nouveau, peur nouvelle.

Debout, couché. Ces deux façons si différentes de voir la bataille; Tolstoï a indiqué superbement cela, mais je voudrais l'exprimer aussi dans la vie comparée à une bataille, vision différente, ou bravoure ou timorité.

Faire un portrait de Bazaine en prenant l'Algérie comme point de départ. Débraillé moral, contact de l'Orient, mœurs primitives, bureaux arabes, bride sur le cou. L'Espagne aussi a joué un grand rôle dans sa vie.

Un beau mensonge! Quelque chose à faire avec cette situation très dramatique d'un honnête homme à qui la vie impose l'obligation de mentir, et qui, en ne mentant pas, se déshonore.

Conte pour Noël : histoire d'une petite pauvresse qui a pour souliers de vieux souliers de grande personne; elle les pose devant la cheminée, Noël s'y trompe et,

croyant que c'est à une femme, ne met rien dedans.

— Pourquoi tes chansons sont-elles si courtes? disait-on à l'oiseau... tu n'as donc pas beaucoup de souffle?

— J'ai surtout beaucoup de chansons et je voudrais les dire toutes.

Comme tout se tient! par quel fil mystérieux nos âmes sont liées aux choses : une lecture faite dans un coin de la forêt et en voilà pour toute la vie. Chaque fois que vous penserez à la forêt, vous reverrez le livre; chaque fois que vous relirez le livre, vous reverrez la forêt. Pour moi qui vis beaucoup aux champs, il y a des titres d'ouvrages, des noms d'auteurs qui

m'arrivent dans un enveloppement de parfums, de sons, de silences, de fonds d'allées. Je ne sais plus quelle nouvelle de Tourgueneff est restée dans mon souvenir sous la forme d'un petit îlot de bruyère rose, un peu fanée déjà par l'automne.

En somme, les belles heures de notre vie, l'instant fugitif où l'on se dit, les larmes aux yeux : « Oh ! que je suis bien », ces moments-là nous frappent tellement que les moindres circonstances environnantes, le paysage, l'heure, tout se trouve pris dans le souvenir de notre bonheur, comme un filet que nous ramènerions plein de varechs, de lotus brisés, de roseaux rompus et le petit poisson d'argent au milieu qui frétille.

Champfleury aura beau faire des ro-

mans, il restera toujours un auteur de pantomime; ses personnages n'ont que des gestes.

J'ai vu des poissons qui, en mourant, changeaient de couleur cinq ou six fois de suite. Une agonie riche de tons nués, comme un crépuscule d'Orient.

Il disait : J'ai passé ma vie à étouffer mon père au dedans de moi, je le sentais se réveiller à chaque instant avec ses manies, ses colères. Et, très préoccupé de cette crainte des ressemblances, il avait remarqué que lorsqu'il se laissait aller à ces mouvements héréditaires, le masque s'en ressentait et sa figure prenait toutes les expressions de la figure paternelle.

Race de grillons, toujours sur la porte et toujours chantant : méridionaux.

Pourquoi cette musique folle et amoureuse de Rossini a-t-elle pour moi une saveur de volupté et de mort? C'est tout au fond, tout au fond de moi, mais toujours ces airs trop voluptueux me laissent cette impression si vibrante et si fugitive!

Faisant suite aux observations de ma femme sur la lumière et à mes notes sur la forêt de Fontainebleau.

Étude de lumière sur les fleurs de mon petit jardin; visage des roses qui pâlit ou qui flambe selon l'état du ciel. Quand le temps devient noir, quand le crépus-

cule arrive, le genêt s'allume et éclaire tout le jardin : on pourrait lire à sa lumière; les nappes blanches des thlaspis étincellent, le jardin s'illumine lui-même, fait feu de toutes ses couleurs, vit de sa propre lumière.

En jouant du Weber, fenêtres ouvertes à sept heures du soir, en juin, J... disait que la musique de Weber agrandissait le paysage et que cette nature familière devenait solennelle. Encore d'elle : Comme ça va bien ensemble, l'eau et les fleurs : comme les fleurs aiment l'eau !

Vanité qui se localise : tel grand homme ou puissant parvenu sera moins sensible à un grand triomphe qu'à une

petite satisfaction de vanité en tel endroit, dans tel petit coin de rue de son village.

Prenez garde, à force d'être artistique, de n'être plus original.

Quelque chose à faire avec l'employé de ministère qui envoie à son ami un « Que je m'embête ! », timbre, met grande enveloppe, confie à un lancier qui part au grand galop avec son pli, le défend contre les insurgés avec un courage héroïque, et tombe en le défendant.

L'auréole! un dieu qui perd son auréole!

Trois rétameurs s'en allant sur la route, casseroles luisant au soleil; ils crient à tour de rôle : « A rétamer! » le premier bas, l'autre un peu plus haut, le dernier, un tout petit, avec une voix glapissante. Chaleur lourde, route poussiéreuse et silencieuse, pas de maisons, des arbres, des buissons; c'était touchant!

Il y a des rieuses sans gaieté.

Encre sympathique, qui n'est visible qu'à la chaleur d'un foyer. Ma femme

disait qu'elle voudrait écrire ses livres de cette encre-là, ils ne seraient lisibles qu'à la flamme, compris que par les natures lumineuses.

Une belle comparaison à tirer de ces étoiles qui sont peut-être mortes, éteintes depuis des milliers d'années et dont la lumière dure et durera encore pendant des siècles. Image du génie défunt et de l'immortalité de l'œuvre. Il semble qu'Homère chante encore.

Télémaque. Un jeune homme envoyé par sa mère auprès d'un vieil ami pour que celui-ci devienne son Mentor; mais le vieux est moins raisonnable que le jeune, et ici c'est Télémaque qui mène

tout, qui tire Mentor d'un tas de mauvaises affaires, bien que l'autre se croie rempli d'expérience.

Quelle *Alma parens* que la terre! On l'écorche, on la troue, on la fend, on la meurtrit, on la bouleverse; ce sont les grands coups de sabre de la charrue, les ongles cruels des herses, les mèches, les pioches, les pétards, les mines : un égratignement, un écartèlement continuels. Et plus on la torture, plus elle est généreuse, et par toutes ces blessures ouvertes, elle nous donne à flots la vie, la chaleur, la richesse.

Une belle page à écrire : la bataille de Rosbach racontée par un garde-française

ou par le perruquier du maréchal de Soubise. Le camp des femmes, actrices, courtisanes, parasols, perroquets, chiens.

La mère de R... essayant sur ses enfants des champignons douteux, attendant au lendemain pour en manger, quand elle voit que, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, personne n'a été malade.

Même famille. Tous, frères et sœurs, profitant de la vente de R... pour vendre un tas de hardes, de meubles hors d'usage qu'on fait passer sous le couvert de la grande actrice.

Même famille. De toute la succession ils n'ont gardé qu'un fauteuil, et pour prouver qu'il est authentique, venant bien de la vente, ils lui ont laissé l'écriteau de l'expertise.

A mettre dans les *Femmes d'artistes :* Y... le grand porteur de lyre, l'Apollon ceint du vert laurier, chargé de parapluies, de socques et de fourrures, attendant sa femme à la sortie du théâtre.

Des nerfs : ni convictions, ni opinions, ni idées, des nerfs. C'est avec cela qu'il juge. Il y a des jours où ses nerfs ont du bon sens.

Quelquefois un nuage passait sur le soleil, et l'on voyait cette grande ombre filer sur la plaine en courant, comme un troupeau serré.

Une nuit d'été. Brise tiède. Les étoiles comme des larmes tremblaient à la face

du ciel. Tout à coup un soupir d'une mélancolie profonde traversa la nuit : quelque chose comme une corde de guitare brisée. Cela passa roulé dans une odeur mourante de citronnier. C'était le dernier souffle, le dernier soupir de la race latine.

Quelle chose singulière que l'atmosphère des foules : comme cela vous prend, vous emporte, vous transporte, vous soulève. Nul moyen de rester froid, nul moyen de résister, à moins de le faire avec violence.

Certains poètes quand ils veulent écrire en prose ressemblent à ces Arabes qui, à cheval, sont grands, élégants, beaux, agiles : une fois à pied, vous voyez à

peine des hommes, empaquetés, veules, flasques.

La bêtise est une fissure du crâne par où le vice entre quelquefois.

Il y a, de Mendelssohn, des romances sans paroles qui vibrent comme des voix sur l'eau.

Il faudra que je revienne à ce beau sujet du suicide héréditaire. Deux frères. Le père s'est tué, le grand-père s'était tué. La même mélancolie insurmontable s'empare des fils à peu près vers le même âge. Ils s'aiment tous les deux beaucoup : c'est

cet amour qui les sauve. La mère leur a dit à chacun les craintes qu'elle a pour l'autre. En écoutant les confidences maternelles, chacun se dit : « Pauvre femme, elle ne se doute pas que c'est aussi ce que j'éprouve. »

Mais ils se mettent à se surveiller mutuellement, à essayer de se distraire, à se garder contre la Mort, si bien que sans y prendre garde, l'un voulant préserver l'autre, tous deux arrivent à se guérir. Je vois cela dans un paysage sauvage, vieux domaine, familial et romantique.

J'ai vu dans un petit village qu'on appelle Saint-Clair une chose assez saisissante. L'église, le presbytère, l'école, le cimetière, tout se tenait. Et je pensais à une existence qui aurait pu se passer

là dedans tout entière; depuis le baptême jusqu'à la mort, au même lieu.

Les journées si longues, et les années si courtes!

Il y a des gens qui ne voient rien, qui peuvent aller partout impunément. Le mot charmant de C... arrivant d'Australie, et qui, interrogé sur l'aspect du pays, les mœurs, etc., en revenait toujours à vous dire : « Devinez combien les pommes de terre? »

A mettre quelque part l'intonation de B. d'A... payant, dans sa petite chambre

meublée, un billet de vingt-cinq francs, et demandant d'une voix emphatique : « Ordre de qui? — Ordre Nivière, répondait le petit vieux encaisseur. — Très bien! » On se serait cru dans un grand Comptoir, à Calcutta.

C'est quelque chose de très touchant à voir sur le pont des navires, les Arabes en guenilles partant pour Alexandrie; ils ont tout quitté, ils font leurs dévotions sans rien dire, sont malades silencieusement, reçoivent la pluie, le vent, des coups de mer... puis ils débarquent, s'en vont par bandes, prient cinquante jours afin de se purifier. Tout bon musulman doit faire une fois en sa vie l'effort de ce voyage.

Quelques-uns l'entreprennent en grands seigneurs, mais la plupart en pauvres,

s'embarquent sans le sou, sèment leurs cadavres tout le long de la route. Mais au retour que d'histoires à raconter, les yeux encore éblouis des lampes de vermeil dans la fraîcheur des mosquées; beaucoup en restent ravis pour toute leur existence.

J'en connais, moi, qui tentent aussi ce voyage à la Mecque, toujours beau et glorieux en tous cas, même lorsque l'on tombe en route; et ceux qui n'ont pas fait dans l'Art cet effort-là, qui ne se sont jamais embarqués pour le chanceux et long voyage, ceux-là n'étaient pas de vrais artistes.

Quelque chose à trouver dans ce proverbe de chez nous : « Gau de carriero, doulou d'oustau. (Joie de rue, douleur de maison.) » Et comme c'était bien le Midi qui devait trouver ce proverbe-là!

Pauvre pays! La France joue un singulier rôle en Europe. Dans les nuits obscures, des hommes s'en vont avec un falot, et c'est celui qui porte la lumière qui y voit le moins; la France joue en Europe ce rôle périlleux : elle montre le chemin aux autres nations, les éclaire, mais éblouie par son propre feu, roule dans les fondrières, marche dans les flaques.

Remarqué une chose bien comique : dans les petites existences, étroites, besogneuses, où se joue un seul et continuel drame, le drame du pain, il y a toujours un nom qu'on entend revenir fréquemment, celui de l'homme à argent, du monsieur bien placé de qui tout dépend, qui, s'il voulait, pourrait tout changer; ce nom va, vient, circule dans la

maison, prononcé par toutes les bouches avec des intonations différentes. La femme et jusqu'aux enfants le répètent familièrement, sans même y ajouter le mot de *Monsieur;* ils ne l'ont jamais vu, ça ne fait rien. « As-tu demandé à Dupont? — Ah! si Dupont nous avançait cet argent! — Je vais chez Dupont », dit le mari quand il sort, et la femme en s'éveillant : « Tiens, j'ai rêvé de Dupont, cette nuit. » Le tout petit, qui sait à peine parler, prononce le nom : « Du...pont. »

On ne se moque parfaitement bien que des ridicules qu'on a un peu.

Abus que l'on fait dans les discussions parlementaires du mot mépris, depuis la

fameuse parole de Guizot. Ah! que de choses comiques dans ces mœurs de la Chambre; quel joli roman à la manière anglaise on ferait avec les *Scènes de la vie parlementaire*.

Dire la pitié que m'inspirent les petits marchands qui ne vendent jamais.

Il disait qu'il ne manquait pas de volonté, seulement il la quittait quelquefois comme une cuirasse lourde et gênante, bonne seulement pour les jours de bataille.

Une fantaisie héroïque racontant ceci :

Le roi de Bohême, aveugle, est venu

mettre son épée au service de la France; attaqué par les Anglais, il fait attacher son cheval entre ceux de ses fils, et frappe à tâtons d'estoc et de taille. « Menez-moi au milieu des ennemis, dit-il à ses fils. Y sommes-nous? — Oui, Monseigneur. » Il frappe, puis il parle à ses enfants; rien ne répond, morts tous deux.

En vieillissant, les grands artistes, les conquérants de peuples et de cœurs, les femmes très belles, tous les triomphateurs sont atteints d'un ennui, d'une mélancolie du déclin que je raconterai un jour.

Ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres.

L'idée fixe. Prenez un homme droit, naïf, inculte, à qui l'on fait une injustice, et qui veut obtenir réparation : il s'entête, se ruine, perd le sentiment de la famille, de l'humanité, tue, incendie. En révolte contre la société tout entière.

Dans les derniers temps de sa vie, le vieux Livingstone, pris d'une sorte de délire ambulant, errait au hasard, campait çà et là, puis se remettait en route sans projet ni boussole : c'était le somnambule du voyage. Dans le domaine de l'idée, la vieillesse de notre grand Hugo me fait songer à cela.

Cette publicité qui gêne et qui outrage, et on meurt quand on ne l'a plus.

Je prends note en passant de l'aveu si navrant, si comique, de Madame Roland à son vieux mari, de sa passion tout idéale pour Buzot. La douleur du vieux, le cruel malentendu, la vie gâtée pour toujours. Et la conclusion de Sainte-Beuve : « N'aurait-il pas mieux valu tromper son mari et ne pas le lui dire? » Moi, j'y sens autre chose, la vengeance inconsciente de la femme qui fait un lourd sacrifice en restant honnête, et veut que le vieux mari, obstacle à son bonheur, souffre avec elle.

L'Histoire : la vie des peuples.
Le Roman : la vie des hommes.

Trouvé à N... un ancêtre artiste char-

mant, droit et vert sous ses quatre-vingts ans. Je lui fais feuilleter sa vie passée, remuer les antiques poussières de sa mémoire. Souvenirs admirables : David avec sa joue gonflée tout de travers, la bouche pleine de bouillie, exigeant de ses élèves qu'il tutoie et brutalise, la correction du dessin, l'anatomie d'un doigt, d'un ongle. Puis des visites à la Malmaison, chez Joséphine, drapée à la Romaine dans ses tissus créoles, entourée d'oiseaux des colonies et des fleurs merveilleuses venues du bout du monde à travers les flottes ennemies qui s'écartaient et laissaient passer les fleurs de l'Impératrice. Talma traverse aussi ses discours, Talma à la campagne, avec des fantaisies renouvelées du duc d'Antin, bouleversant son parc, et toujours s'endettant et faisant payer ses dettes par l'Empereur. Tout cela très simplement conté en de courtes haltes dans le jardin en pente, parcouru à petits pas, et toujours

à la fin du récit un hochement de tête, le regard au loin, un : « J'ai vu cela, moi », comme une signature d'authenticité au bas du tableau.

Causeries à table sur les premières demeures de l'humanité : forme ronde donnée à toutes les cabanes, par le monde entier, à la mode du castor qui lui-même bâtit de cette façon; je pense que l'arbre a donné la forme circulaire des cabanes, avec l'ombre de ses feuilles, comme il a fourni l'idée de la première colonne et de ses chapiteaux, de l'ogive, etc.

Beau trait de Gall, parlant, dans un cours de phrénologie, de l'amativité de la Femme, citant une maîtresse qui l'ado-

rait et que lui-même aimait passionnément. Oh! la bonne, l'exquise créature, si dévouée, si tendre. « J'ai son crâne là, Messieurs, et, si vous voulez, nous allons l'étudier. » Puis à l'appariteur : « A gauche sur le rayon... numéro huit. »

Joli type de femme atteinte d'une névrose de timidité telle que ses intimes seuls la connaissent au vrai sens du mot, savent qu'elle est belle, musicienne, exquise; regardée, entendue, elle est une autre, une contraction de tout l'être. N'a jamais pu faire faire son portrait, armée d'un anneau de Gygès qui la rend invisible à tout ce qui l'intimide. Le mari intelligent, jaloux, très heureux d'avoir sa femme toute à lui, sourit de pitié en regardant les autres femmes. A mettre en face

une « femme pour les autres », mari vaniteux, passion de galerie.

Les Romans de Goncourt, d'admirables cartons sur le Modèle au dix-neuvième siècle, la Servante, la Bourgeoise, etc.

Banville ennuyé des banalités de la conversation, les supprimant, les remplaçant par un petit escamotage de parole, sorte d'*et cætera*, pour arriver à la phrase essentielle.

Belle image à tirer, dans le monde des idées, de cette récente découverte de la science, que la lumière n'est que le mouvement. Est-ce assez le Midi, cela?

La colère. Entre deux êtres unis de cœur, de sang, d'habitude, de père à fils, de frère à frère, elle passe et brise tout, regards de haine, bouches de haine, à mille lieues l'un de l'autre. « Je ne te connais plus, je te voudrais mort, déchiré par moi! » Après, oh! que de larmes, quelle étreinte pour réparer cela. C'est possible quand les deux sont violents, mais s'il n'y en a qu'un, comme l'autre se lasse à la longue.

Ne pas perdre l'impression de ce trio de violon, de flûte et de voix de tête montant tout à coup sous ma fenêtre au bord du lac de Lucerne, dans la sonorité de l'air et de l'eau. Cet air italien, d'une facilité divine, cette douceur du jour et de l'horizon, toute mon âme vibrait et montait en chantant. Et comme c'est loin; à

mettre quelque part en écho d'amour fini.

Croyant par tradition, convenance, respect hiérarchique. L'ordre social : Dieu là-haut, en bas le cantonnier.

Atteint de ce goût des pierres précieuses, que les physiologistes signalent comme une fêlure du cerveau, il passait des heures aux devantures, amoureux d'une opale, noyé, roulé dans ses feux. Puis il écrivit, et les mots lui causèrent une sensation analogue, il les faisait jouer, tinter, miroiter sous ses doigts, s'abîmait en eux !

Silhouette de ce X... qui vient de mourir. Ancien viveur, diplomate, boursier,

vieil africain de la conquête, mangeur de haschich, catholique fervent, disciple de Dupanloup. Une grande pâleur, les yeux déteints, et tout à coup dedans un éclair fou quand il parlait de religion. Se vantant d'avoir eu tous les vices. Je retrouvais en lui le père, le vieux maréchal détraqué.

Ah! l'érudition du sentiment, comme elle gêne pour sentir.

On aveugle une source, on aveugle une voie d'eau, c'est que l'eau avec son luisant, son mouvement, a bien la vie d'un regard.

Plus je regarde, plus je vois et compare, plus je sens combien les impressions initiales de la vie, de la toute enfance sont à peu près les seules qui nous frappent irrévocablement. A quinze ans, vingt ans tout au plus, on est *achevé d'imprimer*. Le reste n'est que des tirages de la première impression. La lecture d'une observation de Charcot me confirme là-dessus.

Ni gai, ni triste, impressionnable; reflet du temps et de la vie.

Brave et poltron dans la même journée, selon la disposition de ses nerfs.

Pour certaines femmes en vue, mondanité, vanité, sport; la charité même est un sport.

En remontant vers le Nord, les yeux s'affinent et s'éteignent.

L'autorité : un Saint-Sacrement qu'il faut laisser au fond du tabernacle et n'exposer que très rarement.

Il me disait, littérateur et sincère : « Tout ce que j'ai de bon sens, de clairvoyance, de conduite de vie, je le mets dans mes livres; je le donne à tous mes bonnes gens, et je ne l'ai plus. » A la lettre.

Ça un poète : tout au plus de l'infanterie montée.

Un type, ce C..., avec ses imaginations forcenées sur les gens, ses inventions de crimes épouvantables. Et il dit des noms, répète et grossit tout : commère tragique et fabuleuse.

A noter : La tristesse, l'effarement de mon grand garçon qui vient d'entrer en philosophie et de lire les livres de Schopenhauer, de Hartmann, Stuart Mill, Spencer. Terreur et dégoût de vivre ; la doctrine est morne, le professeur désespéré, les conversations en cour, désolantes. L'inutilité de tout apparaît à ces gamins et les dévore. J'ai passé la soirée

à ranimer, à frictionner le mien; et sans le vouloir, je me suis réchauffé moi-même.

Toute la nuit, ruminé là-dessus. Est-ce un bien de les initier aussi brusquement? Ne vaudrait-il pas mieux continuer à mentir, laisser à la vie le soin de les désillusionner, d'enlever le décor pièce à pièce?

J'indique en passant le manque qu'a fait dans mon éducation l'absolue absence d'algèbre et de géométrie, mon année de philosophie tronquée et sans direction. De là ma répugnance aux idées générales, aux abstractions, l'impossibilité où je me trouve d'avoir une formule quelconque sur toute question philosophique. Je ne sais qu'une chose, crier à mes enfants : « Vive la vie! » Déchiré de maux

comme je le suis, c'est dur. Quant au tout petit, six ans, il a passé le déjeuner à interroger sa mère, car celui-là ne croit qu'à la mère et se tourne toujours vers elle, à demander ce que c'était que la mort, et l'âme, et le ciel; comment on pouvait être à la fois sous la terre et dans le bleu. Des éternelles délices promises, une seule chose l'a touché, l'idée de revivre pour ne plus mourir jamais. — « Ça, c'est mignon », et il a mangé sa côtelette avec infiniment d'appétit.

Le masque, oui, le masque de la femme grosse, visible sur la face absorbée de l'homme qui porte un livre : identité de tous les phénomènes de création.

Quelle pierre de touche qu'un de ces actes décisifs, imprévus et brusques, comme ma lettre de l'autre jour à l'Académie; il fallait voir les physionomies des gens, le double et contraire courant d'impressions.

Se voir, se connaître : deux haines mises en présence et qui s'effondrent quelquefois.

Les indifférents : il n'y en a pas.

Je hais les bouddhas.

Son premier amant. S'est donnée à un thé d'étudiants, donnée bêtement, tristement, pour ne pas faire la prude, sans oser dire qu'elle était vierge.

A écrire drame ou roman : l'effort d'un homme marié avec sa maîtresse, qui veut faire accepter sa femme dans le monde. Facilité avec laquelle la femme oublie ce qu'elle a été.

J... prétend que ce qui se passe loin ne l'intéresse pas. Ça lui fait l'effet d'être vieux de mille ans; elle confond la distance et la durée, l'éloignement en hauteur au lieu d'être en largeur, mais toujours l'éloignement.

Le grand hanap d'A. R... « Buvons, humons le piot! » il en est mort, pauvre géant, mort de sa grande taille, et de sa fausse vigueur.

Je suis frappé de voir la transformation de certains êtres, les modifications que la vie leur fait subir par les contacts divers, la bonne ou la mauvaise fortune. Tel, que j'ai cru toujours très droit, m'apparaît foncièrement fourbe, l'avarice monstrueuse de celle-ci me frappe tout à coup. Est-ce moi qui ai changé? Est-ce l'amitié brusquement finie qui me débrouille les yeux? Non, tout change, se transforme. Mais alors que devient mon fameux « achevé d'imprimer »? Mon Dieu! que toute formule est donc dangereuse à manier.

Importance d'un bon aiguillage au moment où les vies prennent leur direction. Nos carrières d'art sont pleines de dévoyés, d'affolés, d'existences en déroute. L'aplomb de celui qui passe, panache au vent, sûr de sa voie et ferme sur ses rails, comme on l'étonnerait en lui disant qu'il ne va pas à sa destination. Des musiciens qui font de la peinture, des littérateurs qui sont peintres exclusivement.

Un beau titre de livre : *En détresse!* pour raconter une de ces crises de la vie où tout vous manque à la fois.

Comme tout se précipite à cette fin de siècle : transformations d'une société,

ombres chinoises. Se tenir au vrai, au fonds.

Marque des mauvais ménages malgré la grimace mondaine et cordiale : toujours un ami à table, quelqu'un, n'importe lequel, qui les espace.

L'homme et la femme, duellisme. Et l'amour dure tant qu'il n'y a pas de vaincu, tant que l'autre n'a pas donné son mot, tant que le livre garde une page intéressante et haute, tant que la femme ou l'homme se réserve, chair ou esprit.

Jusqu'où peut aller l'autorité d'un père? quel est son devoir? Je vois la fêlure

du vieux monde, la famille atteinte comme les gouvernements; la longue fissure de la maison Usher, je l'aperçois du haut en bas de la société française.

Quel antiseptique, l'ironie!

Où est-il, l'homme dont la voix, l'allure ne changent pas dès qu'il n'est plus dans le tête-à-tête d'une camaraderie? Ah! vanités de papier... suis-je donc seul de mon espèce à aimer le vrai, et à régler ma parole sur les battements de mon cœur?

H... perd son fils unique, sept ans, un amour. Huit jours après, revient à la salle

d'armes; voiture drapée de deuil, costume de tir tout noir, crispins noirs, un vrai personnage de la comédie italienne.

Je disais l'autre jour combien il y avait peu d'hommes braves. Ce n'est pas braves qu'il faut dire et Dostoïevski me fournit le vrai mot : Déterminés!

Toute vérité, dès qu'on la formule, perd de son intégrité, glisse vers le mensonge.

Curieuse confidence d'un comédien, le dernier maquillage. C'est la rentrée dans la vie réelle, et une épouvante le saisit, à

voir la distance des deux mondes. Il était si heureux à l'avant-scène!

Un titre de livre : *Sans phrases!*

J'ai peur des installations! La table rêvée, la maison à soi : maladie, mort.

Colère du Midi, ivresse de violence.

Le père F... rentre de la chasse, harassé, bredouille, affamé, furieux! Tempête dans la cuisine du mas; il injurie les servantes qui s'activent silencieuses, se courbent devant la flamme où bout la marmite en retard. Pendant que l'énergumène gronde et pérore, un petit poulet

entré de la basse-cour fait « piou, piou », gaiement, effrontément. Fureur du bonhomme qui envoie d'un coup de pied le petit poulet rouler sur la pierre du seuil, à moitié mort. Le chat qui passe, se jette sur le poulet. Le père F... de plus en plus exaspéré s'élance : « Chat, chat! veux-tu bien... » et voyant que le chat se sauve sans l'entendre, le poulet aux dents, il prend son fusil laissé dans un coin, tire sur le chat, le boule et reste anéanti, dégrisé, devant les restes de ses deux bêtes favorites tuées en une minute, parce que la soupe est en retard. De l'émotion qu'il en a, le sang retourné, il ne mange pas, et va se coucher avec une infusion de verveine.

Bois, flamme et cendre; démonstration de l'âme et du corps.

Hypocondrie, lisez : ignorance des médecins.

— Nous avons, à la pension Laveur, un garçon très fort, nommé « Chose ».

— « Chose », qu'est-ce qu'il a fait?

— Rien... mais le jour où il voudra... n'est-ce pas, vous autres?

Les autres : « Chose »... Ah! je crois bien! et on rit glorieusement de l'homme fort du groupe. Il y a cet homme-là dans tous les restaurants, cafés, cercles, ateliers de Paris. C'est l'histoire de ce malheureux qu'il faudrait écrire, passant homme fort malgré lui, naïvement. Puis tout ce qu'il fait pour soutenir sa réputation, se travaillant, se courbaturant le cerveau, changeant son langage et ses allures.

Je pense à la fin du monde. Logiquement, selon la loi humaine, elle ressemblera à son commencement. Refroidissement, le feu perdu, plus de combustible; les quelques survivants du grand radeau, hommes et bêtes, serrés dans des cavernes, à tâtons.

Le miel nouveau.

Je travaillais, la porte ouverte sur le jardin en pente, embaumé jusqu'au fleuve, dans la fumée chaude d'une matinée de Juin. L'abeille entra, pivotant et vibrant comme une balle, fit le tour, se posa sur l'encrier, sur le cendrier plein de bouts de cigarettes.

« Il n'y a rien pour toi ici, petite abeille. Va voir au jardin, sur les fleurs et les herbes à miel!

— Zut au vieux miel! zut à l'Hymette!

je fais le miel nouveau, mon miel à moi. »

Et l'ambitieuse vola vers les cuisines et tous les fumiers de la basse-cour.

En wagon, un moustique voulant sortir, battant le carreau furieusement, sans relâche, fénétique. Volonté de ce petit, tous les dards dehors, le corps tendu, érigé, coups de reins, coups de tête, frémissements d'un bout à l'autre de l'armature. Et je pense : la vie, toute la vie, dosée à parts égales, pour les grands comme les petits. Ceux-ci consumés tout de suite, toujours en mouvement, en rage nerveuse, besoins d'amour, de reproduction, de bataille, vivent en une journée les cent ans du lourd pachyderme avec ses ruts à longs intervalles, sa vie lente, au large dans un énorme récipient.

Les formes de gouvernement auront beau changer, les rois disparaître, les princes, la noblesse, il faudra toujours bien que l'homme réussisse à utiliser ce qu'il a en lui de bassesse native, son besoin de s'aplatir, de s'avilir ingénieusement. —

— Il n'y a plus de poissons dans ces verveux, dit l'ancien ministre redevenu député.

— Jamais de poissons en cette saison.

— Allons donc! l'an dernier à pareille époque, les verveux étaient pleins.

— Bédame! l'an dernier vous étiez ministre, dit le pêcheur clignant de l'œil.

Il avait passé huit jours à ramasser du poisson dont il avait lui-même rempli les filets.

Les convulsionnaires de la phrase,

Aïssaouas, fumistes et gobeurs; à la longue ils finissent par croire à eux-mêmes.

A la réflexion, quelque chose de très comique dans les *Choses vues*. La parole profonde, c'est toujours lui qui l'a dite, la pensée généreuse toujours la sienne; il a la prescience, la postscience, tout. Beaucoup de Tartarin là dedans.

Myopie. Il me faut un lorgnon, quand je perds mon lorgnon, pour le retrouver : image des recherches scientifiques.

Quelle chose délicate à écrire avec les trois jours que le petit Jésus passe perdu

dans Jérusalem ; ils ont laissé un enfant, ils retrouvent un Dieu. Passé ces trois jours chez son père, qui lui a confié sa mission. Robe de lin, d'un blanc, d'une finesse idéals, et des yeux, des yeux où ce qu'il doit souffrir est écrit. Une Jérusalem ressemblant à Alger, à Arles, Rhamadan et foire de Beaucaire. Odeurs de friture. Au retour, c'est lui qui est sur l'âne, le père et la mère à pied.

Exagérations mondaines : tout malade va mourir ; tout homme qu'on ne connaît pas, est un scélérat.

J'y retrouve le Midi dans ce Talleyrand ; et si Napoléon m'échappe, c'est celui-là que je voudrais peindre. Pied bot, Méri-

dional, corruption du dix-huitième, prêtre.

Ah! les gens du même bateau : Stendhal, l'auteur du *Rouge et le Noir*, de la *Chartreuse*, qui ne trouve pas Madame Cottin ridicule; et moi, il m'arrive de défendre G. O...

Belle chose, la politique! Thiers laissant fusiller Monseigneur Darboy : « Il faut qu'ils tuent un archevêque », il pensait à 48, à Monseigneur Affre, et au mal que cette mort avait fait à l'insurrection.

C'est un fier, il accepte le bienfait

sans dire merci, il vous en garde même un peu rancune, une dent.

L'accompagneur, acolyte, demande quel côté il doit prendre pour marcher auprès de vous.

Le mal de Boche en deux parties.

Première partie. Boche pas méchant, naît les yeux crevés, fait ce qu'il voit faire, mais ne sent rien, ne voit rien, devient homme de lettres; initiation. Son enfance très heureuse, il la raconte dans un livre menteur, abominable. Tout se déforme dans sa tête; c'est bien pis quand il prend la note, il regarde, regarde, ne voit toujours rien malgré ses grands efforts et jette les phrases la tête en bas.

Une chute dans un escalier rend Boche très malade, mais il s'en tire, et sort de là, homme de génie.

Deuxième partie. Après la chute. Un livre bouleversant, l'école nouvelle, le vérisme ou le nébulisme. Boche, chef d'école, distribue des bons points; puis vient la solitude, l'aigreur, les journaux qui ne parlent plus de lui : « Rien n'arrive », dit-il. Il y a des choléras, des guerres, la vieille Europe s'entre-dévore, et Boche : « Il n'y a rien dans les journaux. » La femme, les enfants, rien ne compte.

Durée et destruction : deux forces.

Objets aimés : instruments de torture.

Poë a écrit le *Corbeau*, plus tard la genèse de ce *Corbeau*. Ceci l'après-coup, fumisterie américaine très probablement, mais ce que notre jeune école admire et pastiche. Le diable, c'était de trouver le corbeau, le sanglot noir, le fatidique *never more*.

Napoléon à Sainte-Hélène explique très bien tous les actes de sa vie, l'annote. Qu'il est fort, qu'il est raisonnable et volontaire, lui le génie de la spontanéité! Pas un quart de vérité, pas même dans toutes ses annotations.

La chambre noire (dispensaire de Wecker) où se raconteraient, de lit à lit, à tâtons, des histoires d'un genre confidentiel ou fantastique.

Je pense tout à coup au bien moral que m'a fait la guerre.

Le Midi : l'agitation dans la paresse.

Hésitation d'un charretier à un tournant de rue : Que c'est long; l'homme, le cheval, tout hésite, et aussi le lourd haquet qui oscille de droite à gauche.

Que d'êtres inhabités! on croit voir fumer un toit, une vitre allumée, on s'approche : personne, le désert.

Un chant rauque de grenouille, dur, en bois, c'est ce que devient la voix du rossignol en Juin, quand les nids sont éclos. Au jour tombant, j'écoute dans le parc le ramage des oiseaux sous la feuillée. Désordre apparent, mais tout cela organisé comme un rouage d'horloge de cathédrale. Avec un peu d'attention on arriverait à distinguer les espèces, les jeux, querelles, repas de ménage, préparation au sommeil. Les frileux, comme les hirondelles, se taisent les premiers; le coucou, au lointain, veille très tard, noctambule; à Paris, mon merle s'éveille à l'aube; au soleil couchant, alouettes, bergeronnettes, chardonnerets, moineaux. Silence. Puis l'engoulevent, les crapauds, la chouette, la nuit, les arbres plus noirs semblent massés plus hauts. Rentrons, il fait frais.

Les hommes vieillissent, mais ne mûrissent pas.

Retrouvé des pages de notes, voyages, courses, paysages, d'il y a trente ans ! Absolue sensation de rêve tous ces morceaux de ma vie. Rêvé, pas vécu.

Le dos n'est si expressif que parce qu'il ne se méfie pas, ne se croit pas surveillé.

Voir tirer un homme, c'est le connaître.

Et quand on s'est tout dit... on recommence.

Je prends note en passant de l'aveu si navrant, si comique de X...

Il avait trompé sa femme, puis, lâché à son tour par la maîtresse, pris d'un remords désespéré, il éprouvait le besoin de tout conter à la trahie, de se confesser. Je l'en détournai : « Fais un trou dans la terre plutôt et dis ta faute si ça te soulage. Mais pourquoi causer un chagrin ? On te pardonnera maintenant, mais la confession creusera toujours plus avant, tu la retrouveras toujours. » A ce propos je pensais à ces maris qui racontent à leurs femmes, toutes jeunes, leurs anciennes bonnes fortunes. La femme ne dit rien, elle s'ouvre à la vie, écoute, curieuse et troublée. Imprudent, tu verras plus tard!

Pour mon timide : Marié, il se grise pour oser parler à sa femme, ou du moins pour avoir l'air d'un homme devant elle.

Il y a dans toutes les familles, surtout dans celles dont les types sont les plus accusés et similaires, toujours quelque brutale exception qui semble une revanche, une protestation violente de la nature et de ses lois de pondération, d'équilibre. Ainsi C... au milieu de sa tribu de banquiers juifs, thésauriseurs et rapaces, lui le prodigue fantaisiste, désordonné bohème, aventureux voyageur, désespoir de tous les siens. Le curieux, c'est que, physiquement, il était plus juif que tous les autres, les yeux bridés, la bouche difforme.

Moi, dans mon milieu si désespérément bourgeois, j'ai été un peu ça.

En wagon. On passe, la femme de l'aiguilleur vient d'être tamponnée; elle gît à terre sur l'autre voie, jeune, dans sa lourde chevelure noire. Le soir, au train de retour, le mari sur la porte tient le drapeau, un mouchoir aux yeux, sanglotant. Deux petits enfants jouent devant la maisonnette, dont les lumières funèbres trouent le jour tombant.

Le mot de S... le docteur : « Combien la visite? — Pas de visites, c'est à l'année. »

Lu le journal d'un poète : le grand de Vigny, prisonnier de l'expression, a des visions géniales, une formule lourde, pénible; la tête est éloquente, la main bégaie.

La maternité à Paris : plus de mères. Dans la société, de la plupart des jeunes filles, le médecin dit : « Ne la mariez pas, ou gare le premier enfant ! »

Je note ce trait significatif des lettres de Jacquemont : En quelques jours il est devenu l'intime de tous ces froids Anglais, et leur arrache mille choses confidentielles dont ils ne parlent jamais entre eux. Que de joies dont ces gens se privent, en supprimant l'expression des sentiments de tendresse.

En bas, la route, le canal de la Durance, des moulins, des petits ponts de pierre à dos d'âne, un cours bordé de platanes à troncs blancs comme crépis à la chaux,

des cafés de bourgade riche, l'Hôtel du Nord, l'Hôtel de Londres, les murs neufs de l'école que l'on construit. Plus haut, l'ancien village, grimpant à pic, vieilles masures, balcons de fer ouvré, une porte renaissance, fronton, colonnettes effritées avec des panonceaux de notaire. Plus haut encore, le village tout à fait primitif, ruelles étroites, murs en ruines, fumiers, ordures; tous les dix pas, un arc, une poterne, des vieilles, couleur de la pierre, assises sur les marches éboulées. Au-dessus, le donjon qui croule, ouvrant ses fenêtres sur le vide. Puis la montagne avec ses reliquaires au bord de la route rocheuse, en lacets; et tout en haut, neuf comme l'école, le couvent qu'on relève sur les ruines de l'ancien château féodal mort à ses pieds, l'Église jouant seule la partie contre le monde moderne. C'est Orgon. L'histoire est là, écrite dans ces pierres, une histoire qui ne

ment pas, qui ne phrase pas, la vraie.

Retrouvé la saveur provençale à ce dernier voyage à Cavaillon. Décaméron devant la ferme, capelines de femmes à l'ombre du grand paillis. Le fermier, la fermière écoutant gravement la discussion sur les origines de la Provence, Massilie, Carthage, Rome, les Gaules.

A Saint-Rémy, les Antiques. Ciel gris, pierres grises, paysage divin dans un cirque de montagnettes avec une ouverture d'horizons superbes. Des coups de soleil au loin sur les clochers visibles à des distances fantastiques. Une allée de pins mène à une vieille maison close, mystérieux domaine, dont la porte char-

retière hermétiquement fermée, les volets jaunes, les hautes murailles, s'encadrent de verdure légère, au tournant d'un chemin blanc. « Allons voir. » Des éclats de voix, d'une voix du Nord, point du pays, montent à intervalles de derrière ces grands murs. Aussitôt je songe que c'est l'asile, la maison des fous! On s'informe à un paysan, c'est bien cela; et le paysan passé, nous nous regardons silencieux, effrayés, lugubres dans ce paysage brusquement transformé et qui me restera toujours teinté de rêve, traversé de ce cri monotone, presque animal. La première fois que j'ai entendu le lion au Matmatas, dans le jour qui tombait, j'ai eu une sensation de ce genre, j'ai assisté à un de ces subits changements de décor. Et encore et toujours, tout est dans nous!

Familier, à l'aise tout le temps de sa visite, puis à la sortie un : « Bonjour, Monsieur », qui remet les choses en place, les mains à distance, rien de fait. Correction.

Duel dans les prés du haras. Grands vallonnements verts bordés de barrages en bois qu'il fallait enjamber. Chevaux en liberté, bondissants, qui viennent voir et qu'on écarte. Et l'écurie toute petite au milieu du pâturage, et tout autour la terre battue, jaune; là qu'on s'est escrimé, sur une largeur de pont de bateau. Souvenir des deux silhouettes : un moderne aux prises avec un chevalier du moyen âge; corps à corps marchant, tournant autour de la petite maison; cris effarés des médecins, et nous, suivant cette houle, cette bataille de chiens enragés. Ciel pur,

admirable, et tout à coup le sentiment d'une agitation imbécile, de la petitesse et de la grimace de nos gestes et de nos cris; toute la méchanceté humaine m'apparaît basse, laide, inutile. Enfantillage, enfantillage! J'eus plus que jamais la persuasion que l'homme se ride, se fane, blanchit, perd ses dents, mais reste enfant.

Quel joli geste montrant la brassière qu'elle est en train de coudre!

L'inconscience de l'être aux minutes décisives d'action véhémente. Courageux, poltron? On aurait pu être l'un ou l'autre. Et quelle buée autour de tout ça.

Les avatars de P. D... Pas de personnalité, joue toujours un rôle à la ville. Toutes les professions vagues que je lui ai connues étaient pour lui de véritables emplois, comme on dit au théâtre. Je lui ai vu jouer le commerçant, à l'américaine, pressé, brutal, *time is money*, implacable; le sportsman en phaéton, qui verse à tous les tournants, casse les têtes de ses amis; le bohème cynique, en chapeau de fort de la halle, pantalon à pont, faisant tourner une trique énorme en moulinet; jamais l'emploi n'était venu comme cela. Puis, vieux monsieur, petit rentier, en longue redingote à la propriétaire, avec une canne à pomme de vieil ivoire, une large tabatière en platine. Pas de nature propre, cabotin; il ne vit pas, il tient l'emploi.

La beauté! toujours la beauté! Mais l'emportement du désir chez une femme, la force de la caresse passionnée, des yeux qui vous veulent, c'est plus prenant que la beauté.

Ce qu'on dit, ce qu'on pense, et ce qu'on écrit : Trois états de la même planche, trois aspects du même fait.

Je dis : Madame... est une fille. Tout Paris lui a passé dessus.

— Je pense : Où est la preuve de ce que j'avance, par ce temps de potinage, de médisance universelle et répercutée?

— J'écris, ayant à parler de cette même personne dans une lettre ou un article : Femme charmante, intelligente et bonne, la plus honnête créature du monde.

Et je ne me crois pas un menteur!

Bizarrerie : Un officier de marine, trompé, divorcé, vient trouver la directrice d'un pénitencier de femmes et prend là une de ces malheureuses filles pour forçats, la plus criminelle, empoisonneuse, jolie et sournoise; il l'épouse, s'installe avec elle dans la brousse, d'où il la fait évader. Il a élevé une colombe à venin de vipère. Maintenant curieux d'élever une vipère, pour voir.

Oui, Gœthe a raison, Othello n'est pas le Jaloux; c'est un naïf, un primitif passionné. Il a une attaque de jalousie, mais pas une âme de jalousie; sans quoi, et ceci c'est moi qui le trouve, Iago serait inutile. Toutes les machinations scélérates, calomnieuses de Iago, Othello jaloux les trouverait en soi-même. Il serait son propre empoisonneur, méchant, sub-

til, compliqué, infernal, tout en continuant à être un très brave homme, un héros.

Un homme et son tirant d'eau, le mot est de Napoléon. Mais a-t-il dit combien ce tirant d'eau se modifie, change avec les années, les circonstances?

Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire quelque chose de plus extraordinaire que l'épisode de cet évêque d'Agra, qui suivait l'armée vendéenne, bénissant les étendards, les pièces d'artillerie, chantant le *Te Deum*. Tout à coup, on apprend par une mystérieuse lettre du Pape que l'évêque est un imposteur, inconnu au bataillon de l'Église. Comment faire? un

éclat? les chefs n'osent pas, qu'auraient dit les paysans? puis se priver de cette influence? Et l'évêque a continué à suivre l'armée, à bénir, à pontifier, confirmer, un peu triste mais résigné, sentant bien qu'il était découvert, car les généraux et les prêtres lui parlaient à peine, obligés toutefois à lui rendre les honneurs publiquement.

Qu'était cet homme? On a dit espion de Robespierre, mais il fut guillotiné par les Jacobins. Je crois plutôt un ambitieux sans étoile, un aventurier de l'Église, un clerc d'imagination!

Faire un drame à la Lorenzaccio avec Maximilien.

Crispi, déguisé en touriste, visite Palerme, Catane, etc. Pour dépister la police, et dans les musées, cathédrales, il prend des notes; en même temps des observations sur les casernes, les bombes. Curieux, le double récit à faire : la page et son verso.

C'est bien un sujet de comédie que Tiberge : A force de conseiller, de prêcher l'ami, se laissant prendre, lui aussi.

Il y a feu! je pense à la passion et à son côté dévorateur. Je suis assuré, dit le monsieur paisible et rond. Pas d'assurance contre la passion, la fatale, la vraie; ogresse à qui l'être se donne en pâture, et tout ce qu'il aime, mère,

femme, enfants. Et une joie à donner tout ça et à en souffrir mille cruelles morts. Mystère de la passion, pathologie très difficile.

Baudelaire, quintessence de Musset; Verlaine, extrait de Baudelaire.

Je suis frappé du peu de variété, d'originalité qu'il y a dans ces dessous de la société, ces bas-fonds du vice et du crime. Rien de personnel, un résidu, un agglutinement que l'être va rejoindre, où il se perd, se confond, n'ayant plus forme humaine.

Les héros du mal. Quelquefois le crime demande pour son accomplissement la même dose d'énergie, de courage, d'intelligence, de volonté, que l'action d'éclat, l'acte héroïque. Dépôt de force vitale, étal de coutelier où la nature a pris des armes d'égale trempe pour le crime ou pour le devoir.

Depuis quelques mois, en froid avec Montaigne : c'est Diderot qui l'a remplacé. Bien curieuses ces infidélités de l'esprit, petits drames de bibliothèques, de harems intellectuels. Mon cerveau, pacha passionné, mais bien capricieux.

Étant né gredin, il devint anarchiste.

Il faut aux littérateurs d'avant-garde un tempérament particulier, des audaces et des chapardages, un débraillé d'allures, d'arme à volonté, que ne se permettent pas le gros des troupes et les chefs à cheval.

L'idée me venait cette nuit d'une pièce qui serait une succession de tableaux donnant l'histoire d'une famille, avec l'héritage des maladies, des infirmités, violences, tics, ou encore un prologue en costumes Louis XIV avec un type accentué se retrouvant à cent ans de distance, et reproduisant en costumes de maintenant un autre *lui* avec la même destinée. La pièce s'intitulerait : « Les Un tel, ou l'Héritage. » Peut-être parallèlement un fils cadet qu'on appellerait dans la maison le Chevalier, qui n'aurait plus voulu

ensuite du nom ni du titre paternels et qui, à la fin, fonderait une dynastie bourgeoise s'appelant simplement : Chevalier.

La famille reflète l'État. Elle est démocratisée en France à l'heure qu'il est; elle fut monarchique, constitutionnelle, après avoir été despotique et Louis-quatorzienne.

Debout devant la bibliothèque, tendre la main au hasard d'un bon rayon et grappiller quelques pages çà et là, c'est pour l'esprit ce délicieux goûter que tout petit on vous envoyait faire au jardin, avec un morceau de pain, et permission de picorer à même la treille ou l'espalier.

Singulières apparitions que rien ne semble évoquer de certains êtres, figurants de votre vie passée, et aussi de certains épisodes ou endroits absolument oubliés et qui passent devant vous en vol fuyant si rapide. Ceux qui, comme moi, souffrent d'insomnies longues, connaissent cela. Il faudrait n'être jamais pris au dépourvu, noter ces choses qu'on ne reverra probablement plus.

Que toutes ces théories et discussions sont vaines! Que veulent-ils dire avec leur suppression des scènes du roman? Des scènes, il y en a toujours, et partout où il y a des êtres et rencontres d'êtres. Scènes dans la Bible et dans le roman historique, l'*Iliade*, et le roman de mœurs, l'*Odyssée*. Il n'y en a pas dans l'*Imitation* qui n'est que dissertations philosophiques.

Eh, mon Dieu! plus de scènes, plus de scènes! C'est le goût du roman qui se perd ou va se perdre.

L... me racontait qu'un jeune homme demandant sa sœur en mariage, il avait fait faire des démarches pour avoir le casier judiciaire du garçon. L'ami qu'il avait au Palais lui répondit : « S'il n'y a rien, si le dossier est blanc, on pourra vous le communiquer; s'il y a quelque chose, le secret professionnel nous oblige à vous le refuser. » Plusieurs jours d'attente, puis le greffier disant : « Je ne peux rien vous montrer, mon ami. » Je trouve que ce mystère a quelque chose de dramatique et d'angoissant.

Je pense encore à *Othello* : en avoir fait

un noir, un mulâtre, enfin un inférieur, est le coup de génie, car la vraie jalousie, la douloureuse, s'accompagne d'une laideur, d'une infirmité, d'une infériorité.

Double mystère de la femme étrangère : mystère de la femme, mystère du langage. Deux inconnus!

Je pense au peintre Legros ne sachant pas l'anglais, la langue de sa femme et de ses enfants.

Épisode d'amour pour comédie shakspearienne : Le jeune homme sans esprit ni attentions avec celle qu'il aime, déli-

cieux pour l'autre qui se méprend, se croit aimée.

Écrivain ne pouvant supporter ni la citation, ni la lecture à haute voix. Il en reste, le livre fermé, ce qui reste d'une conversation.

« Rarement un esprit ose être ce qu'il est », vers et vérité admirables. Devinez de qui : Boileau.

Remarque que j'ai faite plusieurs fois : des êtres que j'ai connus, rencontrés dans la vie, puis perdus, oubliés, avant de mourir viennent me revoir, se mon-

trer. Ainsi, tout dernièrement encore, le petit V. D... avec qui j'avais depuis longtemps rompu toute relations et qui s'est rapproché de nous cette année; ainsi de M. R..., un des derniers ministres de Napoléon III. Et que d'autres!

Quelquefois, peu sûr de la vérité, de l'originalité d'une idée, je la fais porter, essayer par un autre. Nous n'en manquons pas en littérature de ce type d'essayeurs semblables à ces « mannequins » de couturiers, pleins de morgue et de grands airs, se figurant que le vêtement de luxe qu'elles portent est à elles.

Les mal-astrés. Ce de Long qui commande la *Jeannette*, le contraire de

Stanley, déveine effroyable dans les grandes comme les plus petites choses; un mystique, un volontaire, mais aucune des qualités de l'homme d'action. Par-dessus tout, sans étoile!

A côté des mal-astrés, il y a aussi ceux que j'appelle les bâtards de chance; toujours une barre en travers des armes, cette barre qui ternit le blason.

Relu cette nuit *la Forêt* de Stanley; beaucoup philosophé là-dessus. Lui y voit l'image banale et petite de la vie; pour moi, c'est au contraire une admirable vision du monde désorganisé, le chaos, attendant l'ordre, la lumière : *Fiat lux!*

Quelle belle étude rien que dans ces quelques dernières lettres de Balzac : *Un mariage riche!* Quel drame entre chaque ligne, entre chaque mot, quelle leçon!

Quelle merveilleuse machine à sentir j'ai été, surtout dans mon enfance. A tant d'années de distance, certaines rues de Nîmes, où j'ai passé à peine quelquefois, noires, fraîches, étroites, sentant les épices : la droguerie, la maison de l'oncle David, me reviennent dans une lointaine concordance si vague d'heure, de couleur de ciel, de sons de cloches, d'exhalaisons de boutiques.

Fallait-il que je fusse poreux et pénétrable; des impressions, des sensations à remplir des tas de livres et toutes d'une intensité de rêve.

Le talent, le talent c'est la vie, de la vie intense accumulée. Et à mesure que la vie baisse, le talent diminue, l'aptitude à sentir, la force d'exprimer.

Une ville fumiste, un peuple de mystificateurs, Paris est devenu cela.

Un mot de Boche après la chute : « Je suis heureux de manquer de mémoire parce que je me relis avec un plaisir toujours nouveau. »

« Un tout petit enfant s'en allait à l'école... » Ces jolis vers de Mme Desbordes-Valmore me viennent toujours à l'esprit,

quand je vois trimer un de ces néo-naturalistes, néo-symbolistes, etc., faisant une dure besogne à l'envers de ses goûts, de son tempérament, allant à l'école, enfin !

Lecture de la correspondance des Ampère ; je suis frappé de la différence des âmes de ce temps-là avec celles du nôtre : douceur, bonté. Et toujours l'intrigaillerie académique.

Un faux ménage, charmant. L'ami vient là, choyé, dorloté ; un jour il se marie lui-même, mais bourgeoisement, régulièrement. Comment vont-ils faire pour se voir ? C'est la jeune légitime qui dit à son mari : « Je ne veux pas te pri-

ver d'un ami, cette femme est honnête, me dis-tu, l'histoire qne tu m'as contée est touchante, voyons-les. Gêne du mari. Un peu peur de la dame, bon camarade, mais qui en a beaucoup fait, beaucoup vu. « Pas mariés, dit-il, c'est un prétexte »... ils se voient pourtant en cachette.

Puis un beau jour l'ami épouse sa maîtresse : méchants bruits du monde; les deux femmes dans le même sac, passent pour deux déclassées, et je vois confusément de jolies scènes et une foule de figures de femmes amusantes.

Quelle échappée que l'imagination pour les cervelles inventives. Dans un précis d'histoire enfantine, trois lignes sur Philippe le Bel que je faisais réciter à mon petit, de quoi rêver, inventer, construire. Tout cela me traverse l'es-

prit en galopade en songeant à Shakspeare et à ce que deux lignes de Plutarque devenaient dans la chambre magique de son cerveau. Je pense aussi à mes gardiens de phares, à ce Plutarque, livre unique, et à ce qu'il leur représentait.

P... me disait une bien jolie chose sur la façon dont le noir s'étale en peinture, comme en littérature. On en met gros comme ça, et la toile, le livre tout entier, en sont pleins, ça gicle, ça gagne, huile et encre.

Le Napoléon moderne, Stanley : un touriste.

Mystère des races! Je pense à ce Russe que je n'avais jamais vu, ce K... qui, à la fin d'un déjeuner, me raconte la vie cynique de sa femme, puis sa mort violente en partie fine. Et à mesure qu'il parlait, je sentais qu'il m'en voudrait beaucoup de sa confidence comme involontaire. Plus revu depuis.

Et cet autre, ce cousin d'un grand homme, qui nous a entretenus tout un soir de lui-même, des siens, livré son âme ouverte jusque dans les coins les plus fermés, amour, foi, une confession complète; puis bonsoir, jamais un mot, un rappel de son nom, que j'ai complètement oublié. A côté de ces Slaves, nous sommes, nous du Midi de France, hermétiques, à l'émeri, de vrais Saxons.

Une jolie fin de roman : deux frères que leur mariage a séparés, les enfants établis, l'un malheureux dans son ménage, l'autre ayant perdu sa femme, recommencent leur vie d'enfance, habitent ensemble, remâchant leurs souvenirs de tout petits.

Quelle horreur pourtant de songer qu'il n'est pas une joie si pure, si délicate, qui n'ait sa lie, pas un bonheur qu'on puisse regarder à l'envers sans épouvante.

Relu *Lorenzaccio*, frappé par le désintéressement d'une œuvre pareille. Le théâtre parle à la foule, le livre à l'individu ; la différence de leurs deux esthétiques est là.

Je suis frappé, en lisant, relisant ces lettres et mémoires du dix-huitième : *Mémoires de Vigée-Lebrun, lettres à Mademoiselle Volland* combien toute cette vieille France je l'ai vue chez moi, en province, où l'évolution des mœurs a été plus lente ; mille détails, chansons de table, etc., et jusqu'à l'absence de toute barbe. Souvenir de cette tête de commis aux écritures, teneur de livres pour les vignerons de Camargue, vu à Fontvieille il y a seulement trois ans : c'était un personnage d'avant 89.

Vauvenargues, du Midi, pleine Provence. Corrobore mes observations sur le style sans couleur de l'homme du Midi.

Napoléon ignore la jalousie du passé, nulle. Mais l'autre, les autres, il les a toutes !

Talleyrand, réputation d'astuce, comme ces gens à qui on fait une réputation de gaieté parce qu'on mène du train autour d'eux quand ils arrivent. La gaieté de Monselet : Ah! ah! ah! voilà Monselet! oui, oui, faux, astucieux, Talleyrand, avec un côté de méchanceté d'infirme.

A propos des instantanés : erreur de fixer ce qui passe, le fugitif, un geste, une chute. De même au moral, ces éclairs d'idées dont la fuite vous traverse et que vous voulez soumettre au microscope, à l'analyse. Mais une pensée criminelle peut

effleurer un cerveau honnête, sans l'habiter; ça ne compte pas.

Je remarque que la nation française a perdu son amabilité; cela date de la fin de Louis-Philippe, même de la fin de la Restauration. Je l'attribue à l'entrée du dollar, de l'argent en France, dureté, âpreté. Peut-être aussi l'immixtion du vrai, de la vérité dans les œuvres.

« Comme vous vivez vite! me disait H. J..., les plus actives nations de l'Europe sont intellectuellement à quarante ans en arrière de Paris. »

L'Anglo-Américain, mon ami, ne me disait pas toute sa pensée. Oui, nous vivons vite, très vite, les choses effleurées sans

jamais aller au fond de rien, le livre lu d'une goulée, tous les sujets traités, toutes les questions abordées, élucidées. Combien, avant tout, l'attention nous manque.

Mirage : Pour moi, le reflet porté à des milliers de lieues dans les flancs d'un nuage.

Le dîner où ce provincial nous raconte comment ses frères et lui ont fait fortune en exploitant l'idée de Balzac, les scories d'argent des mines de Sardaigne. Je pensais au martyre de Balzac en quête, en chasse de fortune, à ses lettres passionnées, brûlées, à ses déceptions.

La jeunesse moins prise par les poètes, les romanciers, que par les critiques, les historiens doctrinaires, dogmatiques qui continuent l'école !

Le grand antagonisme de Paris et de la province je le trouve partout depuis 1870. Trochu provincial haïssait Paris, et maintenant encore L..., de Montélimart, chargé de la sûreté de Paris, ne m'inspire qu'une demi-confiance.

Dire un jour de quoi est fait Paris, ce que nous lui devons.

Pitié russe. J'y reviens encore. Non, *Sonia* n'est pas toute la misère humaine, et ce n'est pas sur elle que j'aurais pleuré, moi !

Servons-nous à quelque chose? sommes-nous les passagers quelconques, l'indifférent arrimage d'un paquebot qui va vers un but, ou si c'est le contraire?

En lisant Eugénie de Guérin, je m'écrie : « Pourquoi n'avoir pas tous vécu chez nous, dans nos coins? » Comme nos esprits y auraient gagné au point de vue de l'originalité au sens étymologique du mot, c'est-à-dire vertu d'origine.

Brave soldat, qui vas mourir sur le grabat sanglant de l'ambulance, rouvre les yeux et dresse-toi, voici ce que le grand Empereur t'envoie : c'est un bout de ruban rouge découpé dans notre drapeau; attache-le sur ta poitrine, tu vas cesser de souffrir.

Mais voilà le soldat qui pleure, et si l'on vous dit que c'est de joie, n'en croyez rien ; il n'est pas de désespoir pareil au sien.

La vache à lait, pour apologue. Vous l'avez vue? où est-elle? A quelle heure la trait-on? et les gens les plus austères, rôdent sans avoir l'air, du côté où elle pâture, demandent d'un air indifférent : « L'avez-vous vue de ce côté? »

Silhouette d'homme politique, ancien vaudevilliste et petit journaliste, devenu homme d'État, essayant de se donner du lest, marche à tout petits pas, les mains derrière le dos, haut-de-forme gris académique et *Journal des Débats*, mimique

doctrinaire, hochements de tête, bouche en rond, aspiration d'air... mettant des pierres dans ses poches de peur que le vent ne l'emporte.

Des doigts furieux qui n'attendaient pas d'être sortis de ma main pour tâter la pièce que je leur glissais, et s'étonner, marquer leur allégresse ou leur mécontentement : « Que ça! »

Il y avait une fois un vieux chat très malin qui prétendait connaître toutes les formes de souricières et la façon d'attacher le lard pour prendre les petites bêtes. Mais il y avait un fabricant de souricières plus malin que lui et qui lui faisait de bien désagréables surprises. Et ce fabricant s'appelait : La vie.

Des êtres qui ne subissent jamais le coup, mais le contre-coup des choses, joie ou peine, ils ne sont frappés qu'en retour. Observation sur moi-même et mon peu de présence dans ce que j'étais.

D'une femme : je compte ses visites chez moi par les chagrins qu'elle m a faits.

L'histoire, la vie des collectivités; le roman, la vie des individualités.

Brusque vision originale de la vie quand le brigand se met carrément hors la loi, considère le vol comme la chasse,

les devantures comme le gibier, les sergots, juges, etc., comme des garde forestiers. Et le côté Robinson et enfantin, le vin bu à la barrique avec un chalumeau, l'alerte perpétuelle et mouvementée.

Le rire de Voltaire, oublié par lui à Berlin, durci, alourdi dans la mâchoire allemande, se retrouve dans quelques auteurs : Henri Heine, musique d'Offenbach.

J'essaie d'analyser l'impression de froid au cœur, le frisson de peur ou de peine qui me prend à certains matins d'hiver en me mettant à ma table de travail : un jour jaune et bas, le feu qui ronfle, pas de ciel.

Cette angoisse très particulière qui me

donne l'envie de me blottir, de me tasser, me vient sans doute de la coutume d'être joué l'hiver, publié l'hiver, surtout critiqué l'hiver. C'est par des matins semblables, qu'on a l'habitude de se souvenir peut-être simplement que c'est l'heure de lire les journaux, tant de journaux dont le fiel vous barbouille, l'heure où l'on se met devant son ouvrage, l'heure habituelle de la bataille.

Nos colères, confuses comme des batailles, où les aides de camp sont censés porter des ordres qu'ils ne donnent pas, par lâcheté ou cause accidentelle; tous nos mouvements passionnels comparables à cela. Ce n'est qu'après coup que nous prétendons avoir agi pour tel ou tel motif.

B... en face de cette jeune femme, préoccupés tous deux d'eux-mêmes, et uniquement d'eux-mêmes, de l'effet qu'ils font l'un sur l'autre. Ils sont à l'abri de toute surprise, et ce singulier flirt peut durer longtemps.

Bruit mystérieux aux Invalides, dans le tombeau de Napoléon, à certaines dates contemporaines.

Utiliser en épisode la mort de ce navire anglais, coupé en deux et coulé avec quinze cents hommes par son contre-amiral. Suicide enragé ou folie intermittente; admirable affaire dans le cadre inexorable de la discipline, et le paysage exotique d'un golfe bengalais.

Comment il faut lire les romans de Goncourt? la question me fut très sérieusement adressée par un homme très naïf, très simple.

Post-scriptum d'une lettre de Bonaparte, qui parle de « son sang de Méridional » coulant dans ses veines avec la fougue du cours du Rhône : A mettre en épitaphe à mon Napoléon, Empereur du Midi.

Quand j'arrive à Champrosay, où je laisse mon Sainte-Beuve en villégiature tout le temps de mon séjour à Paris, j'ai toujours en arrivant la sensation de retrouver un vieux monsieur en bonnet de soie, érudit et glabre, dont la causerie

très substantielle et variée me change des potins niais de tout l'hiver. Forcément, pendant qu'il m'interroge et que je lui réponds, je ne peux m'empêcher de différencier les deux époques et de trouver qu'au temps de Sainte-Beuve, si l'on n'était pas plus sérieux que maintenant, on faisait du moins semblant de le paraître.

Renan, péripatéticien de la vie.

Les ponts de Paris : personnes qui colportent les potins d'une société à l'autre.

Tout à l'épilepsie : on ne rit plus, on se tord.

Des belles anecdotes sur l'amour, chastes et bien contées, valent-elles pas un livre de philosophie amoureuse? Ah! jeunesse pédante, vaguement imitatrice tout de même!

Gœthe, dans ses *Affinités électives*, a subi l'influence des romans méchants du XVIIIe siècle français.

Deux ou trois fois déjà, senti la terreur du gâchis humain à propos de Napoléon.

Dire un jour l'attendrissement que m'a causé, à un tournant de route, l'apparition de la cime rose et blanche de la

Jungfrau, sensation délicatement voluptueuse, sans que la littérature y fût pour rien. Je comprends ce nom de vierge, de jeune fille, donné à cette neige effleurée d'un rayon... une jeune fille endormie et que le sommeil découvre, roses et lis.

Les communications rompues entre cette génération et la nôtre; incompréhension qui va jusqu'à la haine.

L'action, l'action! plutôt que de rêver, scier du bois pour que le sang circule.

Est-ce bizarre ces amours de Byron et de la Guiccioli! Elle s'exaltait à l'idée

que le monde avait les yeux sur elle, sur leur couple, et lui, plus las, plus excédé de jour en jour! Et je pense à tous les byroniens que j'ai connus, tous sur le même patron, identiques. Pourquoi?

Le seul détail topographique pittoresque que nous ayons du Paradis terrestre, c'est qu'un ange au glaive de flamme en gardait l'entrée, et que l'arbre de la science y fleurissait. L'arbre de la science! La science a donc précédé l'amour? C'est sous cet arbre que tout advint.

La chance! Quand Napoléon, celui auquel il faut toujours revenir lorsqu'on pense au coup de fortune, à l'astre, à la

destinée féerique d'un homme; donc quand Napoléon commence à décliner, il est saisissant de voir tomber d'abord ses meilleurs appuis : c'est par Lannes que le sort l'entame, puis Duroc... craquements qui précèdent le tremblement de terre, plusieurs échecs avertisseurs du désastre final.

Je crois qu'il en va ainsi de toutes les fortunes; elles ne se sont pas faites d'un coup, elles ne tombent pas subitement en une fois. Je songe à cela en voyant mourir autour de moi, mes amis, mes défenseurs, les meilleurs, les plus vaillants. Coup au cœur, glas égoïste! C'est pour cela sans doute que je me suis senti si ému de ces départs.

On n'a pas assez remarqué que c'est de Taine et de ses théories que sont tirés les

principes des deux grandes écoles romancières : le naturalisme et le roman psychologique. Balzac et Stendhal.

La vanité se porte au dehors, encombrante comme un sac d'écus; l'orgueil, au contraire, se porte en dedans, invisible.

Ce qui me ferait croire aux superstitions hindoues et aux migrations des âmes à travers différentes espèces, pour arriver à l'état d'homme, c'est que nous voyons tous les hommes avoir, au fond d'eux-mêmes, comme le souvenir d'une bête qu'ils ont été, et qu'ils sont toujours prêts à redevenir.

Qu'y a-t-il de plus effrayant dans la vie? Le grand bonheur.

Conversation de Jésus en croix avec les deux larrons, en croix aussi, sur la douleur.

Lutter contre les volontés mauvaises, pareilles à ces épaves sous-marines, écueils mouvants et traîtres, qui crèvent le navire sous la flottaison.

Et retenir cette formule : Tâchons de guérir, avec la littérature, le mal que la littérature a fait.

Quelque chose à trouver d'éloquent avec

la « guerre ». L'état d'esprit d'un jeune homme du second Empire, dont la vie, au jour le jour, ne comportait encore aucune pensée haute, aucun sentiment fixe du devoir. Éclairé tout à coup, il comprit la vie, une nuit de grand'garde, pendant qu'une grande flamme silencieuse montait sur les bois de la Malmaison.

Alors un soliloque : « Si j'étais tué, que resterait-il de moi? Quelles traces de mon orgueil... Rien fait... » Farouche examen de conscience.

Comme il serait joli à écrire, le roman de la poitrinaire honnête jusque-là, puis dans la maladie, inaction, exaltation, se toquant d'un jeune auteur. Ils s'écrivent poste restante : le mari découvre ça et, pris de pitié, s'explique ce besoin sentimental qu'il ne pouvait peut-être pas satisfaire.

La mort! j'appelle ainsi le mauvais passage et son angoisse, non pas le néant d'être qui précède et qui suit la vie.

Je lis dans les mémoires de Constant que le mécanicien Maelzel avait construit un appareil de jambes mécaniques, pouvant remplacer les jambes emportées par un boulet. Maquette d'un beau dialogue entre le conquérant et le mécanicien.

Acteurs inconscients et obscurs d'une pièce, dont nous ne connaissons que le dénouement.

RÊVES ET HALLUCINATIONS

Je consigne ici quelques rêves que j'ai faits (1868) et qui m'ont paru bizarres. Un jour, je les écrirai, si j'ai le temps.

J'en ai laissé perdre pas mal, on sait comment le rêve s'efface; comme il vous frappe et comme il s'en va.

I. *Le Calvaire dans les cerises.* Une montagne noire, une aube blanche illuminant le haut; sur ce fond blanc, à la cime extrême du mont, un grand cerisier, un cerisier sauvage, chargé de milliers de cerises, de ces petites cerises noires, avec lesquelles on fait le kirsch. Et de ces cerises, il y en avait des millions, des mil-

liards de mille. Seulement les oiseaux en mangeaient beaucoup, et les paysans, pour leur faire peur, avaient mis dans le cerisier trois croix, et sur ces trois croix des simulacres du Christ et des deux larrons, simulacres faits de haillons avec de grossiers visages en terre blanche.

Et les petites cerises pendaient par grappes sur ces croix, le vent les faisait danser en agitant les haillons. Mais les oiseaux n'avaient pas peur, il en venait, il en venait... le ciel en était criblé; ils picoraient, et les cerises qu'ils becquetaient rendaient un suc d'un rouge noir, tellement que le Christ et les deux larrons étaient tout éclaboussés d'une lie, comme tachés de sang.

Et tout cela flottait, dansait sur le fond blafard du ciel, avec une horrible couleur vineuse qui me faisait peur. Et cela s'appelait : le Calvaire dans les cerises.

Le jour, j'avais assisté à un enterrement

avec musique noire, procession, Christ au fond du chœur dans les cierges. Le soir, j'avais causé au café avec B... nous avions bu du kirsch, j'avais raconté mes voyages dans les Vosges, parlé des cerisiers sauvages, et des myrtilles.

II. Mes yeux, très affaiblis, ont peur de la lumière éblouissante, fermés surtout. Le dessus des paupières est d'une sensibilité incroyable. Et l'on sait que dans le demi-sommeil, un coup de sonnette est comme un déchirement de l'oreille où se ramifient tous les nerfs. La trop vive lumière me cause une impression analogue, affectant les yeux de la même manière.

J'habitais un petit pavillon à la campagne : tous les matins, on m'ouvrait les volets du dehors; un jour cela fut fait

très bruyamment, le rayon m'arriva directement comme une flèche ardente; je restai un moment, toujours endormi, à souffrir beaucoup, et voici de quelle façon : Je rêvais que j'étais à la campagne par un gros orage. Tout à coup le tonnerre éclata (le fracas des volets ouverts), puis un éclair déchira la nue, un éclair terrible qui fendit le ciel noir... et cet éclair s'immobilisant, l'horizon resta ouvert et d'une flamboyante clarté; et les yeux me cuisaient, brûlés par ce feu fixe sur la plaque noire du ciel (fenêtres ouvertes, soleil qui entrait).

III. L'Urubu.

J'avais lu Michelet; le mot d'Urubu m'était resté. Je rêvai que c'était à un dîner. J'avais dans ma poche un urubu empaillé, monté en jouet d'enfant sur un

soufflet criard. Seulement mon urubu n'était en rien semblable au véritable : c'était un petit oiseau à tête carrée, long cou de cygne duveté de gris.

Au moment du dessert, je tire mon urubu, je le mets sur la table et je dis brusquement : — Voilà mon perroquet gris. — Cela était, paraît-il, très comique (pourquoi?) car tout le monde se mit à rire follement et d'un rire qui ne pouvait s'apaiser. Nous riions tous ainsi à grands éclats autour de l'oiseau empaillé posé sur la table, quand tout à coup le chat qui était entré dans la salle à manger se mit à miauler férocement en l'apercevant. Ce que voyant, au milieu de la gaîté générale, je pris l'urubu et le soulevai au nez du chat pour l'exciter... le chat bondit, et alors, chose singulière, la bête empaillée, morte depuis des années, s'affaissa sur ma main, de terreur. Le chat miaulant toujours, elle se remit à s'agiter ; je tenais

le petit soufflet quand l'urubu battit des ailes, tout prêt à s'échapper... on me criait : « Tiens le bec ! » Mais j'avais beau le tenir, l'oiseau s'envola avec son soufflet, passa au travers de la vitre et disparut. Grande impression de terreur.

IV. La veille on avait beaucoup parlé de Maximilien, j'avais été frappé de la belle couleur romantique de son aventure ; voici les rêves que j'en eus.

Nous cherchions des voitures place Saint-Sulpice, parmi beaucoup de monde dehors et d'animation. En arrivant à la station, la première voiture venait d'être prise, sorte de carrosse de gala aux rênes blanches. Vite à la seconde : prise aussi, il y avait ainsi un tas de voitures et de carrioles chargées de monde endimanché.

La dernière était une espèce de grand chariot à deux chevaux, comme un camion très large, sur lequel était jetée une longue tente qui lui donnait l'apparence d'une roulotte de saltimbanque, bâtie en toile et sans fenêtre. On disait : « C'est un chariot mexicain. » Je m'approche, j'entr'ouvre la toile et je vois un lit ; dans ce lit, la tête appuyée sur un oreiller de dentelle, une femme avec une grande coiffe de sœur grise, qui était pâle, comme de cire, les yeux fermés. Je ne la voyais pas bien... les deux mains étendues, exsangues, émaciées. A côté, sur une table, un goupillon et un vase d'argent en guise de bénitier, plus une petite bougie qui éclairait tout cela. Le grand jour du dehors traversant un peu la toile, et la bougie qui flambait rouge pâle, formaient là dedans une singulière lumière, si douce... J'étais très frappé : cette morte, là, sur cette place, au milieu de cette vie,

de ce bruit, de ce soleil, à cette station de fiacres... attendant.

V. Où était-ce? A Ajaccio, peut-être à Cassis. Paysage méridional, beaucoup de roches couvertes de lavandes, petits sentiers à pic escaladant au milieu, grand soleil... nous étions dans un char à bancs, grimpant un de ces sentiers... on allait lentement. Devant nous marchaient, têtes nues et rasées, trois moines mendiants, robes de bure. Nous les rejoignions. En passant, je me penchai pour les voir, mais ils allaient la tête basse, et je ne les distinguai pas bien. Pourtant j'entrevis qu'ils avaient des visages d'un rouge, d'un rouge sanglant. Ces moines m'avaient impressionné.

Au bout d'un moment, nous entendons des voix qui nous crient : « Gare ! gare ! »

puis un piétinement de chevaux, bruit de sonnettes, nous nous rangeons contre les rochers de droite, juste à temps. Un attelage au galop dégringolait la sente en faisant rouler des cailloux... Je vis confusément, ils allaient si vite! trois chevaux à la suite attelés en flèche traînant une petite voiture napolitaine, frêle comme une armature de papillon. Là dedans, un homme enveloppé dans un immense manteau, tout jeune, très pâle, avec une crinière noire comme un casque de cuir noir, très beau, mais au profil dur, en marbre. Cela passa tout près de nous comme un tourbillon... Nous continuons à monter, voilà qu'au bout de ce chemin encaissé et au moment où il s'élargissait, débouchant sur une plaine, j'entends tout près de moi dans les rochers une voix qui me dit tout bas : « Monsieur Daudet, ne regardez pas à droite... Monsieur Daudet, ne regardez pas à droite. »

Sans me demander d'où vient cette voix, mon premier mouvement machinal, instinctif, est de regarder à droite où l'on me disait de ne pas regarder... A l'angle du chemin, à l'endroit où il finissait, où il rejoignait la plaine, un homme était assis, nu jusqu'à la ceinture, sur une large pierre carrée. Ce qui me frappa d'abord dans cet homme, la couleur sanguine de son visage, cette même couleur entrevue sur le visage des moines... je fais arrêter le char à bancs, je m'approche... La tête de cet homme horriblement mutilée... les yeux crevés... le nez coupé, les oreilles aussi; tout cela saignant... Je m'éloigne, plein d'horreur; le char à bancs n'est plus là. Je suis seul dans l'immense plaine bornée à l'horizon par de petites collines bleues et une légère ligne d'arbres à frondaisons grêles. Le curieux de cette plaine, c'est qu'elle est toute dallée, de larges dalles blanches brûlées par le soleil... de

loin en loin une tache noire et miroitante. Je marche quelque temps, je me heurte contre quelque chose... c'est une jambe humaine mangée par les bêtes... Quelques pas plus loin, je trouve un squelette humain... On en rencontrait ainsi de place en place. Je marche jusqu'au bord d'un large fossé : au fond de ce fossé, sorte de réservoir, une grande mare de sang rouge-noir, coagulé; la plaine était coupée tous les cent mètres de ces grands fossés d'écoulement. On pense si j'étais effaré au milieu de cette grande cour d'abattoir.

C'est dans le rêve que j'ai le plus ressenti l'intense poésie du paysage. Une nuit, je vis une petite mare tout ombragée de feuillages, fins, légers, chlorotiques. C'était grand comme un miroir à

main et luisant à travers les feuilles imprégnées de lumière. Jamais visage aimé et baigné de larmes ne m'a attendri comme cette mare... Est-ce étrange!

Rêve singulier : Des soldats prussiens dans une ferme : l'un chantait une admirable chanson, d'une belle voix. Cela disait : « Le soldat de Prusse, quand il entre dans une ferme n'ose pas piller, ni rien, ni mettre le feu, parce qu'il est père et... voit des petits berceaux partout. »

En face des Français chantaient : *En avant, Fanfan la Tulipe!* (Écrit avant la guerre.)

Vers récités en rêve :

Elle tient sa main sur son cœur,
Et les yeux en dedans regarde son bonheur.

D'autres vers faits en rêvant :

A Julia.

Ains ne faut-il quand oyrrez l'heur' suprême,
Vous despiter, ni plorer, ni crier,
Mais ramenant vos pensers en un même.
Ne faire qu'un de tout ce qui vous aime,
Regarder ce, joindre mains et prier.

Encore un rêve. Toujours la Nature, le paysage entrant pour une grande part dans l'impression de terreur.

Nous étions en Camargue, Camargue un peu de fantaisie, plus triste que la vraie. Le Rhône coulait tout près, mais un Rhône lourd, lent, épais. Nous étions dans une cabane de roseaux... la porte entr'ouverte... derniers rayons d'un soleil couchant; on mangeait, on était bien; puis, subitement un immense malaise, un vague effroi dans l'air : nous nous regardions tristement, sans parler, serrés l'un contre

l'autre. Le soir venait, on le sentait rôder mystérieusement autour de la cabane. Tout à coup, dans l'ombre, de l'autre côté du Rhône, on entend un train qui passe. Il arrive lourdement, essoufflé, puis il s'arrête. Un choc. On commence à appeler la station rapidement, d'une voix grêle. Puis un cri, un cri immense, déchirant. Nous nous jetons hors de la cabane et là, en face de nous, dans une aurore sanglante, nous voyons le train qui s'en allait à reculons en sifflant, hurlant, bondissant; les locomotives, les wagons faisaient des sauts en l'air, d'une hauteur!

Et tous ces wagons étaient rouges, chauffés à blanc, et dans ce rouge un tas d'ombres noires se tordaient, gesticulaient, avec des cris, des prières, des piaillements, des jurons de machinistes... et toutes ces clameurs et tout ce flamboiement remplissaient l'horizon. Un écervellement horrible auquel nous assistâmes

pendant cinq minutes. Puis cela se perdit dans le loin avec un bruit de tonnerre. J'en ai tremblé tout éveillé pendant plus d'une heure. (La réalité, c'est qu'un train passait à trois heures du matin aux environs, toutes les nuits.)

A joindre à mes études sur les rêves : ce qui me frappe surtout, c'est l'intensité de vie qui s'y dépense. La réalité y est impressionnante, tout vous frappe, vous entre plus profondément que dans la veille. C'est là qu'on sent comme le corps, les sens sont des embarras pour la finesse de nos organes, puisque l'esprit dégagé de ses liens sent plus à fond, voit mieux, souffre ou jouit davantage. Oh ! les paysages vus dans le rêve, si simples qu'ils soient, comme ils vous restent, comme on les voit !

Dans un rêve : un œil sans cils, immense, démesuré, couvert d'une buée bleuâtre, vague, sans regard. Je disais : « Regardez-le ! il a l'air de quelqu'un qui crie, qui appelle dans la nuit. »

Un des phénomènes les plus étranges du rêve, c'est la participation qu'y a souvent la réalité ; les bruits extérieurs très réels se mêlent souvent à l'action rêvée, y jouent un rôle, etc.

J'ai eu cette nuit un de ces rêves de nature comme j'en ai fait de si beaux autrefois. Mais je ne l'ai pas écrit tout de suite, et je le sens bien refroidi, disparu.

C'était un village, au bord d'un abîme, sur une montagne qui s'effritait, entraî-

nant chaque jour un pan de mur, un coin de rue, de maison. Les habitants avaient fui. Un drapeau rouge fiché en terre défendait l'entrée de ce village, et des guides, avec de grandes précautions, nous faisaient visiter les parties les moins dangereuses. A chaque instant un coup sourd, une dégringolade de pierres dans le gouffre, et des rires d'enfants en maraude, se sauvant des maisons à mesure qu'elles partaient, s'abîmaient dans le trou.

Rêve. Je faisais un cours, et pour expliquer d'une image par quelle série de tâtonnements l'idée arrive à sa vraie formule, je faisais l'histoire de l'allumette : depuis le morceau de bois qu'on trempait dans des boîtes de soufre, jusqu'à l'allumette phosphorique, bougie, suédoise, l'allumette anglaise. Et que de pas en avant

pour rétrograder ensuite, que de perfectionnements qui n'en sont pas.

Il y a un pays magique que je n'ai jamais vu que dans mes rêves mais qui me revient souvent, et toujours le même. Ce sont des villes, ou plutôt des îles avec des maisons blanches dans des roches et des touffes d'absinthe, tout cela descendant au bord de la mer, vers de grands quais pleins de soleil, avec des fontaines, des filles en costumes éclatants, portant des cruches sur la tête, ou assises sur de grandes marches de pierre. Odeur de goudron au soleil, de fleurs brûlées, et des agrès se balancent dans la chaleur. Toutes ces îles sont sur la gauche. Le bateau sur lequel je suis les rase de ses voiles ; la mer est unie, d'un bleu profond, et je côtoie ces pays féeriques (mais d'une

féerie réaliste), tout ému de ces cris de joie, de cette vie, de cette gaieté au soleil... Dans mon rêve, cela s'appelle la Corse, et on y parle le grec des îles, de l'Asie Mineure. Je passe toujours, je ne m'arrête jamais.

LONDRES

Impression d'arrivée à Douvres, rébarbative. Rentrée des Anglais qui se rendent *at home*. Rochers, casernes, campagne japonaise, vues de l'imagerie anglaise et décors des Kate Greenaway avec des barrières en bois, petits cottages comme des joujoux peints, vernissés, tous pareils; chevaux au vert, moutons et bœufs au pâturage, course affolée d'un cheval effaré par le train.

Londres-Victoria, quartier aristocratique, uniformité, alignement des maisons, avec des portiques de pierre noire

ou rouge. Fenêtres hermétiques. C'est une des impressions les plus saisissantes de l'arrivée, ce visage muet et clos de la maison, cette fermeture de hublots, sinistre par ce clair soleil, l'admirable printemps que nous apportons avec nous ; on se figure la détresse d'un étranger et d'un pauvre sous un ciel de brouillard.

Promenade au matin par cette splendide lumière dans Hyde Park, une réduction du Bois, mais au milieu de la ville et non en dehors. Foule de landaus, voitures de maître, amazones, fillettes aux grands cheveux fauves retombants, petits chapeaux canotiers, galopant sur des poneys, et juste à côté, séparés de tout ce luxe voisin par une simple barrière de bois, ou un grillage au ras de terre, des loqueteux, des vagabonds, sans linge, sans chaussures, couchés dans l'herbe haute, à plat ventre, visions de bêtes accroupies, dos

de bisons, d'hippopotames qui semblent attendre le coup de fusil de Stanley. Cette antithèse assoupie est bien ce qu'il y a de plus effarant pour des yeux français.

Pas un regard ne descend des équipages vers les fauves, pas un fauve non plus ne s'interrompt de son sommeil ou de son sinistre et sobre et furtif repas pour jeter un œil d'envie sur tout ce luxe. Et comme j'admire l'étrange sécurité de tout cela, un Anglais me dit tout à coup : « Ne vous y fiez pas... en 1867 ou 1868, le peuple de Londres, puni par sa reine de je ne sais quelle désobéissance, fut condamné à ne plus entrer dans Hyde Park. En une nuit, toutes les grilles du parc furent arrachées : pas un mètre de fer ne resta debout... tout de suite la permission fut rendue ; ce sont les concessions mutuelles entre le gouvernement anglais et le peuple, et le policeman détourne les yeux quand il le faut.

Beaux aspects de la Tamise, le pont géant. Passage d'un navire, le pont s'ouvre, se lève, armatures à pic, la chaussée portant la trace des chevaux, décor qui s'abaisse, truc de théâtre.

Plusieurs fois cette sensation dans Londres de monuments en carton-pâte, d'un vaste pandémonium moyen-âgeux : toujours des créneaux, des clochetons, obélisques, statues aux socles gigantesques; sentiment de la force, mais par moments, et surtout dans le Moderne, un sentiment exagéré de cette force.

A l'arrivée, saisi par les couleurs criardes des omnibus chargés d'annonces, le papillotement des affiches, enseignes ambulantes et roulantes. Innombrables fils de télégraphe se croisant à la cime des maisons.

Erreur de l'étranger qui demande à

voir les dessous, les horreurs de Londres : ces curiosités sont tout près de vous, sous votre main, ces mœurs si différentes des nôtres.

Intérieur du doyen de Westminster; le thé pris dans la grande pièce gothique à vitraux, larges murs, puis visite dans l'abbaye, corridors, poterne. Promenade d'un taret entre les lourdes pages de pierre d'un énorme livre d'histoire : ombres de Glocester, de Charles Ier, de Cromwell.

La basilique. Ici, les rois et les reines sont sacrés; ici, on enterre les grands hommes de toutes sortes. Spectacle admirable, gâté par la vue des comédiens inhumés là, pêle-mêle. Aussi un peu de désordre comme dans les monuments de la ville. Le génie latin et sa rectitude sont absents ici.

Les fils de Dickens. L'aîné secrétaire

d'un théâtre. Conte pour les enfants à faire avec le petit-fils de Dickens, qui veut passer une nuit dans ce qu'il appelle la chambre de son grand-père; la nuit dans Westminster : terreurs de l'enfant.

Passion du moyen âge dans l'architecture anglaise; elle semble n'avoir plus rien inventé depuis, ce qui monotonise un peu le décor londonien.

Dans la campagne, Box-Hill, petite gare à lourdes colonnes, chapiteaux, cintre, comme une église du XIIe ou du XIIIe siècle. Arrivée sur le quai de la gare, de Georges Meredith; pas très grand, mais le paraissant, casquette anglaise à deux visières, qu'il porte à la française, négligemment; figure fine, nez droit, enflammé, barbe blanche très courte; il s'appuie au bras d'un ami, marche mal, et c'est une sensation de fraternelle ironie, ces deux ro-

manciers qui traînent l'aile comme deux goélands blessés, estropiés, ces oiseaux de tempête, punis pour avoir affronté les dieux. Un conte à la Swift. Chantonnement de Meredith en marchant. C'est un monologuiste très distingué, un érudit des langues gréco-latines, il connaît tous les Provençaux, tous les jeunes des petites revues.

Cottage dans la verdure, dont il n'est pas sorti depuis plus de vingt ans; petites allées de buis menant par une pente assez raide au chalet rustique où le romancier travaille, oú il couche même quelquefois, vie de cénobite et d'artiste. Idéaliste, Meredith, se forçant à ne rien regarder autour de lui, auprès de lui; pourtant quelle belle pièce de vers à la France, en 1870! Écrivain subtil, trop même pour la plupart. Sa surdité, comme un pont-levis à tout jamais relevé, le gêne dans sa communication avec les humains, et il soli-

loque perpétuellement, comme il fredonne en marchant, d'une voix automatique, d'une rauque voix anglaise. Sa parole plus lente en français, la bouche plus ouverte, comme si nos vocables étaient de plus petite dimension que ceux de la langue anglaise. Inoubliable, cette visite à Box-Hill.

En route récit par H. J... de la vie de Stevenson à Samoa : retour à l'existence primitive, sa femme, sa belle-mère vivant en gandouras, sorte de chemise de nuit, les cheveux répandus sur les épaules. Il est mort d'apoplexie. Un jeune midship à qui il avait donné une lettre de recommandation pour H. J... arrivait chez celui-ci quatre ou cinq mois après la mort de Stevenson : « De sorte, nous disait l'écrivain délicat, qu'un matin de dimanche, j'avais à ma table, à déjeuner, un beau jeune garçon au teint hâlé, qui m'apportait les nouvelles les plus récentes de

l'ami très cher, déjà pleuré depuis bien des jours. »

En face de chez nous, dans Dover street, vieille maison type de la maison anglaise, toute noire, fenêtres en guillotine hermétiquement closes, stores roses, vitres claires. Devant la porte un grand carrosse à cochers fleuris de gros bouquets et dans lequel monte une vieille lady à coiffure et robe très anciennes, emmenant, au drawing-room de Sa Majesté, une petite miss en robe blanche, épaules maigres et pointues, dans un décolletage étonnant en plein jour. Deux frères venant avec leurs vélocipèdes regarder la première toilette de leur jeune sœur partant pour la Cour. Dans la rue silencieuse, au milieu de la chaussée, un orgue de Barbarie accompagnant des chants et des gigues que piaulent et dansent en perfection deux ou trois minstrels, faux nègres hideux en

habit noir, les pieds nus, d'une bouffonnerie cocasse américaine. Contraste saisissant de la vieille et jeune Angleterre. Et pour achever ce coin de tableau à la Hogarth, dont j'avais feuilleté la veille au soir l'œuvre photographiée en deux volumes, tout en haut de l'antique maison, m'apparaissait, dans le cadre étroit d'une des fenêtres des mansardes, une jeune bonne, en robe claire à rayures, esquissant sur place, avec son buste et ses hanches, le mouvement de gigue endiablée que chantaient et dansaient les minstrels.

La demeure muette et mystérieuse que je regardais avec curiosité, de ma fenêtre d'hôtel, m'a livré ce jour-là en cinq minutes toute sa vie claustrale; et voici qu'une invitation de la vieille comtesse, notre voisine, propriétaire de ladite maison, nous convie à y luncher sans façon, en famille. Refusé! Bon pour des acteurs en tournée.

Holland-house, une maison unique à Londres. Dans Kensington, en pleine ville grouillante, une haute grille seigneuriale, devant laquelle stationne un suisse en livrée, s'ouvre sur un parc grandiose, aux verdures féodales; des allées sablées et tournantes conduisent à un château du XVIe siècle, tourelles, poternes, grands corridors coupés de marches inégales. Nous sommes accueillis par la comtesse de H... dans une grande pièce aux hauts plafonds, aux murs tapissés d'une bibliothèque à quatre ou cinq étages de livres. Par ce jour humide et noir, extraordinaire en cette fin d'avril, un grand feu brûle dans une cheminée aux deux côtés de laquelle sont des portraits de famille du XVIIIe.

De hautes vitres claires ouvrent sur des pelouses à perte de vue, de vastes pâturages où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons, et cela en plein Londres,

dans un quartier où le terrain vaut je ne sais combien le mètre.

Le thé servi sur une table volante qu'apportent deux domestiques, la comtesse de H... à qui lady Holland, une parente éloignée, a légué cette demeure extraordinaire, nous sert gracieusement avec sa jeune fille ; puis on visite la maison historique, l'admirable bibliothèque, une salle de portraits de famille, tous peints par Josuah Reynolds. Je remarque un portrait de Talleyrand, hôte assidu de la maison, qui possède trente ou quarante lettres de lui, adressées à lady Holland, l'amie de Napoléon Ier.

Windsor : vieilles architectures royales entrevues dans les grands arbres sur la gauche du wagon. A la station, voitures menant à la résidence, par une petite ville de fournisseurs, d'hôteliers, qui s'est formée autour du château et de sa

vieille abbaye; première impression de Mennecy, en Seine-et-Oise.

Sur une place, la statue de la reine, son sceptre à la main, qu'elle tient du geste autoritaire semblable à celui d'Élisabeth et de toutes les souveraines de la Grande-Bretagne. Puis la poterne avec un horse-guard rouge au lourd bonnet à poil, dans l'angle du vieux rempart crénelé.

Le château féodal a des parties d'époques différentes : la vieille église de style gothique comme à Oxford, Westminster dont les abbayes se brouillent dans les visions du souvenir. En face de l'église, de petits logements, environ une douzaine, sont bâtis dans la vieille muraille, ornés de jardinets grands comme des tiroirs ouverts, où fleurissent des tournesols jaunes comme les pierres. C'est là qu'habitent de vieux officiers retraités à qui la reine offre des abris. On est en train de relever la garde; et par les allées

étroites et cailloutées, nous montons le chemin de ronde jusqu'au Palais. On nous permet de visiter, quoique la reine soit attendue pour le dîner : salles admirables, tableaux de maîtres, à côté de toute une ferblanterie Louis-Philippe, et de garnitures de Sèvres.

Puis, c'est le parc, la ferme modèle, les daims au milieu des pelouses, et la sortie en pleine campagne par une porte moyenâgeuse que nous ouvre un vieux, vieux garde à barbe blanche, chapeau haut de forme galonné et livrée bleue et argent, dans laquelle flotte son corps amaigri. Belle route, verdures, gras pâturages, ponts étroits sur la Tamise, yoles et skiff, au bord de l'eau.

Eton et son collège aux vieilles briques rouges, aux arcades sur l'immense cour, aux hautes fenêtres éclairant les classes; course dans le parc à la

recherche du professeur ami de H. J...; il a chez lui des élèves qui mangent, couchent, répètent à domicile et viennent suivre les cours du collège. Les écoliers apparaissent en leur courte veste noire, leur grand col blanc autour de leurs joues de santé. Petite maison exquise du professeur, grands arbustes, glycines, lierres jusqu'au faîte. La petite ville d'Eton est tout employée pour les professeurs et fournisseurs du collège; les enfants s'y promènent librement en petits hommes, c'est pour l'instruction de douze à dix-huit ans; ensuite, Cambridge ou Oxford.

Rien de ce que nous avons en France ne nous donnerait l'idée d'Oxford : ce fut d'abord une ville de couvents au moyen âge, douze, quinze, vingt couvents que la Réforme changea en collèges.

Trinity College, où nous sommes attendus, a toute une partie ancienne de trois

ou quatre cents ans, le reste reconstruit sur les vieux types d'architecture anglaise, mais le raccord entre les deux époques reste presque invisible, à cause de la couleur sombre de la pierre. Cours de cloître, murs tendus de lierres aux énormes racines; les chambres des étudiants s'ouvrent sur un long corridor : nous entrons dans l'une d'elles, précédée d'un petit salon aux tentures claires, à la légère bibliothèque, aux artistiques gravures. Nous descendons ensuite aux vastes jardins, tout installés pour la vie physique, crocket, foot-ball; mais à cette heure, les jeunes gens assis sur les bancs ou les fauteuils rustiques lisent, causent, sous les arbres, tandis que d'autres rament sur les bateaux.

Visite à la chapelle, au réfectoire, vaste hall à vitraux, à vieilles peintures, qui me rappellent Westminster. Parcouru plusieurs collèges, le plus ancien, New-

College, le plus grand, le plus riche, Christ College. Plus ou moins grands et beaux, ils se ressemblent tous. Minute exquise dans l'un d'eux : j'arrive, au bras de mon fils, dans un jardin splendide : des biches couraient sur l'herbe, un lilas géant m'encensait de son odeur suave mêlée aux parfums des bois. L'heure a sonné, à une vieille cloche fêlée, mais au timbre clair, parmi ces collèges presque vides, les étudiants étant aux courses sur la Tamise.

On y arrive par une allée de vieux arbres, chaque collège a son ponton de couleur différente, amarré le long du fleuve, brûlant par cette après-midi de mai, et pas large. Courses à la rame, rumeurs, cris, dépit du vaincu, sortie de la yole de jeunes gens en maillot rayé, hâlés, suants et maigres pour la plupart, lévriers au poil ras, aux côtes en saillie.

Retour par la grande allée ombreuse, le piétinement silencieux dans la pous-

sière de la foule anglaise, où mon fauteuil roulant est le seul bruit de voiture qu'on entende. Repassé par Christ College, par son admirable escalier dont une rosace géante de pierre couronne la voussure; menus illustrés sur les tables du réfectoire immense, et ce qui me frappe en sortant, c'est une vieille chaire branlante et démolie, vestige du passé, dans un coin de cour.

Dans un autre, au fond, sur la terrasse, représentation sculpturale et monstrueuse de tous les crimes, les péchés qui tentent l'homme. C'est là que fit ses études O. W... et je suppose que dans sa prison il put être hanté de ces images hideuses et burlesques.

Journée splendide, cette après-midi d'Oxford, qui me reste sous la forme synthétique d'un chatoyant tableau de folles courses sur la Tamise, toute papillotante de couleurs vives, reflétées au miroitement

de l'eau et des mouvements trempés des avirons ; sous la forme de parties de crocket, de foot-ball sur des pelouses d'un vert intense ; tout le sport luxueux de la vie anglaise moderne vu par les fenêtres gothiques d'un vieux cloître fleuronné du xve siècle.

VENISE

Arrivée à Venise : les gondoles; c'est la nuit, grands cygnes noirs qui se pressent contre les marches du port. L'eau captive flaque contre les vieilles pierres; le cri des gondoliers, un peu la sensation du cri piémontais de nos ramoneurs « ho... ho... » mais avec la vibration de l'eau en plus. A noter cette sensation continuelle de son répercuté, un peu comme pour les yeux l'effet de blancheur et de scintillement d'un pays de neiges et de glaces.

J'ai, dans les yeux et l'esprit, la lettre de l'Arétin au Titien, racontant les spec-

tacles dont il jouit sur le Grand Canal. J'ai pris une gondole et me suis fait conduire avec mon Léon, ce prolongement, cet agrandissement de moi-même, à la place d'où je pouvais voir le pont du Rialto, le palais des Camerlingue, etc.

Que c'est loin, que ces pierres ont vieilli ! J'essaie vainement de faire revivre tout ce passé de luxe, de royale et artistique débauche : tout cela est mort, mort.

Les Baux, les Baux, c'est ce que Venise évoque en moi ; mais le vent est plus destructeur que l'eau, plus corrosif, et les Baux sont plus morts que Venise.

J'ai la clé de toutes les musiques : je sais ce que l'eau de l'Adriatique chuchote à la pierre des vieux palais vénitiens ; oh ! la mélancolique chanson ! Toutes les nuits, dans le silence de la vieille ville et de ses

canaux, je l'écoute, cette simple musique. Le jour, les cris des bateliers, les appels, le train de la vie, m'empêchent de distinguer le sens des paroles, le rythme de ce perpétuel lamento : *Venezia la bella.*

Rencontré le père Saturne, sa grande faux sur l'épaule, sous le bras une boîte mystérieuse qu'il appelle sa boîte à outils. En route, pour faucher la vie des rois et des peuples, les races d'hommes et de fauves, le fer de son instrument lui suffit; mais pour venir à bout de la pierre, du bois, du métal, des fortes œuvres des hommes, il lui faut des engins plus solides, et m'ouvrant sa boîte, il m'a montré des rayons de soleil prêts à s'enflammer, une outre gonflée d'ouragan, et un récipient rempli d'eau salée, de cette eau de la mer si corrosive qu'il semble que chacune de ses vagues soit armée de petites dents de sel.

La musique d'un temps : un bateau qui s'en va...

« La Fenice », me dit mon gondolier de l'avant, au tournant d'un canaletto. Ce nom, ainsi jeté, remue dans un coin de ma mémoire tout un passé romantique de fêtes et de noms glorieux : romans de George Sand et de Balzac, vers de Musset, histoires d'amour, lord Byron, la Malibran, Lablache, Rossini... et j'ai devant moi, battues par un flot gras, huileux, moiré, lourd, noir, visqueux, trois marches de pierre conduisant à une haute grille de fer qui précède des portes vitrées hermétiquement closes, à travers lesquelles se devine l'amorce de grands corridors déserts, d'escaliers noirs menant aux loges ; et le contrôle vide apparu comme au fond de l'eau. Sur le fronton à lignes rectangulaires, entre deux énormes lanternes dont la ferrure est élégante et ancienne, ce nom

pompeux, emphatique, « La Fenice » — le Phénix, — incruste ses lettres dans la pierre sombre du palais.

« J'avais huit ans, quand j'ai vu tout le théâtre en feu, — me raconte mon vieux gondolier, tête fine et bronzée, barbe blanche en collier, boucles d'or aux oreilles, — l'incendie a duré trois jours et trois nuits. » Et succède à ma vision romantico-amoureuse l'apothéose de ces longues flammes rouges reflétées dans l'eau morte, léchant les palais en face, à gauche, à droite.

Venise! tant de peintures, tant de musées, et nulle part la représentation de cette ville sur pilotis, de cette existence extraordinaire, canaux, gondoles, fêtes sur l'eau. Nous sommes obligés tout le temps d'interroger les pierres, d'évoquer, sur le perron des palais, l'apparition de belles Vénitiennes se rendant à un bal, à un

souper, montant dans leurs gondoles à la lueur des torches doublée par l'eau profonde comme par un miroir de métal noirci.

Et quand on pense à ces peintres du Nord qui nous ont si magiquement et minutieusement raconté l'intime de leur *home*, dans les coins les plus secrets, les plus discrets, — voir la *Femme hydropique*.

Ici l'allégorie et la religion absorbent tout; le peintre ne travaille que pour l'Église et pour les rois. Ce serait pourtant curieux de voir un procurateur allant au travail le matin, dans sa gondole, ou la pâle figure d'un condamné derrière le treillis de barreaux de fer de la mystérieuse gondole des prisons.

Longuement discuté là-dessus tout un soir. Ma femme et Lucien sont pour les peintres italiens, s'exaltant au-dessus et en dehors de la vie et de ses platitudes; moi et Léon tenons pour les peintres du

Nord qui magnifient l'existence, rendent leur temps vainqueur de la mort et de l'oubli.

Par certaines heures que j'appelle les heures mortes, heures décolorées et sèches, où la Vénus de Milo elle-même ne vous parle pas, où ce qui reste de Thèbes et de Memphis, où la pierre des plus beaux palais vénitiens vous laisse aveugle et sourd, sans aucune évocation d'art, je comprends comment la vie apparaît à beaucoup, j'ai la notion de ce sinistre Sahara qu'on dénomme la vie plate.

A noter la ligne svelte et noire, en papier découpé d'ombres chinoises, du gondolier qui rame à l'arrière. C'est un mouvement en deux temps et demi, cassé par le milieu : silhouette de Scaramouche. Le gondolier de l'avant est en général le chef de

la barque. C'est lui qui jette le cri mélancolique en *o* et en *ai* qui prévient les chocs et rencontres, au tournant des petits canaux, lui aussi qui cause avec le voyageur face à l'avant; et les jours de fêtes, les grands dimanches, quand la gondole s'embellit, j'ai remarqué que c'est le matelot de l'avant qui porte le col marin le plus fraîchement blanchi, les rubans de chapeau les plus propres. Le camarade de l'arrière ne fait aucun frais; il ne parle pas, on ne le voit pas, mais en route, tout en ramant, par-dessus la tête du voyageur, il fait à l'autre gondolier et à tous ceux qui le croisent, toutes les grimaces, toutes les polichinelleries de son œil en coin, et de son nez emphatique et fortement courbé.

Le matin s'annonce par les angélus de Saint-Georges et de la Salute, deux grandes chapelles sur l'eau, à l'horizon de nos

croisées. Dans mon lit, les yeux encore lourds et scellés, je crois voir les deux îles s'agitant et tintinnabulant, éclaboussant le ciel et l'eau de leurs claires sonneries de réveil. D'autres angélus leur répondent, mêlés au clapotis du flot contre les marches de l'ancien palais Giustiniani, aux voix rauques encore assoupies des gondoliers amarrant leurs barques au pied de l'hôtel, au bruit des chaînes qui s'étirent, des barques heurtées contre les hauts *palis*. Jamais un aboiement, jamais un cri d'oiseau.

En face du Lido, au bord d'un vaste espace d'eau salée et déserte, l'abattoir, la boucherie.

Avec sa proue en clef de *fa*, sa poupe en col de cygne, et son felze assez semblable à l'âme d'un instrument à cordes, la gondole tient du bateau, de l'oiseau et

de la contrebasse. Je vois un conte fantastique finissant comme ceci :

Le gondolier se lève, dresse son bateau tout ruisselant contre soi-même, joue un air dessus avec sa godille comme avec un archet, puis le rabaissant, saute à califourchon sur la quille, comme sur le dos d'un grand cygne noir qui s'envole lourdement, bruyamment vers la haute mer : « Fenice ! »

LA CARAVANE

FRAGMENTS

Quand on apprit au Club des Hannetons que Paul G... allait fréter un yacht et partir pour une circumnavigation de deux ans, ce fut un beau hourvari. Garçon sérieux et froid, volontaire quoique jeune. Tous les hannetons stupéfaits : « Votre femme aussi, G...? » Certes! croyaient-ils donc qu'il allait la leur laisser; mariée de six mois, presque une enfant.

En descendant, Armand d'Argis, qui l'avait guetté tout le soir sans rien dire, passa son bras sous le sien. « Le tour du

monde, c'est bien loin, beaucoup de ciel et d'eau, deux ans c'est beaucoup d'affaires... Votre femme s'ennuiera peut-être... Oui, oui, je sais : élargir l'horizon... voir du pays, trouver un beau sujet de livre. Eh bien ! moi, je vous propose ceci... Un voyage en Seine-et-Oise... un mois, six semaines tout au plus... et dans des conditions spéciales... mettre à exécution un de mes rêves de jeunesse... Nous louons une roulotte, voiture de saltimbanques, deux cabines, séparées par une toilette commune. Nous y installons nos deux ménages, voyage à petites journées : par les fenêtres ouvertes nous verrons défiler des êtres et des pays... Je vous garantis de vous faire voir une humanité aussi curieuse, aussi variée, un livre, deux livres... Ma femme est malade, ça la distraira, moi aussi... Nous fera le plus grand bien à tous, d'autant que, si le voyage nous ennuie... »

D'Argis aux yeux clairs, quarante ans, des yeux d'enfant, dix ans de plus que Paul qu'il connaissait de tout temps, mettait sur ses cartes : « ancien député », mais avait été beaucoup d'autres choses. Deux ans auparavant, perdu fils unique, renoncé à tout, désœuvré, une épave.

Drôlerie de la proposition. L'achat de la Caravane, ou plutôt de deux Caravanes, car on en avait réservé une pour la cuisine et le service, les plans de l'installation, le choix des serviteurs à emmener, conserves, provisions, tout fut pour les deux ménages matière à réflexion, à discussions. Les hommes se connaissaient, les femmes pas beaucoup ; Mme G... très mondaine, Mme d'Argis plus du tout. G... riche orphelin, dans son monde curiosité, effarement : fils de notaire honoraire. « Ce grand fou de d'Argis ! » disait-on de l'autre avec une nuance d'envie. Sa femme assistait à tous les préparatifs,

l'air distrait, absent, mais prête à tout, un peu défibrée. Agitation de la petite G... visites, grand succès, envieuses, toutes.

Pas très gaie pourtant, la mise en route.

Première étape, il pleut, c'est un matin de septembre. Sortie, par une porte de Bercy quelconque, de deux voitures de saltimbanques. « En v'là deux chics roulottes », dit le douanier. Description des voitures. Dans la première, deux compartiments, porte-fenêtre à l'un sur le côté, à l'autre dans le fond. Intérieurs coquets, séparés par un étroit couloir où se trouve le cabinet de toilette. Tables repliées, accrochées au mur, escabeau pour descendre. En face, la toilette; dans l'entre-deux, une petite cheminée.

Premier compartiment : Marquis d'Argis, ancien député, quarante ans, joue de la flûte. La marquise, couchée sur le divan, souffre d'une crise de foie. Peut-être

ici signalement physique et moral du couple. Les yeux gais de la femme. Désordre de ce compartiment, flacons d'éther débouchés, malles ouvertes, en contraste avec le soin coquet de l'autre : couple plus jeune, femme de vingt-cinq ans, range, met des fleurs, se regarde dans la glace, ébouriffe ses cheveux pour avoir l'air plus saltimbanque; lui, regarde le paysage, prend des notes pour un livre qu'il doit faire mais ne fera jamais. Indiquer ses lectures, ses ambitions, écrivain dilettante. Paul G... enfant gâté, voudrait écrire, très difficile.

La jeune femme a commencé par dire : « Dieu, que c'est amusant! » L'étonnement des passants, l'idée de passer pour une acrobate, puis cet air de flûte, la pluie, ce mari qui ne parle pas. Enfin il se retourne, elle pleure : « Qu'est-ce que tu as? — Dame! si tu crois que c'est drôle. Cette dame, la voilà malade, encombrante,

et toi qui ne dis rien... le travail, je te croyais d'abord, mais je sais bien que tu ne feras jamais rien; sans ça, depuis le temps!... » Vexé, il reste assis à côté d'elle : navrement. La porte du compartiment s'ouvre : « Eh bien, qu'est-ce qu'ils font, nos jeunes? En voilà des figures... » La marquise a compris qu'il y a une petite histoire de ménage : « Tais-toi donc, Armand, c'est toi qui fais pleuvoir... tiens! c'est gentil ce qu'elle s'est mis dans les cheveux. »

La gaîté revient à la jeune femme vaniteuse. La marquise s'excuse de son mal. En voilà pour quelques jours, crise violente, « Armand m'a fait une piqûre ». Peut-être ici discussion sur la morphine. D'Argis raconte la vie d'un vieux parent, dans une petite maison, à la lisière des faubourgs; intérieur calme, des bûches couvertes dans le feu, heure délicieuse de la piqûre. « Ah! voilà

M. Armand », disait la vieille bonne, et cela faisait déjà partie de la douce atmosphère d'apaisement. La marquise a faim, on ne voit pas la seconde voiture. Halte. Paysage après Maisons-Alfort, avant d'arriver à Villeneuve, la pluie. Enfin, la deuxième voiture apparaît. Cocher majestueux, qui, de loin, fait des signes avec son fouet; on voit avec stupeur que la petite cheminée de tôle ne fume pas. Un gendarme marche à côté de la roulotte, il a voulu voir les papiers du cocher qui n'en avait pas; son patron marchant en avant, il fallait s'adresser à lui; conduite au commissariat de police. La deuxième voiture s'en retourne après la mésaventure. Trop de larbins. Le confort.

La première halte à Château-Frayé. Causerie du soir. Au tournant de Villeneuve, halte de saltimbanques, rencontre d'un chariot de charpentier, première im-

pression de nature; pleine campagne, peut-être un pauvre, l'isolement.

La maison du crime, la peur, la bravoure, récits. La jeune femme commence à trouver d'Argis charmant. Le lendemain, un dimanche, les champs déserts. Ici, fragments de conversations.

— La femme Française! Quand je pense à ce que les Romantiques en ont fait. Est-il vrai qu'elle ait jamais rugi et déliré comme cela. Puis le bétail pensif des Parnassiens et Décadents, les pourritures des livres naturalistes et la cantharidée des fantaisistes. En somme, c'est nous, romanciers, qui la costumons ainsi, la pauvre femme, qui la désorbitons. Mais je la vois bien plus tempérée, raisonnable, compagne de l'homme, du mari, mère de ses enfants. Et cela serait peut-être à dire. La Gauloise!

— Différence de la femme qui n'a jamais été qu'à un seul, avec celle qui a été

à tous, ou même à deux ou trois. Quel abîme!

— Camarade de collège plus revu depuis Lyon : enfantillage, petite tête, rire de gamin, c'est tout ce qui me restait de lui. Je le retrouve le même, fabricant de bas et souliers de poupées, métier bien à sa physionomie.

— L'observation des deux voix que nous prenons dans nos récits : La voix que nous prêtons à l'autre, toujours faiblarde, geignarde; la nôtre assurée, franche, irrésistible.

— Il faut que je fasse un type de ce Colineau qui conduira la caravane : peut être un coupable de quelque grosse faute, ou encore un de ces irréguliers qui ne valent que dans le désordre, l'ouragan. Peut-être aura-t-il tué sa femme et son amant. Mme Paul s'amusera peut-être à quelques coquetteries, d'Argis lui dira : Prenez garde! Éviter en tous cas

l'imbécile Jean-fait-tout, personnage de Jules Verne.

Féerique apparition sur une grande clairière, après deux heures de sous-bois, d'un vieux et vaste domaine, logis à hautes fenêtres, petites vitres, grand portail cintré. Devant, trois ou quatre forestiers à cheval, vestons bleus, passementeries d'argent. Un relais de chasse Louis XV, à croire que Mme de Pompadour va sortir de *la Faisanderie :* ainsi s'appelle la maison qu'habite le garde général.

— Timidité : étude sérieuse des êtres pour qui la vie est épouvantante, et qui meurent, n'osant pas vivre.

— Le père Guillard, ce forestier géant, se ruant sur la bière où ils ont cloué son cher fils, la prenant à deux bras, et ne la laissant pas emporter. Ils s'y mettent à deux, à quatre, à six. Il a fallu sa femme, sa pauvre vieille à genoux, pour qu'il

permette aux nécrophores de faire leur métier de « raubatori ».

— Baptême du petit enfant qui meurt. Une colère sourde contre la bru. Superbe récit sur les marches du Poste aux lièvres.

Près de la Balançoire, terres labourées, Diderot, le père Hoop, d'Holbach, le Grand Val : évocation d'une époque.

— Il s'attristait de la ressemblance qu'avaient toutes les femmes, à une minute de l'amour.

— Parler de la solitude, ce qu'elle a de bon : le phare des Sanguinaires, le château de Montoban, la maison de Saint-Laurent, le promenoir, la salle à manger, les grenouilles, le facteur, Jonquières la nuit, cabarets de métayers, la route avec un paysan peureux.

La haine chez les solitaires : deux gardiens de phare; on a été obligé de leur enlever leurs femmes.

— Que le fils ne soit pas mort, marin ou parti avec une femme.

Histoire des deux ménages : A cinquante ans, crise de la femme ; l'homme assagi, apaisé, inéquilibre des deux plateaux.

Des pages sur la paternité et aussi cette question des âges de l'homme et de la femme.

— Les routes mortes.

— Amours d'enfants. H... retrouverait une femme de cinquante ans qu'il a aimée à dix ans. Visite dans son ménage, dans son bonheur domestique, souvenirs de leur passionnette. Elle est venue à Paris pour marier sa fille.

— Un chapitre sur la paternité : D'Argis a un fils de vingt et un ans élevé par lui. Ce qu'a été son père pour lui, distant, indifférent, il n'a pas voulu l'être pour son fils ; éducation, affection, rien n'y a fait, très loin l'un de l'autre, l'abîme. Belles confidences dans un paysage à ça.

Les bourgeois déguisés.

La bouteille de *coquelicot*, cette liqueur de l'éloge dont il faut un verre chaque matin à l'écrivain, à l'artiste, au comédien, à l'homme politique, à tout ce qui vit et subsiste du public.

— Les vieux ménages, intérieurs troublés, besoin de tendresse chez la femme, mais quelle délicatesse pour toucher à ce sujet : lui, la paix; elle, l'amour.

— La sagesse des maisons. De la femme à la belle-mère cette haine qui flaire l'action d'une femme sur le mari, et n'y trouvant pas la maîtresse, y découvre la mère, la femme encore !

A noter dans une des premières lettres à Mlle Volland, l'aveu de Mme d'Aîne sur la persistance du désir, du besoin d'amour chez la femme; c'est la fierté, l'orgueil qui les mate à un certain âge. « Quel est l'homme qui voudrait de moi ? »

Ah! que de choses refoulées sous ces sérénités joyeuses de la vieille dame de convention. Il y a longtemps que mon idée est faite là-dessus; depuis la vieille chiffonnière vicieuse et raccrocheuse, jusqu'à l'aveu passionné et naïf de telle grande dame, et la chanson de Béranger : « Combien je regrette, etc. », et enfin la confidence de cette femme du siècle dernier, de Mme d'Aîne; ma documentation est faite de tout cela, et de bien d'autres choses encore.

— Ponts péagers. La maison du péage, souvenir d'enfance.

— Montlhéry. La place, l'église, vieux puits, ferrures, hospice fondé par Louis VII : une cornette de sœur, cheveux blonds d'enfant derrière la vitre.

— Longpont, pèlerinage, salle pour les pèlerins, portique, saints décapités, pigeons, petits ânes gris.

— Dire ma peur au premier obus. Tols-

toï a seul dit la vérité sur l'inconscience de l'héroïsme.

— Vieilles propriétés. Le cadran solaire sur un socle, une table de pierre au milieu du gazon.

Étiolles vu d'en haut. L'église dans les vignes, Mme de Pompadour. Ancien logis, eaux courantes.

Le pavillon dans l'île où l'on ne va jamais. C'est cela qu'envient tous ceux qui passent, c'est ce qui a fait acheter la maison, et personne n'y entre jamais, et ceux qui viendront n'iront pas davantage. Nous avons tous connu ça.

— Le type de Bordone carottier, presque voleur; pendant la guerre, on lui confie la caisse de l'armée de Garibaldi, et le voilà intègre, scrupuleux, un de ces êtres qui ne valent que dans la tempête, toutes leurs facultés dehors.

— Autre : Le père H... paysan, notaire et capon, tous les vices, mais la peur du

Code qu'il sait par cœur et dont certains articles flamboient la nuit devant ses yeux fermés. Oh! le gendarme.

— Je suppose un homme tournant le livres des destinées où la vie et la mort des êtres, de la foule humaine passée, présente, à naître, est inscrite, un considérable Vapereau, le Bottin du monde; et je n'ai pu m'empêcher de rire en moi-même de toutes les folles suppositions à la suite de cette folle idée d'horoscopie.

— Le rat empoisonné (à dire avec la tête et l'accent d'un mystificateur anglais).

Un rat qui s'est empoisonné, avec des tartines d'arsenic, se tortille dans d'épouvantables coliques, quand une visite lui arrive. C'est à la campagne, dans un grand logis à persiennes closes, l'hiver.

Sourire jaune et envieux du visiteur :

— Comme vous êtes bien ici.

— Oh! très bien, dit l'empoisonné, tordu d'une grimace de mort; mais sur-

montant sa douleur, il étale ses richesses, des provisions pour tout l'hiver, et du large : « Voyez. »

— Superbe, fait l'envieux, passé du jaune au vert, tout à fait malade; puis surprenant la grimace de l'autre :

— Qu'avez-vous? vous semblez souffrir...

— Moi, comment voulez-vous?... un si bel endroit!... Mais vous-même...

— Oh! ce n'est rien, une petite crise de foie.

Et tous deux se tortillent en souriant avec des douleurs horribles, mais l'envieux crève avant l'autre.

ULTIMA

Pour les amis d'Edmond de Goncourt, et ceux-là seulement, — car aux autres ces pages sembleraient enfantines, comme tout ce qui est tendre, — je relate ici le dernier séjour à Champrosay, autant dire les derniers moments, de l'illustre écrivain. Ce séjour fut si rapide — du samedi soir au jeudi tout matin — que j'ai pu, en contrôlant mes souvenirs par ceux qui m'entouraient, donner à mon récit cette forme du journal, familière et vivante, qu'il aimait par-dessus toute autre, pour sa chaleur d'intimité, sa souplesse, parce qu'elle est plus près du vrai,

qu'elle lui colle plus à la peau, la forme dont il s'est servi pour nous raconter la mort de son frère, un impérissable chef-d'œuvre de pitié et de clairvoyance. Non que j'aie la prétention de rien écrire de vibrant, de pénétrant, comme ces feuillets du *Journal des Goncourt*, juin 1870, mais ce qu'il a fait pour son frère Jules, ma tendresse d'ami et de témoin veut essayer de le faire pour lui.

Samedi soir, 11 juillet.

Edmond de Goncourt est arrivé aujourd'hui à six heures du soir. Je suis allé l'attendre à la gare de Ris-Orangis — dix minutes de Champrosay, sur l'autre rive de la Seine — dans le landau à deux chevaux que je garde à la campagne tout l'été, depuis que mes jambes sont paresseuses. Les fêtes du 14 juillet, l'encom-

brement des wagons et des gares ont retardé le train d'une demi-heure... Enfin la barrière s'ouvre, du monde à flots, toujours, et pas mon Grand... Qu'y a-t-il? Je commence à me tourmenter, lui connaissant des ennuis, de gros ennuis, que vient de lui occasionner « son sacré Journal ». Pourvu qu'il ne soit pas malade; cette menace de crise de foie dont nous parlait sa dernière lettre... Mais non. Le cocher s'est retourné joyeusement sur son siège : « Voilà monsieur de Goncourt! » Cordial et généreux, à la maison tous les serviteurs l'adorent.

Mon fils Lucien, qui l'a rencontré à la gare de Lyon, paraît le premier, portant un sac de cuir rouge que je connais bien et dont l'aspect me fait rire tendrement. En dehors, à côté de la figure humaine, et plus significative qu'elle peut-être, nous avons, chacun de nous, ce que j'appellerai nos petites effigies, cette empreinte que

nous laissons de nous-mêmes, de nos gestes, de nos allures à tous les objets qui nous servent assidûment. Si quelqu'un que nous aimons bien disparaît, nous quitte pour toujours, un chapeau de jardin pendu à une patère, un lorgnon cassé au fond d'un tiroir nous le rendent souvent mieux qu'un portrait, nous émeuvent surtout davantage. Pour moi, ce petit sac rouge que j'ai vu tant de fois, sur la route de Champrosay, c'est Goncourt en voyage, Goncourt éperdu dans les gares, son horreur de la foule et des bousculades, l'inquiétude fébrile de ses mains, ses longues mains souples d'artiste né. En ce moment, libres et frémissantes, je les vois là-bas qui s'agitent, s'impatientent, ses pauvres chères mains.

— Que vous arrive-t-il donc, mon Goncourt?

Il me jette de loin :

—Mon petit, ils ont perdu ma malle...

il y a des mois où l'on n'a pas de chance.

Et pendant qu'il continue à s'expliquer avec les gens de la gare, j'admire la verdeur intrépide, la sveltesse de ses soixante-quatorze ans qui n'en paraissent pas cinquante. Ferme et droit, en complet gris, petit chapeau de paille brune, jamais il ne m'a semblé jeune comme aujourd'hui.

Par bonheur la malle n'est pas perdue, seulement retardée jusqu'à un train du soir où le cocher viendra la prendre. Rassuré, Goncourt monte en voiture; on s'embrasse et le landau file. De près, notre ami n'a pas la mine aussi bonne. Je lui trouve l'œil aigu, préoccupé, la peau brûlante. Il parle nerveux :

— Ah! oui, des embêtements, et d'une qualité supérieure... Geffroy vous a dit, n'est-ce pas? une ligne oubliée dans mon texte, le coq-à-l'âne que ça a fait... tous ces braves gens que j'ai blessés sans le vouloir. Et des menaces de procès, des

volumes à retirer de la circulation ; et ce Fasquelle avec son air tranquille... Moi, j'ai passé deux nuits sans dormir, à me tourner, me retourner, à faire de ma chemise une corde à puits... J'ai bien cru que j'allais avoir ma crise, et puis, non... je pense que je l'éviterai.

Déjà la fraîcheur de la rivière qu'on traverse, le grand coup d'éventail de l'allée des peupliers, toute cette atmosphère apaisée le détend et l'attendrit.

— Et vous, mon petit, comment ça va ici, tout le monde ? Léon est toujours au bord de la mer, m'a dit Lucien... il m'a appris aussi la mort de votre vieux Tim ; vous avez dû avoir beaucoup de chagrin.

— Beaucoup, Goncourt ; nous étions liés par le cœur depuis trente-cinq ans. Maintenant, comme amitié, dans le Midi je n'ai plus que Mistral ; dans le Nord il ne me reste que vous.

La voiture s'est arrêtée, nous sommes chez nous.

Mademoiselle Edmée, dix ans, fine et longue sous sa robe anglaise, des paquets de cheveux d'or rose par les épaules, saute au cou de son parrain :

— Bonjour, parrain. Comment vas-tu?... tu sais que la chatte de la jardinière a un petit... Oh! si joli, avec des yeux tout bleus... Et puis les deux petits ânes, on leur a coupé les poils; et nous avons une nouvelle vache qui a du bon lait, mais qui est très méchante...

Malgré tout l'intérêt qu'il prend à cette chronique locale, Goncourt est obligé de l'interrompre pour saluer la maîtresse de maison et sa mère madame A... qui viennent au-devant de lui. Avant de monter dans sa chambre, il regarde désirément à travers mon cabinet de travail tout ce fond de verdure en pente jusqu'à la Seine.

— Dites donc, madame Daudet, — il me semble que je l'entends, mon Dieu! — si nous allions faire un tour de jardin... voyons, patron, prenez mon bras.

Et nous voilà errant tous les trois par les allées encore lumineuses, nous arrêtant devant les corbeilles dont le parfum s'évapore dans l'ardeur de cette fin de jour. Madame Daudet lui montre ses roses, il nous parle des siennes, de ses espaliers, des portiques en treillages de sa maison d'Auteuil où il a les ouvriers en ce moment pour des réparations à la toiture. Heureusement Pélagie est là qui garde et veille, avec défense de s'éloigner sous aucun prétexte. Et, tout à coup, comme si l'inquiétude de son logis à découvert le ramenait à d'autres soucis, il revient à l'ennuyeuse aventure dont il m'entretenait tout à l'heure. Je le sens gêné pour nous raconter les nouvelles tracasseries que son journal lui cause.

Sans doute qu'il prévoit une de ces discussions amies comme nous en avons eu ensemble sur le même sujet, et qui peuvent toutes se résumer ainsi :

Moi. — Vous ne contrôlez pas assez, mon Goncourt, vous prenez pour du bel argent tout ce qu'on vous passe.

Goncourt. — Oh! vous, si l'on vous écoutait, il ne faudrait jamais rien croire...

Puis, après un échange de ripostes, ce coup droit qu'il m'allonge à fond pour en finir :

— D'abord, mon petit, à qui la faute?... N'est-ce pas vous qui m'avez fait publier mon journal?

— Oui, mais dans ma pensée, vous ne deviez pas aller plus loin que l'année 71, la mort de Jules, le siège, la Commune... Il y a là, dans l'histoire contemporaine, comme une cassure, un grand mur de cimetière criblé de balles, où tout

s'arrête. L'autre côté de ce mur est à cent lieues de nous; ce côté-ci, à portée de la main, sans recul, sans perspective. J'avais le sentiment qu'à dater de là on vous accuserait de ne plus faire que de la chronique et des potins.

— Ne pourrait-on pas en dire autant de Saint-Simon?

Presque toujours la même, cette discussion aujourd'hui n'aura pas lieu. Nous voyons notre ami trop malheureux, troublé surtout des haines, des colères que son journal soulève contre lui; on va jusqu'à le menacer d'un procès en diffamation.

— Pourtant je ne dis jamais que la vérité ou ce que je crois la vérité... je la dis sur ceux que j'aime le mieux, sur moi comme sur les autres.

Et l'accent convaincu, ingénu même, le droit regard d'honnête homme qui accompagne ces paroles, seraient pour

l'absoudre aux yeux de ses plus acharnés ennemis.

Mais on a *gongué* le dîner depuis longtemps.

— Quelle chance de n'être que nous !... fait Goncourt en se mettant à table.

Et quand il apprend que nous avons eu l'idée d'inviter deux ou trois amis de lettres pour lui faire la maison plus gaie, il proteste, préfère qu'on reste en famille ; ce sera bien assez d'avoir du monde le jeudi.

Cependant personne n'aime plus que lui la causerie littéraire, ces parties de paume intellectuelles où le sourire d'une galerie allume les joueurs, fait se croiser les idées et les mots comme sur des raquettes. Pour lui donner ce goût de solitude et d'étroite tablée, il faut que cette dernière histoire de son journal l'ait bien changé, bien assombri. Avec ce raffiné d'art, ce civilisé surexquis, je serais sur-

pris que cette sauvagerie pût durer. Déjà le dîner l'égaie, il mange de bon appétit, ce qui ne lui est pas arrivé depuis longtemps : « tous ces jours, nous dit-il, il n'avait pas soif, la langue sèche, la bouche amère, il a vécu au restaurant d'une tranche de melon et d'un potage à la bisque; par là-dessus, un verre de fine champagne... »

— Oh! monsieur de Goncourt... interrompt la grand'mère indignée. Pour un homme qui a des crises de foie!...

— Tant pis, madame... Ces médecins sont des farceurs. Dès que vous êtes malade, ils vous demandent en confidence ce que vous aimez le mieux et tout de suite vous le suppriment lâchement. C'est ce qu'ils appellent un régime à suivre.

La dispute s'allume, prend à d'autres sujets. Nous retrouvons notre Goncourt des belles heures, celui que les intimes seuls ont connu, naïf et tendre, sans mo-

rosité, sans méfiance, et tout de même d'une subtilité de vision déconcertante, d'une candeur armée, que je n'ai vue qu'à lui. Les faits divers d'Auteuil et de la villa, le banquet de l'éditeur Fasquelle, une après-midi à la campagne de son cher Mirbeau en compagnie du poète Robert de Montesquiou, sa rencontre à la table de Jean Lorrain avec le très savant écrivain d'*Aphrodite*, sur ces thèmes variés a joué son esprit jusqu'à la fin du repas qui nous a semblé très court. La nuit était venue quand on a passé sur la terrasse; on y est resté quelques instants. Il faisait lourd. Des éclairs silencieux ouvraient le ciel jusqu'au fond. Au bord des bassins, les crapauds piquaient leurs notes de cristal. Je ne sais comment, à propos d'un littérateur ami dont le caractère, les mœurs, le talent, se sont brusquement modifiés d'une façon singulière, nous avons parlé de ces transformations

que la vie impose à certains êtres, par les contacts divers, les coups de bât de la destinée, et Goncourt s'est écrié, sortant la tête de la « maison de campagne » où il se blottissait frileusement malgré la *touffeur* de l'air :

— Hé ! là-bas, mon petit, que devient-elle alors votre théorie que *nous sommes achevés d'imprimer de très bonne heure*, et que, passé trente ans, les impressions que nous laisse la vie ne sont que des retirages ?

Madame Daudet. — Elle est désolante, elle est abominable, sa théorie ; il faut voir de quels coups d'ongle je l'ai sabrée sur son petit cahier !

Goncourt. — Et c'est justice, madame, parce qu'elle n'est pas vraie. Je crois, au contraire, que l'homme se modifie jusqu'à la fin de l'existence et que nous changeons de peau un nombre infini de fois, comme les serpents.

Moi. — Vous avez probablement raison, Goncourt, et ceci prouve combien toute formule est dangereuse à manier. Nos idées les meilleures meurent par leur formule qui se fane avant elles. En soi, l'opportunisme, le naturalisme ne sont pas de mauvaises choses; mais c'est l'étiquette qui ne vaut plus rien. Vous rappelez-vous comme nous l'avons dit à Zola un soir?

Goncourt. — A un certain dîner avec Flaubert, place de l'Opéra-Comique... Il y a fichtrement longtemps de cela! »

Les éclairs se succédaient, de larges gouttes tintaient sur la véranda. Nous sommes rentrés dans le salon prendre le thé, servi par mademoiselle Edmée; un grand salon de campagne tendu de toile de Gênes, où Goncourt a retrouvé son fauteuil à la même place que les autres années, entre la cheminée et le divan. Par instants, quand une idée l'impres-

sionne, il se lève, fait deux ou trois tours, jette sa phrase ou la rumine, puis se rassied, toujours au même coin. Ce soir, quoique très causeur, il n'a pas l'occasion de s'animer, on ne discute pas. Un volume de vers récemment paru pose sur la table sa couverture fleurie, Goncourt fait la grimace en l'apercevant. On sait qu'il a les vers en horreur presque autant que la musique. Ma femme, pour le punir, l'oblige à écouter quelques pièces feuilletées au hasard; et comme nous étions unanimes dans notre admiration :

— Ce serait bien plus beau en prose, dit notre ami, pour qui la plus belle poésie du monde ne vaut pas une page des *Mémoires d'Outre-Tombe*, des *Choses vues* de Victor Hugo, dix lignes de Joubert, de La Bruyère, de Veuillot, de Vallès.

Ce nom de Vallès, jeté dans la conversation, amène celui d'un collaborateur de *la Rue*, un pauvre diable disparu depuis

longtemps et dont j'ai reçu, ce matin même, une lettre navrante à faire sangloter le policier Javert.

— Mon frère et moi l'avons connu à Vichy, vers la fin de l'Empire, songe Goncourt tout haut... C'est Vallès qui nous l'a présenté... Plus tard j'ai dû écrire une préface pour un livre qu'allait lui publier Charpentier, quand nous avons appris le joli métier qu'il faisait, à côté de celui d'homme de lettres.

Il ajoute après un silence :

— Tout de même, il avait de la patte, l'animal! Si vous faites quelque chose, j'en suis.

Quand de vieux amis comme nous se mettent à tisonner leurs souvenirs, ils n'en finissent plus. Dix heures sonnent à la Petite Paroisse, toute voisine. Depuis longtemps mademoiselle Edmée a quitté le salon, maintenant c'est le tour de grand'mère, puis de Lucien qui tous les

jours prend le premier train à cause de son atelier. Goncourt, en embrassant ce grand garçon qu'il a vu naître, lui demande ce qu'on fait à l'atelier, s'ils ont le modèle en ce moment.

— Oui, monsieur, modèle de femme jusqu'à la fin de la semaine.

Nous nous regardons en riant. N'était-ce pas hier que, pour un petit bonhomme de cinq ans déjà fou de couleur et de barbouillage, Goncourt fabriquait, comme au temps du bien-aimé roi Louis XV, un brevet sur parchemin, scellé de grands cachets rouges, contresigné Blanche Denis, fille de Pélagie Denis, la bonne servante d'Auteuil, brevet qui nomme Lucien Daudet son petit pastelliste?... Et maintenant, le modèle de femme!... quelle lanterne magique, la vie!... Nous ne sommes plus que trois dans le salon. Encore une heure d'intimité, de tisonnage. Parlé de la visite de Georges Brandès à Champ-

rosay, de ses vives remarques sur Ibsen, Tolstoï, Tourguéneff.

Moi. — Vous savez que, pour Brandès, les mauvais propos attribués à Tourguéneff sur nous deux sont de pure invention.

Goncourt. — Mon petit, il ne nous aimait pas, j'en ai toujours eu la conviction, malgré ses câlineries slaves...

Madame Daudet. — Je me méfiais aussi.

Moi. — Je crois qu'il m'en a voulu de n'être pas allé aux jeudis de madame Viardot.

Goncourt. — L'antipathie de Tourguéneff venait de ce qu'il n'a jamais rien compris à votre ironie, pas plus qu'à celle de mon frère. Vous le déconcertiez. Tous les étrangers sont les mêmes. L'ironie française leur fait peur, ils croient qu'on se moque d'eux...

Moi. — Comme les ouvriers, les femmes, les enfants... Ah çà! mais qu'est-ce

qu'il a, ce soir, ce Goncourt, à nous faire veiller si tard au salon? on ne va donc pas se coucher?...

Les bougeoirs allumés attendent au bas de l'escalier. Shakehands, baisemains; et chacun monte dans sa chambre. Celle de Goncourt est au-dessus de la nôtre qu'elle reproduit exactement, une fenêtre sur les vergers et la petite église, une autre sur le parc, deux enfin sur la cour, dans un grand cabinet de toilette. Quand il marche, j'entends le bruit de son pas, la seule chose de lui qui ait bien son âge, parce qu'elle ne se croit pas surveillée. Je lui ai dit qu'on n'entendait rien, au-dessous. C'est un pas lourd et las, comme à la fin d'une journée de grand labeur.

Dimanche, 12 juillet.

A ma table de travail depuis une heure, quand Goncourt, descendu de sa cham-

bre, vient me prendre pour un tour de jardin. Il a dormi assez bien pour une première nuit, mais se plaint de la chaleur, d'une soif continuelle qu'il attribue au temps d'orage, à ce diabolique mois de juillet qui lui ramène ses crises de foie. L'odeur des deux grands tilleuls argentés près de la basse-cour le migrainise. On prend une autre allée, tout en causant du livre auquel je travaille et qui paraît l'intéresser.

— Ah! mon petit, vous êtes heureux d'inventer encore.

— Qui vous empêche d'en faire autant, Goncourt?

— L'âge, me dit-il gravement... on n'imagine plus rien à l'âge que j'ai.

Je lui rappelle le mot de Royer-Collard : « M. de Talleyrand n'invente plus, il se raconte... » Mais il semble ne pas m'entendre, regarde autour de lui, préoccupé.

— Que cherchez-vous, Goncourt?

— Le banc, vous savez, le banc où nous allions nous asseoir pour écouter les vers de votre ami Mistral. J'ai remarqué que, par les chaleurs les plus écrasantes, il y avait toujours là un petit souffle d'air.

Je le conduis à ce banc, et nous y trouvons en effet un délicieux *ventoulet*, dirait Mistral, qui monte de la rivière et remue les feuilles d'un plant de jeunes platanes en pente devant nous. Les deux ou trois fois que Mistral est venu nous voir à Champrosay, c'est toujours ici que nous nous sommes mis pour l'entendre, et je reconnais le tronc, lisse comme un mât, de l'arbre où il accoudait sa haute taille, en nous disant la chanson des galériens de la reine Jeanne :

Lan lire lan laire
Et vogue la galère !

Je ne crois pas que Goncourt retrouve comme moi, dans la fraîche brise qui

passe, un écho de l'exquis refrain provençal, mais tout de même il la savoure et l'aspire, cette fraîcheur, avec une joie bien singulière chez un frileux qui, en plein mois de juillet, se couvre et se garantit comme en hiver. Il soupire au bout d'un instant :

— Oui, M. de Talleyrand se raconte et j'aurais bien voulu faire comme lui, continuer à me raconter dans mon journal; mais on me jette vraiment trop d'épluchures sur la tête. Ce que je reçois de lettres anonymes, sans parler des autres ! Jusqu'à du... oui, comme vous, mon petit, au moment de l'*Évangéliste*. J'ouvre des billets doux barbouillés de... Qu'ai-je fait pour m'attirer toutes ces haines?... Essayé d'éclairer d'un peu de vérité le mensonge universel. Pour cela je passe diffamateur, on m'accuse d'avoir rompu le pacte mondain et social, on me menace de la correctionnelle... Non, décidément,

j'en ai assez de mon journal, je m'arrête.

Madame Daudet, qui vient s'asseoir auprès de nous, jette à Goncourt en entrant dans l'allée :

— J'en suis contente pour vous. Je ne l'aimais plus, votre journal, il vous faisait trop d'ennemis.

Moi, j'aurais mauvaise grâce à critiquer le *Journal des Goncourt;* mes romans, tous écrits d'après nature, m'ont valu tant de colères ! J'avoue cependant à notre ami que, depuis quelques années, je me sentais moins libre avec lui. Je ne savais plus me confier, me répandre comme autrefois. L'idée que toutes mes paroles figureraient dans le journal me gênait, me rendait gauche; je parlais face au public. Il avait pu croire que je baissais; en voilà la raison.

Goncourt pose sa main doucement sur la mienne :

— Mon petit, redevenez vous-même; le *Journal des Goncourt* est fini.

Longtemps nous demeurons immobiles sur notre banc, dans le vaste silence d'un dimanche de campagne. Un clocher sonne au lointain; une trompe de bicyclette, un cri d'oiseau traversent l'air. Je remonte travailler; lui va marcher encore dans l'allée du bas, qu'il appelle l'allée du curé, ou faire quelques points tout seul au billard. Il aimait jouer avec moi; mais, depuis deux ans, je ne peux plus.

On s'est retrouvé au déjeuner. Goncourt n'a pas son bel appétit de l'arrivée; il a trop soif. Une double brûlure au creux des mains et de l'estomac l'avertit que sa crise n'est pas loin. Le docteur Barié lui commande en ce cas un verre d'eau de Vichy Hauterive, le matin. Une promenade indiquée pour l'après-midi; nous irons chercher cela en famille à Corbeil et nous reviendrons par les

moissons de Tigery, splendides en ce moment. Il y a surtout un champ de pommes de terre en fleurs, une houle de fleurs mauves d'une lieue, une merveille. Toute la fin du déjeuner et au salon pendant le café, il n'est question que du festival organisé par Montesquiou en l'honneur de Marceline Desbordes-Valmore et qui aura lieu demain à Douai. Lucien voudrait y entraîner sa mère qu'épouvantent les fatigues du voyage, le banquet, l'estrade, une exhibition. Mais Marceline est une ancienne amie de la famille ; ma femme se souvient d'être allée chez elle tout enfant avec sa mère. Bien qu'il n'ait qu'une vague admiration pour le poète de *Fleurs et Pleurs* et confonde souvent Desbordes-Valmore avec Mélanie Waldor, Goncourt intercède en faveur de Lucien ; et la mère se décide à partir le lendemain matin, à six heures, pour rentrer par un train de nuit. Seulement,

l'expédition de Corbeil se fera sans elle, et, dans le landau qui l'attend à la porte, Edmond, lorsqu'il descend de sa sieste, ne trouve que sa filleule et moi.

Sur cette route en corniche, entre la forêt de Sénart et la rivière, cette route qui traverse la plupart de mes livres, nous roulons une demi-heure. Une discussion, très ancienne entre nous, prend à un tournant de forêt et nous accompagne presque jusqu'à Corbeil. Goncourt croit fermement à la postérité, il a travaillé toute sa vie pour elle; moi, je n'y pense jamais, je ne me la figure pas, je ne sais vraiment pas ce que c'est.

Goncourt. — Mais enfin pourquoi écrivez-vous? Je vous connais, l'argent n'est pas votre mobile...

Moi. — La gloire non plus... Certes, le succès m'a fait plaisir, bien que toujours payé trop cher. Mais à aucune époque de ma vie le vert laurier ne m'a tenté. Être

un maître, un chef d'école, académicien, président de n'importe quoi, sont des choses sans signification à mes yeux... J'écris uniquement pour le plaisir, pour le besoin de m'exprimer, parce que je suis un sensitif et un bavard.

Goncourt. — Jules était un peu comme cela.

Moi. — Vous souvenez-vous, à une soirée de Charpentier, dans le petit salon... une querelle là-dessus avec Flaubert et Zola? J'étais seul de mon avis contre vous trois, quoique au fond le vieux Flaubert...

Goncourt. — C'est du reste un thème très ancien de querelle artistique. Il y a toute une correspondance à ce sujet entre le sculpteur Falconet et Diderot.

Pendant que nous causons, mademoiselle Edmée assise en face de nous, en chapeau papillon, petite ombrelle et robe blanches, se dispute avec le soleil qui en

veut à son teint d'aubépine. A chaque détour de route le soleil change de place, et de quelque façon qu'elle s'arrange, l'enfant a toujours un rayon dans l'œil ou sur le bout de son petit nez. Avec une ombrelle deux fois plus grande, qu'un geste impatient change d'une épaule sur l'autre à tout moment, Goncourt ne sait pas mieux s'abriter que sa filleule, le sentiment de l'orientation lui manque autant qu'à la petite, et je songe à ce qu'il y a d'ingénu, d'innocent, dans ce grand regardeur d'hommes et de choses, ce subtil que tant de gens accusent de sécheresse et d'inhumanité. Ah! qu'il est peu le Goncourt qu'on imagine, l'excellent homme que je vois chercher des sous pour les pauvres de Corbeil, entrant chez le pâtissier, dans le bazar de la rue Saint-Spire, acheter un porte-monnaie, un panier que mademoiselle Edmée veut offrir à sa gouvernante. Sur les cailloux des

petites rues que le dimanche élargit et mélancolise, le landau saute avec fracas, amène du monde aux fenêtres, au pas des portes. On s'arrête devant le pharmacien pour l'eau de Vichy; au coin d'un café, sur la place, pour Goncourt qui meurt de soif. Et tandis qu'on nous sert dans la voiture, il songe avec terreur, en regardant tout autour ces maisons endormies, cette place muette :

— Nous voyez-vous obligés de vivre ici?... On mourrait.

Moi. — Vous peut-être, parce que vous êtes Parisien; moi, je suis né en province. Avec un foyer, de la tendresse autour de ma table, je m'y ferais très bien.

Goncourt. — Comment trouver le courage d'écrire?

Moi. — Une œuvre comme la vôtre, non, certainement; l'outillage manquerait trop. Mais Kant, mais Descartes au-

raient très bien écrit leurs livres à Corbeil.

Retraversé le pont, la Seine enflammée; monté vers la droite dans les plaines de Tigery, dont les molles ondulations sous l'incarnat du couchant descendent jusqu'à la forêt. La féerie est encore plus belle que ce que j'avais promis; mais je sens que Goncourt admire sans conviction, seulement pour m'être agréable. Ce raffiné de toute civilisation préfère les jardins à la campagne; et il m'en fait l'aveu, dans la descente d'Étiolles, devant cet exquis paysage où vécut sa chère madame de Pompadour, ces vignes en pente, d'un vert tendre, et le vieux clocher qui se dresse au milieu.

Nous rentrons au crépuscule, juste à temps pour entendre le second coup du dîner. Beaucoup d'animation autour de la table. Lucien triomphe en songeant au voyage et à l'inauguration dn lendemain.

La mère, de plus en plus épouvantée, voudrait reprendre sa parole; mais c'est promis, juré, elle inaugurera.

— Ah! vous aimez les vers, madame Daudet, grince Goncourt avec un bon rire, eh bien! vous allez en entendre...

Elle ne s'en plaint pas, mais l'idée de laisser son hôte tout un jour la chagrine.

— N'aie pas peur, j'aurai soin de lui comme d'Edmée, dit grand'mère.

Moi, je lui donne ma journée. Allons-nous en dire, du mal des pauvres femmes! Goncourt s'en fait une fête. En attendant, je remarque qu'il ne mange pas : à peine du potage et des fraises. Nous n'éviterons pas la crise. Depuis que sa maladie de foie s'est déclarée, c'est du reste à peu près ainsi tous les étés. Veillée au salon comme d'habitude, un peu écourtée à cause du départ matinal. Goncourt me demande un livre à monter dans sa chambre. Je lui propose *Moscou en flammes*,

roman russe assez médiocre mais plein de détails typiques et qui, avec *Guerre et Paix*, les *Lettres de Stendhal*, le *Journal de Castellane*, complète la physionomie de cet extraordinaire épisode de l'épopée impériale dont je rêve une pièce pour le Châtelet.

— Peut-on s'intéresser à des pays si loin! dit la maîtresse de maison, de son petit air révolutionnaire à forme tranquille... Il me semble que ces choses se sont passées il y a deux mille ans.

— Madame Daudet confond la durée et la distance. Oh! ces poètes, dit Goncourt.

Le mari ajoute :

— Elle a raison pour l'inauguration de demain. C'est très loin et ça durera...

On s'est levé sur ce mot cruel et l'on a quitté le salon.

Lundi, 13 juillet.

Ce matin quand je descends, on m'apprend que Goncourt a mal dormi; il a pris son verre d'Hauterive et demande qu'on n'entre pas chez lui. Il ne descendra que pour déjeuner.

Comme il n'est pas gravement malade, je n'ai pensé qu'à moi et à ma petite déception. Je me promettais une vraie débauche de flâne et de causerie au bras de mon Grand. Il fait beau. Une buée chaude et rose monte des terrasses, des pelouses. On serait bien dans le petit bois. Heureusement les journaux arrivent, ces mangeurs, ces tueurs de temps; au lieu de les repousser comme aux jours de travail, je m'y engloutis tout entier; mes yeux, mon cerveau se remplissent de leur grise poussière. Soudain la porte s'ouvre, la grande taille de Goncourt montant

jusqu'au linteau. Il ne peut dormir, il a mieux aimé se lever, descendre. Je le regarde pendant qu'il lit les journaux, assis sur le divan, de l'autre côté de ma table; il a les traits tirés, le tour des yeux jaune. D'habitude la feuille qu'il vient de lire, de *balayer de l'œil*, comme il dit, il la jette par terre, ou sur le divan, près de lui, large ouverte. Aujourd'hui je suis frappé du soin qu'il met à plier chaque journal, à le poser sur la table. Je lui en fais la remarque.

— J'ai vu que ça vous agaçait, mon petit, me dit-il avec un bon sourire qui me rend tout confus.

Ah! misère de nous, comme la bêtise est subtile, comme elle se glisse dans les plus étroits, les plus tendres contacts! C'est vrai que tout ce papier étalé sur le tapis, autour de ma table, me retournait les nerfs; mais que je n'aie pas pu lui cacher mon impatience, à lui!...

— Allons nous promener, voulez-vous?... Il n'y a rien dans les feuilles ce matin.

Il s'est levé, a pris mon bras sous le sien et, tout de suite, à sa marche, au timbre de sa voix, j'ai compris que si, *il y avait quelque chose dans les feuilles.* Une ligne sans doute, un mot au sujet de l'Académie.

Goncourt. — Savez-vous pour quand l'élection au fauteuil de Dumas?

— Octobre, m'a-t-on dit, ou novembre... Même plus tard.

Au bout de quelques pas, il reprend avec effort :

— Est-ce que... vous vous présentez, mon petit?

— Si je me présentais, Goncourt, vous seriez le premier à le savoir.

— Quel plaisir vous me faites! me dit-il en me serrant le bras.

Nous arrivions à son banc, celui qu'il

préfère cette année, et s'asseyant il continue :

— Que voulez-vous... A la fin tous ces racontars des journaux vous impressionnent. On a beau s'en défendre... Ils m'affirmaient que vous aviez écrit votre lettre à l'Académie, en demandant qu'on la tînt secrète jusqu'à l'élection.

— Et vous ne m'en vouliez pas plus?

Goncourt, qui cherche un filet d'air où mettre ses mains brûlantes, se tourne affectueusement de mon côté :

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit, il y a dix ou douze ans, quand il fut question de votre entrée là-bas. Vous faisiez déjà partie de mon Académie, à cette époque; pourtant je vous ai engagé, bien sincèrement, à suivre votre bon plaisir. Je m'en tiens toujours là... Quand on m'a assuré que vous vous présentiez pour le fauteuil de Dumas, j'ai eu un vif chagrin, mais je suis resté votre ami, même

j'ai mieux compris combien je l'étais.

— Vous pensiez bien cependant, m'ayant nommé votre exécuteur testamentaire et chargé de fonder votre Académie, que je ne quitterais pas mon poste sans vous avertir ?

Goncourt, en effet, un jour qu'il se sentait malade, voilà quatre ou cinq ans, m'appelait à Auteuil près de son lit et me donnait la cruelle émotion de lui lire, à haute voix, un testament qui me faisait son exécuteur testamentaire conjointement avec Henri Céard. Depuis, la maladresse d'un reportage ayant éloigné Céard de la maison d'Auteuil, mon fils Léon l'avait remplacé comme co-exécuteur des suprêmes volontés de notre ami. C'est dans ce testament, connu du seul notaire et de moi, que j'ai vu pour la première fois les statuts et règlements de l'Académie des Goncourt. Est-ce à cause des objections que je lui ai faites sur cette Académie,

dont le nom surtout me semble une grosse erreur, il n'aime pas beaucoup à m'en parler. Moi-même je n'y tiens guère, certain que je n'aurai pas à m'en occuper et que je mourrai bien avant Goncourt. Ce doit être sa conviction à lui aussi, puisqu'il m'a associé Henri Céard, mon fils Léon ensuite, et dernièrement — m'a-t-on dit — Léon Hennique à la place de mon fils. Pourquoi cette mutation? Je l'ignore. Il a toujours montré pour Léon une vive tendresse, et l'estime où il tient son talent, le dernier volume du journal en fait foi. Il me disait, il y a deux ans déjà, que Léon était un des dix. D'où est venu le changement? Je le saurai un jour ou l'autre. Aujourd'hui, voici très exactement ce qu'il m'a dit de son Académie. Comme je m'informais s'il lui laissait toujours le même titre, Goncourt m'a répondu vivement :

— Oui, mon petit... sans doute le mot

est trop solennel pour nous et ne va guère à des écrivains indépendants, quelques-uns même soldats d'avant-garde, l'arme à volonté et la tunique sur l'épaule. J'ai songé à modifier notre titre, comme vous le désiriez, dans un sens de simplicité, de bonne enfance, j'ai pensé à la *table des Goncourt*, au *prix des Goncourt;* mais un scrupule m'a toujours retenu. Mon frère et moi nous avons eu cette idée ensemble; nous avons travaillé tous les deux pour fonder l'Académie des Goncourt; et les décisions prises à nous deux, je ne me crois pas le droit de les changer à moi tout seul... Ah! si Jules vivait encore, nous aurions à modifier bien des articles. L'allure de l'autre Académie n'est plus la même depuis des années; elle est allée davantage à la jeunesse, à la LITTÉRATURE, comme disait Flaubert; la preuve, c'est que Bourget, Loti ont figuré sur les cadres de notre fondation avant d'appartenir à

l'autre, quelques-uns même sans le savoir. N'empêche que la plupart des prix distribués au palais Mazarin n'ont pas de raison d'être. Leur Académie ne sait pas découvrir le talent ou ne s'en donne pas la peine, souvent aussi elle ne peut pas, et notre prix de cinq mille francs rendra de fameux services. Voilà!... Maintenant, marchons un peu, dites.

Nous sommes descendus à l'allée du curé, remontés par le petit bois, et tout le temps il m'a parlé de son frère :

— C'est singulier. Jules est mort en 1870; eh bien, pendant quinze ans, jusqu'en 1885, moi qui rêve beaucoup, jamais je n'ai fait un rêve où il ne fût pas. Tout à coup il a disparu de mes songes. Dans la journée je pensais à lui, son souvenir me hantait autant qu'auparavant, mais dans mes rêves, dans ma vie nocturne, il n'existait plus. Et cela pendant dix ans... Une nuit, l'année

dernière, mon frère est revenu. Je rêvais je ne sais quoi, une bêtise; seulement Jules était là, et depuis il n'a jamais cessé d'y être. Cette nuit encore, il était de mon rêve avec moi.

Goncourt s'est tu. Nos pas criaient sur le sable chaud de midi. Devant la maison, dans le haut sycomore qui dépasse le toit du côté de sa chambre et de la mienne, un chant de pinson ou de fauvette chuchotait comme assoupi.

— Quel est cet oiseau? m'a-t-il demandé... Le matin, je l'entends contre ma fenêtre. C'est lui qui m'éveille en gonflant son petit gosier qui a l'air rempli d'eau fraîche.

— Le matin, vers quatre heures... Je l'entends, moi aussi, dans mes rideaux...

Et je lui raconte l'histoire de ce forgeron de la caserne de Bellechasse que mon voisin, le docteur Charcot, et moi, nous entendions le matin, chacun de notre ca-

binet de travail, et dont le marteau d'enclume, courroie de transmission entre nos deux cerveaux, rythmait notre double besogne et nous faisait penser l'un à l'autre. « Qui de nous deux l'entendra le dernier, le marteau du forgeron? » me disait souvent Charcot avec son œil dur et son tendre sourire.

— Il croyait bien que ce serait lui..., reprend Goncourt, à qui j'ai dû faire ce petit récit bien des fois, mais qui n'en laisse rien paraître.

Quand on se voit souvent et depuis si longtemps, on est exposé à ces redites. Aussi, lui, le cher vieux, il commence toutes ses histoires par : « Vous direz que je rabâche... »

Au déjeuner personne n'a rabâché, ce matin. Petite table, mais très animée. On a causé des voyageurs partis de Champrosay au petit jour. Où sont-ils à présent? A se nourrir dans quelque sous-

préfecture, aux sons de la fanfare locale. Le nom de Mme Desbordes-Valmore nous a conduits à celui de Verlaine et à l'influence qu'a eue le génie de la tendre Marceline sur ce délicat satanique. Mme A..., qui les a connus tous deux à des années de distance, évoque pour nous la silhouette du pauvre Lélian tout jeune encore, alors qu'il récitait dans les salons de la générale de Ricard ses jolis vers saturniens :

Et nous n'aurons jamais de Béatrice.

Elle était morte déjà depuis longtemps, celle qui devait être sa Béatrice posthume.

Moi, brusquement. — Goncourt, qu'avez-vous? Vous ne mangez pas?

Goncourt. — Mon petit, je n'ai pas faim... Est-ce qu'avec beaucoup de protection je ne pourrais pas avoir un peu de lait de cette vache que ma filleule dit si méchante!... Du lait pas bouilli, dégourdi seulement.

On lui en apporte un grand bol, mais il le trouve trop chaud, finit par le laisser et sort de table en se demandant ce qu'il pourrait bien boire. Après la sieste il est descendu, les yeux moins jaunes, très reposé. Je lui propose de faire atteler, pour une grande course en forêt, ou dans la plaine. Nous pourrions aller dire bonjour à Coppée, par les champs de roses de Mandres, ou au bout des plaines de Lisses et de Courcouronne chercher les savoureux biscuits de Mennecy. Rien de tout cela ne le tente. Ce serait trop longtemps de voiture ; il ne peut plus supporter ces courses de quatre heures, comme le jour où Mme Daudet, un exemplaire des *Mémoires d'Outre-Tombe* sous le bras, nous menait dans les rues de Savigny, à la recherche du chemin d'Henri IV et de la maison de Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand.

— Si nous allions tout simplement nous

asseoir au bord de l'eau ?... Qu'est-ce que vous en dites, patron?

A Champrosay, il m'appelle volontiers « patron », partout ailleurs « Daudet » ou « mon petit », quelquefois « Alphonse », mais seulement lorsqu'il parle de moi.

— Va pour le bord de l'eau...

Mais une clé de grille oubliée nous empêche de gagner la Seine et nous restons dans l'allée du curé que le soleil couchant, tamisé par d'épais tilleuls, crible de taches de lumière.

Moi. — Alors c'est vrai que vous ne travaillerez plus, Goncourt?... Vous croyez que cela vous sera possible?

Goncourt. — Je compte finir mon histoire de la Camargo, puis faire un catalogue très poussé des collections qui ne sont pas dans *la Maison d'un artiste*... Si Antoine me joue *la Faustin*, je reverrai quelques scènes. Après... après, c'est tout. Il n'y a plus que mon journal qui m'aurait

amusé à faire. Cette notation de la vie, si variée et si simple, m'intéresse plus que le roman. Vous, pas : je le sais...

Moi. — Je suis trop latin, j'aime les choses plus construites. Ainsi la plupart des livres de Dostoïewski, même *les Frères Karamazoff* et *la Maison des morts*, j'ai à peine pu les finir ; ils ne sont pas assez en place... Ce n'est pas ma faute, mon ami. Tout petit, je jouais à la marelle sous la porte d'Auguste, aux osselets dans les Arènes ou sur les marches du temple de Diane.

Ici une charrette chargée de foin passe dans le chemin communal qui sépare du second parc l'allée où nous nous promenons. Un vieux paysan à tête nue, blanche et toute ronde, qui conduit cette charrette, m'ayant salué à travers la grille, je lui crie :

— Bonjour, père Jean!

Quand Eugène Delacroix habitait Champrosay, cet homme a été à son ser-

vice. Il faut l'entendre dire avec orgueil : « C'est moi qui faisais la palette à *monsieur Lacroué.* » Et sur cette palette d'Eugène Delacroix, Goncourt s'est mis à me parler avec une science, une verve... A quelle originale et rare conférence sur l'art romantique je viens d'assister! comme je bénis le père Jean dont la rencontre m'a valu cette aubaine!... Restés dans le fond à causer délicieusement de la couleur et de la lumière jusqu'à l'heure du gong. Remontés par le petit bois et le potager où les fleurs se pâment dans le crépuscule odorant et brûlant.

Dîner assez mélancolique. Mademoiselle Edmée n'est pas habituée à passer toute une journée loin de sa mère. Moi-même, je pense que c'est beaucoup, trois places vides à la table. Nous restons un moment sous la véranda. Le ciel est noir; un reste de lumière monte du sable des allées. Du côté de Versailles,

par ce qu'on appelle la trouée de Savigny, il vient des souffles d'orage, de sourds roulements. Je me sens d'une tristesse...

— Eh bien! mon petit, me dit Goncourt en prenant sa place au coin de la cheminée, ce que vous éprouvez ce soir, je l'ai souvent ressenti en me promenant dans mon jardin d'Auteuil. Encore, vous, ici, vous n'êtes pas seul, et ce n'est que pour un soir, tandis que moi, d'un bout à l'autre de l'année, je n'ai que mes collections pour compagnie. C'est froid, si vous saviez, et ça ne vous parle pas tous les jours.

Le ton sincère et navré dont il me confie sa détresse de vieux garçon me fait beaucoup de peine. Je m'en veux de m'être laissé aller à cet accès de mélancolie et je passe ma soirée à le faire parler de son frère, des pervenches de Jeand'heurs, des anciennes soirées de

Saint-Gratien, avec Théophile Gautier et les Giraud, et aussi de nos parties de fou rire en Provence, chez les Parrocel. A dix heures, quand nous quittons le salon, nous ne sommes plus tristes, ni l'un ni l'autre, je me suis réchauffé en le frictionnant.

Avant de monter, Goncourt, sa bougie à la main, est venu s'appuyer à ma table, où je m'installais pour attendre, en travaillant, le train de nuit de nos voyageurs, et avec son sourire de grand frère :

— Ça m'ennuie de vous laisser seul... J'aurais voulu veiller avec vous; mais je me sens si fatigué...

Il s'en est allé traînant les pieds, et je l'ai entendu monter lentement...

Mardi, 14 juillet

— Dites donc, mon petit...

C'est lui qui m'appelle à mi-voix,

comme je sors de ma chambre; et me parle penché sur la rampe en haut de ce terrible escalier du second, que je ne monte plus que très péniblement.

—... Mon petit, j'ai mal dormi. Je vais passer ma journée au lit à faire une cure de lait. Un bain par là-dessus, demain matin, et je serai tout à fait sur pied, j'en suis convaincu...

Je n'ai pas la même conviction que lui. Le lait lui serait bon pris assidûment et pendant longtemps; mais ce qui nous peine surtout, ma femme et moi, c'est ce bain qu'il nous demande pour demain matin. Chez lui, à Auteuil, Goncourt n'a pas de salle de bains; ou du moins elle est comme toute la maison envahie par les kakémonos, les vitrines. On installe une baignoire dans la cuisine, on vide les seaux par la fenêtre, c'est du dérangement et de la fatigue pour tout le monde. Et devant l'idée que ses domestiques

peuvent prendre de la peine, de quoi ne se priverait-il pas, ce Goncourt à mine hautaine, qui passe pour un égoïste, et qui, le matin, en plein hiver, descend à peine vêtu chercher ses journaux dans la boîte, lui-même, à soixante-quatorze ans, ne voulant réveiller personne?...

Tous les étés, quand il arrive à Champrosay, c'est son régal, la salle de bains. Tout le ravit, l'étuve, la douche. Malheureusement, un jour, il y a deux ou trois ans, il s'y refroidit, prit la fièvre, et depuis nous avons très peur. Comment faire, cependant? L'an dernier, déjà, nous l'avons chagriné en ajournant ce malheureux bain... Après tout, qui sait? D'ici à demain il aura peut-être changé d'idée, se trouvera mieux. Ma femme et Lucien, qui sont montés près de lui, l'ont trouvé de belle humeur; il s'est fait raconter l'inauguration de Douai, la fête *des*

Gayants, les jolis discours de Montesquiou et d'Anatole France. Dans la journée, à plusieurs reprises, il m'a envoyé de ses nouvelles.

A dîner, nous avons un Parisien qui fuit la fête nationale. Passé la soirée sur la terrasse. Temps lourd et venteux. De tous les côtés de l'horizon, musiques lointaines, feux d'artifice. De son lit, là-haut, Goncourt doit les entendre, apportés par ce vent d'orage qu'il abhorre.

Mercredi, 15 juillet.

Ebner, mon secrétaire, très pris à l'*Officiel* et ne pouvant plus me donner qu'un jour par semaine, est venu travailler. On se met à la pioche de bonne heure. Le temps y est, du reste : un ciel bas, orageux, des tourbillons de feuilles

comme en automne... Mauvais temps pour le bain de Goncourt. Cette idée me passe brusquement. Le domestique interrogé m'assure que tout a été préparé avec le plus grand soin, sous la surveillance de Madame : température moyenne, le linge dans l'étuve bien chauffée. M. de Goncourt est descendu depuis vingt minutes environ, ayant passé une assez bonne nuit. Il compte rester une heure dans l'eau. Une heure, c'est trop. Je vais jusqu'à la salle de bains.

— C'est vous, mon petit?

Il me répond à travers la porte, du fond de sa baignoire :

— Comment vous va? Je compte aller vous voir en sortant de l'eau.

— Non, mon Goncourt, ne venez pas. Vous risqueriez de vous refroidir, dans les couloirs... Entendez-vous comme le vent souffle?... Montez vous fourrer dans

votre lit un moment. J'irai vous dire bonjour tout à l'heure... J'ai le bras d'Ebner, aujourd'hui, l'escalier ne me fait pas peur.

— Ma foi, je ne demande pas mieux que de me recoucher quelques instants. Je me trouve d'une faiblesse... Pas même le courage de regarder l'heure à ma montre qui est sur une chaise à côté de moi. Quelle heure avez-vous, Ebner?... Je vais rester encore un quart d'heure... Vous trouvez que c'est trop?... Bien. Vous avez peut-être raison. Envoyez-moi le domestique, je vais monter.

Une demi-heure après, je frappais à la porte de sa chambre.

— Entrez! me dit sa voix, toute changée, comme lointaine.

Nous l'avons trouvé étendu, jeté plutôt en travers de son lit, à demi vêtu, comme si en remontant du bain il n'avait pas eu la force de se coucher. Les rideaux re-

levés de ses deux fenêtres laissaient pénétrer un jour cru, le jour qu'il déteste. Il se plaint d'une douleur au côté droit, accompagnée de grands frissons, de froid aux pieds. C'est sa crise de foie. Oh! il la reconnaît bien... Et pour que je ne m'alarme pas, il s'efforce de sourire, en claquant des dents. Ebner l'aide à se mettre sous ses couvertures. Il a demandé qu'on lui verse un verre d'Hauterive, et deux ou trois fois les mots lui ont manqué : la « Fasquelle » pour la bouteille... mais il s'en apercevait aussitôt et riait le premier de ses méprises. Nous avons même remarqué que dans « fasquelle » il y a fiasque, fiasquette, la bouteille en osier du Midi. Une fois dans son lit, sous l'édredon, les rideaux de ses fenêtres bien clos, il s'est senti mieux: le frisson diminué, les mains moins chaudes.

— Et votre douleur de côté, Goncourt?

— Très supportable. Si elle augmen-

tait, je vous ferais demander une piqûre.

Il y a deux ans, dans une crise de foie, très douloureuse, quelques injections de morphine l'avaient beaucoup soulagé, mais il ne s'en était pas fait depuis, et jamais lui-même.

— Quelle déveine, mon petit, me dit-il en me prenant tendrement la main, quelle déveine de vous apporter toujours la maladie, comme si vous n'aviez pas assez de vos souffrances!... Enfin, il faut bien que vous m'acceptiez avec toutes mes tares, puisque je n'ai que vous, que vous êtes ma famille, ma vraie famille.

— Cher ami!...

Nous causons, un moment, près de son lit; après, il nous a demandé de le laisser dormir. Il ne croyait pas pouvoir descendre pour le déjeuner, mais dînerait certainement avec nous.

Vers une heure, une heure et demie,

comme je venais de me mettre au travail, Goncourt me fait dire de monter, qu'il avait besoin de moi. En me voyant, il s'est mis à rire.

— L'antichambre du dentiste... Au moment de me faire arracher ma dent, voilà que je n'y ai plus mal. Je croyais qu'il me faudrait une piqûre, et rien que de vous voir paraître...

— Je vais attendre, mon ami, je ne suis pas pressé.

Assis sur le canapé, en face de son lit, dans la blonde pénombre qui baigne sa chambre ainsi qu'aux heures de la sieste, nous causons de la fête de Douai dont Lucien lui a conté tous les détails, aussi de notre dîner du lendemain jeudi. Ces jeudis de Champrosay, à table ouverte, ces dîners où l'on est quelquefois vingt-cinq autour d'un gigot et d'une matelote, l'imprévu des arrivées, l'effarement du service en face du sang-froid et de l'ingé-

niosité de la maîtresse de la maison, l'amusent infiniment. Sa joie, c'est de rester au salon, le soir, quand tous nos Parisiens sont partis, de humer un petit verre d'eau-de-vie de marc en se remémorant des mots, des mines, un tournement de bouche, autant de notes pour son journal.

— Dommage qu'il soit fini, votre journal, mon Goncourt. Demain nous serons des foules, vous auriez eu de la copie...

— En tout cas, patron, je vous promets d'être là et de vous faire honneur. Je me sens plus fort, je n'aurai pas même besoin de piqûre.

Ce sont les dernières paroles qu'il m'a dites.

Une heure après, madame Daudet frappait à sa porte. Inquiète de son silence, elle entre. Il semblait assoupi, mais ses mains s'agitaient, les doigts déliés, comme

il en avait l'habitude dans une conversation animée, une discussion d'art.

Elle lui parle :

— Comment êtes-vous, monsieur de Goncourt?

— Mieux, mieux.

Il répond par saccades, le regard absent. Épouvantée, ma femme va chercher sa mère, remonte avec elle près de notre ami, qui maintenant a les yeux clos, la face empourprée, la respiration oppressée et forte.

Que ce fût quelque chose de grave, longtemps je n'ai pas voulu le croire :

— C'est sa crise, voyons... Il le sait bien, il vient de nous le dire.

Ebner, que j'ai prié de monter encore, m'entretient dans mon illusion :

— Ces dames se trompent, monsieur, je vous assure. M. de Goncourt est tel que nous l'avons vu tout à l'heure, pas plus mal.

Mais ma femme insiste, s'anime :

— Je te dis que ton ami est très mal. Tu ne l'as pas vu comme je viens de le voir, tu aurais eu peur autant que nous... Je vous en prie, Ebner, vite une dépêche au docteur Barié.

Parmi les nombreux médecins qui ont soigné Edmond de Goncourt, en ces dernières années, les docteurs Millard, Rendu, Martin, Vaquez, Barié, c'est en celui-ci qu'il a toujours eu le plus de confiance; il nous l'a dit souvent, l'a écrit dans son journal. Aussi, quand vers six heures la voiture est arrivée avec Lucien et le docteur, nous avons éprouvé un vrai soulagement.

. . . . . .

— Eh bien, monsieur Barié?

— Congestion pulmonaire... A son âge, le cas est très grave.

Même devant cette affirmation, cette certitude, je n'ai pas eu peur. Cela ne

me paraît pas possible. Car enfin, ce frisson qu'il reconnaît...

— ... Est un frisson de fièvre... cent vingt pulsations à la minute. Mais cette fièvre ne vient pas du foie, c'est le poumon qui est pris.

— Il se sera donc refroidi en sortant du bain?

— Oui, peut-être le bain... ou peut-être un mal qui couvait. Vous me dites qu'il était fiévreux, tous ces jours-ci. Il a toussé, le mois dernier, se plaignait en riant d'avoir une armoire sur la poitrine, une portée de petits chats qui lui miaulaient dans les bronches... Il devait être malade depuis quelque temps.

N'empêche qu'il y a dans cette éclosion du danger une instantanéité qui me passe. Dire que tout à l'heure il me parlait, qu'il riait avec moi... A présent ses yeux regardent sans voir, il ne reconnaît personne, et lorsque, à force de sinapismes

promenés par tout le corps, de piqûres d'éther, de caféine, de tous les plus violents réactifs, on arrive à lui rendre un peu de vie, sa voix n'est plus qu'un balbutiement lointain, douloureux à entendre. Un moment, Barié l'a soulevé, assis sur son lit :

— Voyons, monsieur de Goncourt, lui dit le bon docteur en le secouant doucement, parlez-nous un peu. Vous savez bien où vous êtes? A Champrosay, chez vos amis Daudet, vous les reconnaissez bien?

Le pauvre ami a souri pour la dernière fois, avec un hochement de tête qui semblait dire : « Je crois bien, que je les reconnais. » Presque aussitôt il retombait épuisé sur l'oreiller en bégayant :

— Bien fatigué... Bien fatigué.

Que s'est-il passé ensuite? J'ai là un trou noir dans le souvenir, ce noir lugubre qui envahit les maisons avec le

malheur, et qu'aucune lumière ne dissipe. Ces soirs-là, les lampes n'éclairent plus. On parle, on agit à tâtons... Faut-il appeler Pélagie qui a l'habitude de le soigner? Mais non. Il lui a bien défendu de quitter la maison d'Auteuil, il n'a confiance qu'en elle pour garder ses papiers, ses collections. En ce moment, surtout, où le toit est ouvert, le logis rempli d'ouvriers. Quelle émotion pour lui si elle était là, quand il reprendra connaissance; car aucun de nous, pas même le médecin, n'a songé à une catastrophe. Barié, qui voit notre chagrin, nous rassure :

— On l'en tirera... surtout s'il ne nous fait pas de congestion cérébrale.

Mais madame Daudet a raison, par prudence il faut prévenir la famille.

Où est-elle, cette famille? Nous ne la connaissons pas : il nous en parlait si peu. Ses cousins Ratier, au château de Jeand'heurs, Lefebvre de Béhaine, beau-

frère de notre ami Frédéric Masson, sont les seuls dont nous ayons présents les noms et les adresses. On leur envoie des dépêches; un exprès au docteur Fort, le médecin de Draveil, excellent homme et praticien soigneux, qui viendra prendre la relève et les instructions de Barié jusqu'à demain matin.

Dans le silence et la nuit de la campagne, ce sont des allées et venues, des roulements de landau comme aux jeudis les plus vivants de Champrosay. A onze heures, le médecin de Paris s'en va, promettant d'être ici demain, sitôt la visite à son hôpital. Il a installé son collègue là-haut, près du malade, que ma femme vient de voir, toujours assoupi et fiévreux, mais assez calme. Il a bu deux fois, essayant de sourire pour nous rassurer et murmurant toujours qu'il était mieux, bien mieux. Rien à faire maintenant qu'à nous coucher, pendant que le docteur

veille au-dessus de nous, prêt à nous avertir à la moindre alarme... Sorti un moment sur la terrasse. Le vent souffle, balaye un ciel nuageux saturé d'orage. Les arbres du parc se massent en ombre veloutée comme sur les eaux-fortes de ce Seymour Haden que Goncourt m'a fait aimer... Pauvre ami! Est-ce une longue maladie qu'il nous commence? A peine sortis de tant d'angoisses pour notre enfant, allons-nous vivre encore des semaines d'attente et de tremblement? Quelle année, que d'épreuves!... Enfin, ne protestons pas, ne nous plaignons pas, qu'*on ne sache pas surtout que nous y sommes*. C'est la meilleure façon de tromper le mauvais sort.

Jeudi, 16 juillet.

Le petit clocher de Champrosay a sonné les douze coups de la nuit. Dans la maison, tout le monde dort, excepté le médecin de garde et moi. Comme Macbeth, j'ai tué le sommeil depuis des années et je prends tous les soirs une potion de chloral. Cette nuit, j'attends encore un peu avant de la boire, non que j'aie de mauvais pressentiments, mais les pas du médecin au-dessus de ma tête me préoccupent, je le suis, je le vois s'approcher du lit, se pencher sur le malade, revenir vers le canapé où il s'allonge et qu'il quitte brusquement... Qu'y a-t-il?... Non, rien... Si, pourtant. Quelqu'un descend l'escalier. Oh! l'angoisse de cette marche furtive qui approche... On frappe, et tout bas :

— Le docteur prie Madame de monter bien vite.

La voix chuchote encore plus bas :

— Que Monsieur vienne aussi... Monsieur de Goncourt au plus mal...

Quel mystère de force nerveuse m'a mis debout, vêtu en une minute, porté tout en haut de cet escalier dont l'ascension m'est presque impossible d'habitude? Sa chambre était entr'ouverte et dès le corridor, un souffle, un grand souffle horrible, déjà entendu en d'autres nuits, hélas! arrive jusqu'à moi... Est-ce possible? c'est lui que j'entends?... C'était lui... Il râlait, les traits immobiles, la face vultuée, agrandie, ses beaux cheveux blancs répandus comme une soie humide sur l'oreiller... Minutes d'affolement et de terreur. J'interroge le médecin. Que s'est-il donc passé?... Rien. La nuit ne s'annonçait pas mauvaise, puis brusquement le pouls s'est précipité, la chaleur accrue,

la figure encore plus enflammée... Jusqu'alors on avait pu lui donner à boire, maintenant plus moyen, rien ne passe. C'est la fin... Le docteur essaie encore une piqûre d'éther pour nous contenter. Non, tout soin est devenu inutile, presque profanatoire; l'agonie est commencée. Autour de nous, dans sa chambre où tout d'habitude est si net, si bien en place, le désordre de la mort se sent déjà. Ce médecin, qui parle involontairement tout haut, ces tiroirs ouverts, ces fioles, ces tasses sur la table où s'étalent encore les feuillets de sa belle écriture régulière... Et toujours ce grand souffle par instants interrompu, puis repris, mais plus court chaque fois et plus lointain, à mesure que ce noble esprit, cette âme de lumière s'enfonce dans la nuit... Ma femme prie et pleure, à genoux au pied du lit; moi, qui ne sais pas de prières, j'ai pris sa main entre les miennes, — de l'eau

et du feu, cette pauvre main, — et, penché sur lui, mes pleurs mêlés à sa sueur de mort, je lui parle tout bas, de tout près :

— Goncourt, mon ami, c'est moi... Je suis là, tout contre vous...

Je ne sais s'il peut m'entendre, j'en ai par moments l'illusion, surtout quand le souffle s'arrête et que sa belle figure aux paupières appesanties semble écouter ce que je lui dis de son frère, son frère Jules qu'il a aimé par-dessus tout. Soudainement sa main s'est retirée des miennes, en hâte, presque durement. L'agonie, paraît-il, a de ces mouvements spasmodiques. Pour moi, ç'a été comme un départ qu'on précipite, l'ami que l'heure presse et qui s'arrache brusquement à vos adieux. Ah! Goncourt, compagnon loyal et fidèle...

Combien de temps avons-nous veillé près de ce lit de mort? Quelle heure était-ce quand, les flambeaux allumés, un chapelet noué par son amie dans ses belles mains inertes, nous sommes redescendus écrasés de stupeur et de douleur? Je ne pourrais le dire. Je sais qu'un peu de jour blanchissait les vitres, que je me suis lâchement jeté sur mon chloral, et qu'en m'endormant j'entendais Lucien sangloter tout bas dans sa chambre. Deux heures après, j'étais réveillé par le petit oiseau de l'arbre voisin, l'oiseau de Goncourt au gosier gonflé d'eau fraîche, et dont les roulades innocentes montaient joyeusement dans le soleil. Je suis resté une minute sans penser, sans comprendre; et le sentiment ne m'est revenu avec le souvenir, le cruel souvenir,

qu'en entendant ma femme tout en larmes donner l'ordre au jardinier de « couper de grandes palmes vertes et des roses, des brassées de roses, toutes les roses du jardin ».

Champrosay, mercredi 5 août, jour de l'inhumation.

TABLE

Pages.

Courte Préface VII

Notes sur la Vie 1

Rêves et Hallucinations 158

Londres 177

Venise 196

La Caravane 206

Ultima 223

Paris. — Typ Chamerot et Renouard. — 37435.

Ef. 820
12

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES D'ALPHONSE DAUDET

LES AMOUREUSES. POÈMES ET FANTAISIES, 1857-1861 (La double conversion. — Les aventures d'un Papillon et d'une Bête à bon Dieu. — Le roman du Chaperon-Rouge. — Les âmes du Paradis. — L'amour trompette. — Les rossignols du cimetière)..... 1 vol.
LE PETIT CHOSE. — Nouvelle édition..... 1 vol.
LETTRES DE MON MOULIN. — Édition définitive..... 1 vol.
FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ, mœurs parisiennes, ouvrage couronné par l'Académie française (95e mille)..... 1 vol.
CONTES DU LUNDI. — Nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol.
LE NABAB, mœurs parisiennes (104e mille), avec une DÉCLARATION de l'auteur..... 1 vol.
NUMA ROUMESTAN (84e mille)..... 1 vol.
SAPHO, mœurs parisiennes (100e mille)..... 1 vol.
SOUTIEN DE FAMILLE, mœurs contemporaines (44e mille). 1 vol.
THEATRE. — (1re *Série*). L'Arlésienne. — Les Absents. — L'Œillet blanc. — Le Sacrifice. — La Dernière idole. — Lise Tavernier. — Le Frère aîné. (5e mille)..... 1 vol.
(2e *Série*). La Lutte pour la Vie. — L'Obstacle. — Numa Roumestan. 1 vol.
(3e *Série*). Sapho. — Jack. — Le nabab..... 1 vol.

Dans la **COLLECTION POLYCHROME** à 3 fr. 50 le volume
LE TRÉSOR D'ARLATAN. — Avec de nombreuses aquarelles de LAURENT-DESROUSSEAUX..... 1 vol.

PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Format petit in-32 de poche, à 4 fr. le volume

Chaque volume orné de deux ou plusieurs eaux-fortes par les principaux artistes

Reliure pleine, veau grenat, poli, tranches dorées.....	8	»
— 1/2 cuir de Russie ou maroquin, coins, tête dorée..	7	»
— 1/2 veau, tranches dorées.....	6	50
— empire, tête dorée.....		»

CONTES CHOISIS. — Avec deux eaux-fortes d'EDMOND MORIN. 1 vol.

13257. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.